

Les
PETITS ÉCOLIERS

dans les
Cinq Parties Du Monde
par
ÉLIE BERTHET.



FÉLICIEN, LE PETIT PARISIEN — ADAM SMITH, LE PETIT AMÉRICAIN
LAO, LE PETIT CHINOIS
HANS, LE PETIT ESQUIMAU — SAMBA, LE PETIT AFRICAIN
TÊTE-CRÉPUE, LE PETIT AUSTRALIEN



PARIS
FURNE, JOUVET ET C^{ie}, ÉDITEURS
45, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS

1878

Tous droits réservés.

R
BER





Les
PETITS ÉCOLIERS

dans les
Cinq Parties Du Monde
par
ÉLIE BERTHET



FÉLICIEN, LE PETIT PARISIEN — ADAM SMITH, LE PETIT AMÉRICAIN
LAO, LE PETIT CHINOIS
HANS, LE PETIT ESQUIMAU — SAMBA, LE PETIT AFRICAÎN
TÊTE-CRÊPUE, LE PETIT AUSTRALIEN



PARIS
FURNE, JOUVET ET C^{ie}, ÉDITEURS

45, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS

1878

Tous droits réservés.



R
BER

JE DÉCOUVRIS SEULEMENT CINQ OU SIX PETITS CAHIERS JAUNIS
PAR LE TEMPS.





CHAPITRE PREMIER

LE PETIT PARISIEN

I

Félicien peint par lui-même. — Père, mère, sœur, professeurs et pions.



Je m'appelle Félicien ; mes amis et ceux qui désirent m'honorer ajoutent, il est vrai, à ce nom la glorieuse épithète de l'indépendant, mais je n'y tiens guère depuis que je ne me paye plus de mots. L'indépendance, en effet, n'existe pour personne individuellement ; le petit dépend du grand, le faible du fort, l'ignorant du savant, l'imbécile de l'homme d'esprit ; tous dépendent de Dieu.

Mais si par ce sobriquet d'« indépendant », on entend que je suis vaniteux, volontaire, plein de suffisance, j'ai peut-être, je l'avoue, quelques titres à le mériter. On m'a conté qu'étant petit enfant, je dédaignais l'appui de ma nourrice ou de ma mère, et que je prétendais marcher seul, malgré mon inexpérience, malgré la faiblesse de mes jambes. Je partais l'air triomphant, le sourire sur les lèvres ; j'allais jusqu'à vingt pas de mon affectueuse gardienne, qui me rappelait vainement et s'élançait bientôt pour me soutenir. Je protestais contre cette prudence ; je pleurais, je trépignais, je mordais ; et ce fut seulement après m'être fait bon nombre de bosses au front et d'écorchures au genou, que je jugeai sage de ne pas aller trop loin à la conquête du monde.

Plus tard, mon « indépendance » se manifesta d'une autre manière. J'étais turbulent, querelleur, impérieux, je voulais imposer ma volonté âmes petits camarades. Or, comme souvent mes petits camarades avaient les mêmes instincts que moi, des disputes éclataient ; et mes yeux pochés, mon nez sanglant m'avertirent plus d'une fois que, si je voulais qu'on respectât mon indépendance, je devais respecter celle des autres.

Mais ce fut surtout dans ma carrière d'écolier que ce caractère ombrageux, jaloux, monitoribus asper, me causa des tribulations cruelles. Quoique j'étudiasse comme il faut mon grec et mon latin, je ne pouvais souffrir les observations et les critiques de mes professeurs. Si l'on me parlait avec cette autorité que la supériorité d'intelligence, d'expérience et de savoir donne aux maîtres sur leurs élèves, je raisonnais, je protestais, je me mettais en fureur ; la moindre expression sévère, ou même simplement familière, me semblait porter atteinte à ma dignité. Ces luttes de pot de terre contre pot de fer se terminaient pour moi habituellement par une grêle de pensums, de retenues, de punitions de toutes sortes. Il fallait bien en prendre mon parti ; mais, dans mon for intérieur, je me considérais comme « un opprimé », comme une victime de « la tyrannie » ; et je me promettais, quand je serais homme, de demander compte aux « tyrans » de ces abus de la force. Je me dois à moi-même de déclarer que, devenu homme, je n'y ai

jamais songé ; loin de là, je me sens pénétré de reconnaissance à l'égard de ceux qui m'ont appris le peu que je sais.

Si je tenais tête à mes professeurs, qu'on juge de ce que je devais être pour ces martyrs de l'enseignement qu'on appelle des pions ! J'étais véritablement « le fléau » des pions et je passais le temps à chercher dans mon imagination, très-féconde en ce point, les sottises malices que je pouvais leur faire. Pauvres gens ! que de flèches de papier je leur ai envoyées en plein visage ! que de boules fulminantes j'ai glissées sous leur chaise ! que de hannetons j'ai lâchés à travers l'étude ! C'étaient des persécutions continuelles ; inexorables, capables de lasser la patience des sept sages de la Grèce. Je n'aurais pas dû oublier pourtant que, s'il se trouve parmi eux quelques cuistres, rendus féroces par des vexations incessantes, il s'y trouve aussi beaucoup de jeunes gens instruits et laborieux qui deviennent plus tard des savants distingués, des magistrats ou des fonctionnaires éminents.

Mes parents avaient une certaine aisance et occupaient un rang honorable dans la société. Mon père, ancien médecin de la marine, s'était fixé à Paris, après avoir fait plusieurs fois le tour du monde à bord des navires de l'État, et il jouissait d'une grande réputation médicale. C'était un homme doux et bienveillant ; quand il rentrait fatigué à son foyer, il ne cherchait que des impressions agréables et avait horreur des scènes bruyantes. Cependant il conservait de ses pérégrinations maritimes une brusquerie de manières, une rudesse de langage, qui m'imposaient souvent et qui m'eussent inspiré de la crainte, si j'avais pu craindre quelque chose.

Ma mère était... ma mère, c'est tout dire. Vous qui désirez la connaître, songez à la vôtre. Était-elle jeune ou vieille ? Je ne l'ai jamais su ; mais je l'ai toujours trouvée belle et je l'adorais. Elle me le rendait bien. C'était une de ces vaillantes mères de garçons qui vont voir leurs fils tous les jours, à pied et par tous les temps, au parloir du lycée, qui s'identifient avec eux, qui veulent être au courant de leurs études, de leurs succès ou de leurs défaillances, et qui ont toujours à leur service un conseil affectueux, une larme ou une caresse. La mienne se montrait incomparable à cet égard. Elle parvenait souvent par ses bonnes paroles, par ses modestes raisonnements, par ses touchantes supplications, à me faire rentrer en moi-même, à dompter mes colères, à m'arracher une réparation quand la faute était commise.

Enfin, il importe encore de mentionner ma sœur Caroline, moins âgée que moi de quatre ans, jolie et sémillante petite créature, qui m'aimait beaucoup. Elle avait l'art de donner à son affection pour moi un faux

semblant de déférence, qui faisait le compte de mon sot amour-propre. Elle paraissait considérer comme des oracles toutes les paroles sorties de ma bouche ; c'est seulement plus tard, bien plus tard, que j'ai constaté qu'en affectant un respect extrême pour mes volontés, elle trouvait moyen de ne faire et de ne me faire faire que les siennes. Dans mes moments de révolte, elle employait un procédé fort simple afin de me désarmer et de m'amener à résipiscence ; elle pleurait. Or, je ne pouvais voir pleurer ma gentille Caroline, et habituellement, pour sécher ses larmes, j'en passais par où l'on voulait. Du reste elle n'était pas l'inventrice de ce moyen ; avant elle, comme après, beaucoup d'autres Caroline, petites et grandes, ont employé la même recette pour vaincre des résistances et en tirer profit.

J'atteignis ainsi l'âge de treize à quatorze ans. Jusque-là, malgré mes travers, je n'avais pas commis de faute bien grave et je pouvais invoquer quelques droits à l'indulgence. Mais, à partir de cette époque, il s'opéra en moi un changement que j'ose appeler « la réaction contre l'enfance. » Les idées de révolte, qui autrefois étaient irréfléchies et comme instinctives, devinrent nettes, définies, systématiques. Je me croyais déjà un homme ; quiconque prétendait me traiter comme un enfant m'était insupportable. Quelques succès universitaires que j'obtins (car, en définitive, j'étais travailleur et je ne manquais pas d'aptitude pour apprendre), achevèrent de me troubler l'esprit, d'exalter mon orgueil. Je ne voulais plus reconnaître aucune autorité, accepter aucune gêne, aucune règle. Avec des phrases ramassées çà et là, je me faisais toute une théorie pour justifier mes extravagances, et, comme les peuples trop tôt émancipés, je m'étudiais à devenir complètement ingouvernable.

Toutes les personnes qui, jusqu'à ce moment, avaient conservé quelque empire sur moi ne me semblaient plus dignes d'obéissance. Mes maîtres, dont plusieurs étaient des savants renommés, me produisaient l'effet de pédants insupportables, que je tournais volontiers en ridicule. Mon père, dont on vantait partout la science et la probité, n'était plus à mes yeux qu'un vieux bonhomme, ne comprenant rien à la génération présente et aux besoins nouveaux. Ma mère, malgré la tendresse qu'elle me témoignait, malgré les qualités précieuses qui me la rendaient chère, ne savait évidemment ni grec, ni latin, ni mathématiques, ni une foule d'autres choses que je savais ou croyais savoir, et par conséquent elle était incapable d'apprécier mes paroles et mes actes. Quant à ma sœur Caroline, je ne voyais en elle qu'une « petite fille, » chez laquelle le rire était toujours près

des larmes, et dont les larmes, comme le rire, ne méritaient pas la moindre attention.

Parvenu à ce degré de folie puérile, je devais, à la première occasion, commettre quelque grosse sottise et je n'y manquai pas.



II

**Les suites d'une révolte. — Fier et penaud. — Rentrée triomphale. —
Angoisses.**



Un beau jour, une révolte éclata dans le lycée où j'étais interne. Quel en fut le motif ? Aujourd'hui que l'événement est si loin de moi, je ne saurais le dire. Peut-être voulait-on protester contre une apparition trop fréquente de haricots au réfectoire, contre l'outrecuidance d'un maître d'étude ou contre une punition infligée à tort ; encore une fois, je l'ai oublié. Toujours est-il que cette révolte amena des désordres graves ; il y eut des vitres cassées (que les parents payèrent) ; on se barricada dans une étude avec des bancs et des pupitres. Enfin, le censeur et le proviseur lui-même, ayant

voulu parler d'une manière paternelle aux insurgés et les engager à rentrer dans le devoir, avaient été hués avec insolence.

Or, moi, Félicien l'Indépendant, je me trouvais le chef et le héros de cette formidable insurrection. Non pas que j'eusse aucun grief particulier contre les chefs du lycée ou contre personne ; j'obéissais uniquement à cet instinct d'insubordination qui était en moi et que je ne songeais pas à surmonter. D'ailleurs, les camarades avaient déclaré que, par mon courage et ma capacité, j'étais seul digne de les commander, et ce rôle prééminent avait flatté mon orgueil.

Je remplis en conscience mes hautes fonctions. Nul plus que moi ne brailla, ne cassa de carreaux, ne bouscula de tables. J'étais partout à la fois, tantôt haranguant « mes soldats », tantôt commandant une barricade de chaises. Je considérais comme un devoir de me montrer plus turbulent que les autres. Aussi tous les cancre du lycée m'accablaient-ils d'éloges et, après l'action, on ne parlait de rien moins que de me porter en triomphe.

Comment finit cette aventure ? dira-t-on ; mon Dieu ! comme finissent toutes les aventures de ce genre. Force resta à la loi, c'est-à-dire au proviseur. L'armée insurrectionnelle fut défaite et dispersée. Parmi les vaincus, les uns furent privés de sortie pour un mois, les autres plus coupables furent mis au cachot. Quant aux généraux, ils furent ignominieusement chassés du lycée.

J'étais au nombre des expulsés.

Et voilà pourquoi, le lendemain de cette journée si glorieuse, je m'acheminai vers la demeure de ma famille, escorté d'un domestique à la livrée du collège. Il était chargé de mon bagage, et d'une lettre du proviseur qui signifiait ma sentence à mes parents.

Peut-être, au fond du cœur, n'étais-je pas bien joyeux et bien fier de cette promenade à travers les rues, en pareille compagnie. On pouvait aisément deviner de quoi il s'agissait, et plus d'un passant se retournait pour me regarder d'une façon moqueuse. Mais je ne voulais paraître ni triste, ni humilié. Au contraire, j'affectais une mine conquérante. J'avais boutonné ma tunique, serré mon ceinturon de cuir verni, campé mon képi sur l'oreille, et je m'en allais, le nez au vent, en sifflotant un air d'opéra.

J'arrivai ainsi chez mon père. Il était sorti pour ses visites ; mais ma mère et Caroline étaient au salon, où j'entrai brusquement, suivi de mon garde-du-corps.

En m'apercevant, ma mère tressaillit et devint-pâle, comme si elle pressentait un malheur. Elle se leva, sans oser faire une question. Ma petite sœur accourut au-devant de moi :

— Ah ! Félicien, s'écria-t-elle, il y a donc congé aujourd'hui ? Que je suis contente de te voir !

Elle voulut m'embrasser, je la repoussai avec brutalité :

— C'est bon, c'est bon, lui dis-je ; tu auras le temps de me voir désormais !

Je me jetai dans un fauteuil, laissant la pauvre enfant interloquée et près de pleurer.

Cependant, ma mère avait pris connaissance de la lettre du proviseur et échangé quelques mots avec le domestique du lycée. Elle aussi pouvait à peine retenir ses larmes ; mais ce fut seulement quand cet homme fut parti qu'elle les laissa couler.

— Malheureux enfant ! qu'as-tu fait ? s'écria-t-elle avec désespoir ; chassé !... Chassé du collège ! Quelle douleur et quelle honte !... Mon Dieu ! que va dire ton père ?

— Eh ! maman, que voulez-vous qu'il dise ? répliquai-je d'un ton farouche ; il prendra, comme moi, son parti de cette affaire. Il n'y avait plus moyen d'y tenir là-bas et je suis enchanté que ce soit fini.

Ma pauvre mère fut encore plus navrée de cette réponse que de l'événement lui-même.

— Quoi ! Félicien, s'écria-t-elle, est-ce ainsi que tu parles d'un acte déshonorant, qui nous plonge tous dans l'affliction ? Comprends-tu si mal ton intérêt, le respect de toi-même ? Songes-tu, pauvre enfant, que c'est là une flétrissure pour toute ta vie ?... Chassé du collège !... Mon Félicien que j'aimais tant !... Tu me brises le cœur.

Elle éclata en sanglots, et Caroline, bien qu'elle ne comprit peut-être pas très-clairement la gravité du cas, remplit la maison de ses cris.

J'étais ému de mon côté, j'en conviens, et je fus sur le point de les imiter. J'éprouvai la tentation de me jeter à leur cou, de les embrasser, de leur demander pardon pour le chagrin que je leur causais ; mais un sot orgueil m'arrêta. Détournant la tête, je demeurai sombre et silencieux dans mon fauteuil.

Ma mère continuait ses lamentations, sans que je jugeasse à propos de prononcer un mot pour m'excuser ou pour la consoler. La petite Caroline, indignée, me disait d'un ton de douloureux reproche :

— Oh ! méchant... méchant Félicien ! qui fait pleurer maman !

Ce qui semblait toujours préoccuper ma mère, c'était l'effet que cette catastrophe allait produire sur son mari. Mon père, quoique fort doux d'habitude, était sujet à de violents accès d'emportement, et il y avait lieu de craindre qu'en pareille circonstance, il ne sortît de son caractère. Mon attitude hautaine, presque provoquante, pouvait surtout amener ce résultat.

— Mon Dieu ! comment prendra-t-il cette nouvelle ? répétait la pauvre femme ; le chagrin et la colère lui tourneront le sang... Je t'en conjure, Félicien, ne lui parle pas comme tu me parles ; il serait capable... Montre-lui du repentir, de la soumission... Mon fils, mon enfant adoré, promets-moi que tu seras humble et repentant devant lui !

— Eh ! maman, que voulez-vous que je promette ? Papa est un homme, il comprend les choses, et il n'exagérera pas l'importance de cette bagatelle...

— Une bagatelle ! ce qui peut compromettre ton avenir !... Mon Félicien, je t'en supplie, rentre en toi-même, humilie-toi... Parle avec modération à ton père ; il est si bon, qu'il finira par te pardonner.

— Je n'ai pas besoin de m'humilier, répondis-je d'un ton arrogant ; je ne suis plus un bébé, que diable ! Papa entendra raison, je vous le répète... et quand je le verrai, je lui dirai nettement...

Je m'interrompis tout à coup ; une voiture légère entraînait dans la cour, et j'avais reconnu au bruit le petit coupé du docteur.

Ma mère l'avait reconnu de même, et se leva terrifiée.

— C'est mon mari ! s'écria-t-elle ; oh ! je t'en supplie, Félicien, qu'il ne te voie pas en ce moment !... Tu es encore trop animé... Laisse-moi le préparer à cette mauvaise nouvelle, lui annoncer avec précaution... Monte dans ta chambre, je t'en conjure ; j'irai te chercher quand il en sera temps.

— A quoi bon ? répliquai-je en m'efforçant de conserver mon air farouche ; ne faut-il pas qu'on sache tôt ou tard... Pourquoi ne parlerais-je pas à mon père ? Croyez-vous que je n'oserais pas lui parler ?

Au même instant, la voix forte et sonore du docteur, qui donnait un ordre au domestique, retentit dans le vestibule. En dépit de moi-même, je fis un soubresaut, et, après quelques secondes d'hésitation, je dis avec volubilité :

— Je crois pourtant que vous avez raison, chère maman ; il vaut mieux que vous le voyiez d'abord.

Je sortis, ou plutôt je me sauvai de toute ma vitesse, et je gagnai la petite chambre affectée à mon usage, quand j'étais à la maison.

Assis dans un coin, j'essayai d'entendre ce qui se passait à l'autre bout de l'appartement. Quelques éclats de voix parvinrent jusqu'à moi, mais je ne pouvais distinguer aucune parole. Malgré mes rodomontades, le cœur me battait avec force. Qu'allait faire mon père et qu'allait-il dire ? Je m'attendais à le voir, d'une minute à l'autre, se précipiter dans ma chambre. Le moindre bruit de pas, le moindre craquement du plancher me donnait le frisson.

Un temps assez long se passa dans cette anxiété et, à ma grande surprise, mon père ne paraissait pas. Bientôt j'eus d'autres sujets d'étonnement. Un cheval piaffait dans la cour ; je soulevai avec précaution le rideau de la fenêtre, et je vis que l'on attelait, comme si mon père allait ressortir. En effet, il ne tarda pas à paraître lui-même, monta dans la voiture d'un air préoccupé, et je supposai que, quelqu'un de ses malades étant en danger, il se trouvait dans l'obligation de se rendre auprès de lui sans retard, comme cela arrivait souvent.

Je respirai donc ; mais, au lieu de profiter de ce moment de répit pour revenir à de meilleurs sentiments, je m'endurcis dans mes idées de rébellion. J'eus bien la pensée d'aller rejoindre ma mère pour m'enquérir de ce qui avait été dit à mon sujet ; mais il me sembla que cette démarche serait au-dessous de moi et qu'il valait mieux attendre que ma mère et ma sœur vinssent dans ma chambre, comme elles ne pouvaient, à mon avis, manquer de le faire. Cependant elles ne vinrent pas ; car, sans doute, elles avaient reçu des ordres formels à cet égard, et je demeurai dans ma solitude majestueuse.

Près de deux heures s'écoulèrent encore. Enfin un roulement se fit dans la cour, et, écartant de nouveau la draperie de la fenêtre, je vis mon père descendre de voiture. Il avait le teint rouge, enflammé, et semblait être sous le coup d'une vive agitation. Il se rendit au salon, d'où s'élevèrent les éclats de voix que j'avais entendus déjà ; mais, cette fois, la conférence ne fut pas longue. Bientôt plusieurs portes claquèrent l'une après l'autre, des pas rapides résonnèrent à travers l'appartement, et mon père entra comme un ouragan dans ma chambre.

III

Le tribunal paternel. — Haute éloquence. — Mis en quarantaine.



Mon père, le docteur X***, avait alors une cinquantaine d'années. C'était un homme de grande taille, robuste, au teint bronzé par le soleil des tropiques, et dont le collier de barbe noire se mélangeait à peine de quelques filets blancs. Il avait la voix forte, le poignet vigoureux, et il eût pu renverser d'un souffle son chétif héritier. Cependant, ainsi que je l'ai dit déjà, il était fort doux ; et, en ce moment, qu'il avait tant de motifs pour lâcher la bride à sa colère, il affectait une tranquillité qui me causa une extrême surprise.

Je m'étais levé et je restais silencieux en sa présence. Il se jeta sur le siège que je venais de quitter, et, fixant sur moi un regard sévère, il me dit d'un ton posé :

— Eh bien ! monsieur, j'en apprends de belles sur votre compte ! Voilà une merveilleuse conduite, et vous vous préparez comme il faut à occuper une position convenable dans le monde, à soutenir le nom honorable que je vous laisserai !

Plusieurs fois, mon père s'était emporté devant moi pour des futilités, et je continuais à m'étonner de ce calme relatif. J'ignorais que, dans les occasions graves, il devait sentir le besoin du sang-froid et de la retenue ; aussi vis-je, dans cette longanimité, un encouragement à mes extravagantes prétentions.

— Que voulez-vous, papa ? répondis-je avec une apparente insouciance ; on me molestait au collège et la patience m'a échappé... Cette vie d'interne est insupportable, et pour mon compte j'en étais très-las... Je me félicite donc de me trouver hors de cette abominable maison.

— Hein ! monsieur, est-ce ainsi que vous envisagez les choses ? Je ne l'entends pas ainsi ; j'entends que vous acheviez votre éducation et je ne veux pas que mon fils soit un âne...

— Un âne, moi ! m'écriai-je.

— Bon ! vous allez m'énumérer les choses que vous vous imaginez savoir ; il serait beaucoup plus long d'énumérer celles que vous ne savez pas... Mais tiens, Félicien, poursuivit mon père en reprenant le ton de bonhomie qui lui était habituel, j'ai promis à ta mère de ne pas te traiter trop durement... Au lieu de récriminer sur le passé, nous devons songer à réparer ensemble le mal accompli... S'il faut le dire, je viens de voir ton proviseur.

J'ouvris de grands yeux ; c'était donc pour cela que mon père était sorti quelques instants auparavant ?



— Oui, continua-t-il, j'ai voulu connaître la faute pour laquelle on a pris envers toi une mesure aussi grave, et on m'a conté tes frasques ridicules et odieuses... Tu es bien coupable, j'ai dû le reconnaître ; je n'ai pas moins sollicité l'indulgence en ta faveur. Je me suis abaissé jusqu'aux supplications, jusqu'aux prières. J'ai remontré que cette expulsion serait un déshonneur, pour toi, pour moi, pour toute notre famille. J'ai si bien fait, que le proviseur, un digne homme, s'est laissé toucher... Il m'a dit que, dans quelques jours, quand cet affreux scandale serait un peu oublié, il pourrait te permettre de rentrer au lycée et de reprendre tes études... mais à une condition.

— Ah ! demandai-je avec plus de surprise que de joie, et quelle est cette condition, je vous prie ?

— On n'exige que ce qui est juste et raisonnable... Tu écriras au proviseur une lettre, dans laquelle tu reconnaîtras franchement tes torts, tu lui en demanderas pardon, et tu promettras d'être plus docile à l'avenir.

Je me redressai de toute ma hauteur.

— Jamais ! répondis-je.

Mon père bondit, comme s'il allait s'élancer sur moi, et je baissai machinalement les épaules. Mais il se contint, et, croisant ses bras, peut-être pour n'avoir pas la tentation de s'en servir, il me dit avec un calme forcé :

— Pourquoi cela, monsieur ? Je vous propose un moyen facile de réparer vos fautes, de sortir de la vilaine impasse où vous vous êtes engagé, de rentrer dans le droit chemin du travail ; quel motif avez-vous pour refuser d'en faire usage ?

Je gardai le silence.

— Encore une fois, Félicien, pourquoi ne voulez-vous pas écrire une lettre d'excuses à un homme honorable que vous avez offensé ?

— Eh ! papa, si je vous le dis, vous vous fâcherez.

— Parlez librement... pourvu que vous vous exprimiez en termes convenables... Parlez, je vous le permets, et je m'engage à vous écouter avec tranquillité.

Je recouvrai toute mon assurance.

— Eh bien ! papa, repris-je d'un ton délibéré, si je refuse de faire ce que vous proposez, c'est d'abord parce que ma dignité me le défend, et ensuite parce que je ne désire pas rentrer au lycée.

— Vous ne voulez pas rentrer au lycée ?

— Un homme aussi éclairé, aussi savant que vous, cher papa, peut-il s'en étonner ? Oublions ce qui me touche personnellement, si vous le voulez bien, et voyez quelle dure existence nous avons aujourd'hui, nous autres enfants de la vieille Europe. A peine pouvons-nous bégayer quelques paroles, qu'on se hâte de nous apprendre à lire, de surcharger notre mémoire avec des faits et des mots, dont nous ne nous soucions guère. On nous enferme dans une pension, ou dans un collège ou dans un lycée, peu importe ! Nuit et jour au travail ; pas de cesse, pas de relâche !... A l'âge où il est si bon de s'ébattre en liberté, on nous tient prisonniers, on nous écrase de devoirs... Toujours des paroles sévères, toujours le frein, la règle, la fêrule. Les plus belles années de notre vie se consomment de cette manière. On ne nous accorde aucune initiative ; on nous impose tout, on nous rudoie, on nous châtie... Enfin, quand nous arrivons à l'âge d'homme, nous n'avons eu ni enfance, ni jeunesse.

J'ai toujours été grand pérorateur, et cette superbe tirade était une amplification de rhétorique que je débitais à mes camarades quand je

voulais les éblouir par mes hautes visées.

Je regardai mon père pour juger de l'effet qu'avait pu produire sur lui ce morceau d'éloquence. Il paraissait tout interdit et ne savait évidemment s'il fallait rire ou se mettre en colère. Comme il se taisait, je poursuivis avec une véhémence nouvelle :

— Oui, cher papa, vous qui avez fait le tour du monde, vous avez dû voir que les enfants des autres parties de la terre ne sont pas soumis, comme ceux de l'Europe, à cette gêne incessante, contraire au vœu de la nature. Aucune autorité ne s'exerce sur eux ; ils peuvent aller et venir au soleil, grimper aux arbres, nager dans les fleuves ou dans la mer ; on ne les enferme jamais ; ils n'ont pas à leurs trousses des surveillants qui ne leur permettent aucun mouvement spontané. Ils se développent sans autre précepteur que l'expérience ; ils deviennent des hommes robustes, courageux, n'obéissant qu'à leur volonté, à leur fantaisie, à leur caprice... Si vous consentiez à fouiller dans vos souvenirs, vous y trouveriez des milliers de preuves de ce que j'avance... Les petits Chinois ou même les enfants de la « libre » Amérique, ne sont pas exposés, comme nous, à ces tourments. Quant aux petits sauvages, leur sort est digne d'envie en comparaison du nôtre... Ils ne doivent rien qu'à eux-mêmes ; leurs parents ne se manifestent à eux que par des soins et des caresses !

Une fois sur ce sujet, qui était un de mes sujets favoris, je n'étais pas près de tarir ; mon père m'arrêta par un geste.

— Que diable signifie ce galimatias ? s'écria-t-il ; tu parles à tort et à travers, comme toujours, et ton esprit faux enfourche un dada qui peut te mener loin... Mais ce n'est ni des Chinois ni des sauvages qu'il s'agit... Veux-tu, oui ou non, écrire à ton proviseur une lettre d'excuses ?

— Impossible ! répliquai-je mécontent du peu d'effet que j'avais produit.

J'étais d'autant plus blessé de ce résultat, que l'on ne jugeait même pas à propos de répondre, comme je l'avais espéré, aux faits et aux arguments que je venais d'alléguer. Était-ce impuissance, était-ce dédain ? je l'ignorais, mais l'un et l'autre me confirmaient dans ma résistance.

Mon père ne paraissait plus aussi irrité que précédemment ; il avait, au contraire, un air narquois que je ne lui connaissais pas. Néanmoins, il se leva et me dit avec sécheresse :

— Tout à l'heure tu n'étais qu'odieux ; à présent tu es ridicule... Mais il suffit ; je ne me laisserai pas imposer la loi par un écolier en révolte... Tu vas rester dans ta chambre, jusqu'à ce que j'aie pris une décision à ton

égard. Comme tu tiens très-peu compte des chagrins de ta famille, tu n'as pas besoin de la voir. On t'apportera ici à boire et à manger.... Demain, tu connaîtras ma volonté.

En même temps, il sortit de la chambre, ferma la porte, et en retira la clef, me laissant à mes réflexions.



IV

La situation s'améliore. — Le cabinet du docteur. — Le tiroir mystérieux. — Enfin !



Ma soirée et ma nuit ne furent pas tranquilles. La solitude exerça sur moi son influence ordinaire, et mes réflexions n'avaient pas la couleur de la rose. Je me retournai longtemps sur ma couche sans pouvoir dormir. Comment finirait cette crise, et qu'allait-il arriver ?

Le lendemain matin, à peine étais-je levé, que ma mère entra chez moi, sous prétexte de m'apporter à déjeuner. Elle venait, disait-elle, à l'insu de mon père, qui était de plus en plus courroucé ; mais sans doute elle avait été envoyée en reconnaissance et voulait éprouver si sa tendresse, ses larmes n'auraient pas plus de pouvoir que les raisonnements et les menaces du docteur. Elle se montra bonne, pleine d'indulgence, comme d'habitude. Elle me supplia de me soumettre à la nécessité, de donner satisfaction à des exigences légitimes ; ses prières me trouvèrent insensible. Ma jeune sœur, qui vint la rejoindre bientôt, unit ses instances naïves à celles de la digne femme ; elle me cajola, me caressa, me remontra le chagrin que je causais « à petite maman » ; je ne me départis pas de ma farouche obstination ; mon intraitable orgueil me défendait de céder devant une femme et une enfant.

Elles se retirèrent donc, navrées l'une et l'autre, et je demurai seul pendant plusieurs heures encore. A l'issue du déjeuner de la famille, mon père me fit dire de me rendre dans son cabinet, où il m'attendait, et je me hâtai d'obéir ; j'allais connaître mon sort.

Ce cabinet, tout différent de celui où le docteur donnait ses consultations, était une grande pièce, d'aspect sévère. Des vitrines couvraient ses quatre faces et contenaient, les unes des livres, les autres des collections d'histoire naturelle, des armes et des idoles indiennes, des curiosités de toute espèce, que l'ancien chirurgien de marine avait rapportées de ses voyages. C'était dans cette pièce qu'il s'enfermait habituellement pour travailler, et on n'y pénétrait que sur son invitation formelle.

J'étais intimidé en entrant dans ce sanctuaire de la science et de l'étude. Mon père, assis à son bureau, comme un juge à son tribunal, m'enveloppa d'un regard inquisiteur et me dit froidement :

— Et bien ! monsieur, avez-vous réfléchi et êtes-vous prêt à écrire la lettre d'excuses ?

Je baissai la tête en silence, car un refus trop net pouvait avoir pour moi des suites fâcheuses. Mon père comprit pourtant.

— A votre aise, monsieur ; on dit que « la nuit porte conseil » ; le proverbe ne concerne pas sans doute les enfants têtus.... C'est bon ; on saura qui de nous cédera le premier.

Malgré la fermeté de ces paroles, il me semblait toujours que mon père n'avait plus la violente irritation de la veille, et la scène prenait des allures tout à fait rassurantes. Comme je continuais à me taire, il ajouta :

— Vous ne voulez pas rentrer au lycée ; moi, je ne souffrirai pas que vous perdiez votre temps. Jusqu'à nouvel ordre, vous travaillerez ici, sous mes yeux. Tous les jours, je vous prescrirai votre tâche et vous ne retournerez dans votre chambre qu'après l'avoir accomplie. Comme il ne faut pas que votre santé s'altère, matin et soir, avant et après mes visites, nous ferons ensemble un tour à pied dans Paris. Au bout de quelques jours de ce régime, nous aviserons ; en attendant, je vous conseille de ne pas mettre à de trop rudes épreuves mon humeur accommodante.

J'étais de plus en plus enchanté de la tournure que prenaient les choses, et je répondis à mon père, avec soumission cette fois, que je me conformerais à ses volontés.

— Nous allons donc commencer à l'instant même.... Voici vos livres classiques que l'on a rapportés du lycée ; asseyez-vous là, devant la rallonge de mon bureau, et vous me traduirez pour ce soir une ode d'Horace que je vais vous indiquer..... Ne perdons pas de temps ; car l'heure me presse et je suis attendu.

Il m'installa sur une tablette du bureau et me pourvut de tout ce qui m'était nécessaire. Puis, il désigna le morceau d'Horace dont la traduction devait être mon devoir de la journée, et il se disposa à partir.

En promenant les yeux autour de lui, afin de s'assurer si tout était en ordre, il s'aperçut qu'une clef restait à un tiroir de la bibliothèque. Il s'empressa de la retirer en disant à voix haute, mais comme à lui-même :

— Il n'est pas nécessaire que ce vaurien fouille là-dedans..... Il a déjà la tête assez montée..... et puis, ce sont mes affaires.

Il sortit sans me regarder.

Je me mis à piocher mon Horace. Quoique peu maniable, j'étais laborieux et l'on sait que j'avais obtenu certains succès dans mes études. Néanmoins, en travaillant, je me demandais ce qu'il pouvait bien y avoir dans ce tiroir dont mon père désirait tant me cacher le contenu, et surtout comment ce contenu était de nature à « me monter la tête. » Préoccupé de cette idée, je finis par me lever pour examiner le tiroir. Je n'en fus guère plus avancé. Le meuble était en vieux chêne, fermant avec exactitude, et ma curiosité ne trouva pas le moindre aliment. Je dus retourner à ma place et me remettre à la besogne.

Malgré mes distractions fréquentes, je terminai ma traduction avant le retour de mon père. Il était lui-même excellent latiniste, et, ayant lu mon travail, il le corrigea avec une facilité, avec une connaissance approfondie des deux langues, qui excita mon admiration.

Je dînai seul, car j'étais, on s'en souvient, exclu de la table commune ; puis, mon père et moi, nous allâmes faire dans Paris une promenade pédestre, pendant laquelle nous n'échangeâmes pas quatre paroles. A notre rentrée, je gagnai ma chambre, où je ne tardai pas à me coucher.

La journée du lendemain se passa de la même manière ; seulement, au lieu de latin à traduire, j'eus des problèmes d'arithmétique et de géométrie à résoudre.

Cette existence n'était pas gaie, et je ne pouvais manquer de m'en lasser bientôt. Cependant, je me montrais inébranlable dans mon absurde détermination et, avec l'opiniâtreté de l'âne auquel mon père m'avait comparé, je refusais d'aller où l'on voulait me conduire. Vainement ma gentille petite sœur me suppliait-elle à mains jointes de « demander pardon » ; je repoussais durement la pauvre Caroline ; quant à ma bonne mère, je ne répondais à ses instances que par un refus ou même je ne répondais pas.

Trois jours s'écoulèrent ainsi, et, chaque jour, mon père avait pris soin de retirer la clef du tiroir de la bibliothèque, quand il me laissait seul dans son cabinet. Cette circonstance portait au comble ma curiosité secrète ; j'aurais donné tout au monde pour savoir ce que renfermait ce meuble mystérieux. Aussi qu'on juge de ma joie lorsque, le quatrième jour, je vis que la clef avait été oubliée à la serrure !

Je me gardai bien pourtant de profiter trop vite de cette distraction, car le docteur pouvait rentrer d'une manière inopinée. Aussi fut-ce après une

attente assez longue, que je me dirigeai, sur la pointe du pied, vers le tiroir et je l'ouvris avec précaution.

Je plongeai avidement les yeux dans l'intérieur, mais je n'y trouvai pas les choses extraordinaires que je m'attendais à y rencontrer. Il contenait seulement, outre quelques papiers dépareillés, sans doute des notes de voyage, cinq ou six petits cahiers jaunis par le temps, et qui semblaient avoir été écrits à des époques différentes. Ils étaient de la main de mon père, et le soin qu'on mettait à les enfermer donnait à croire qu'on y attachait un grand prix.

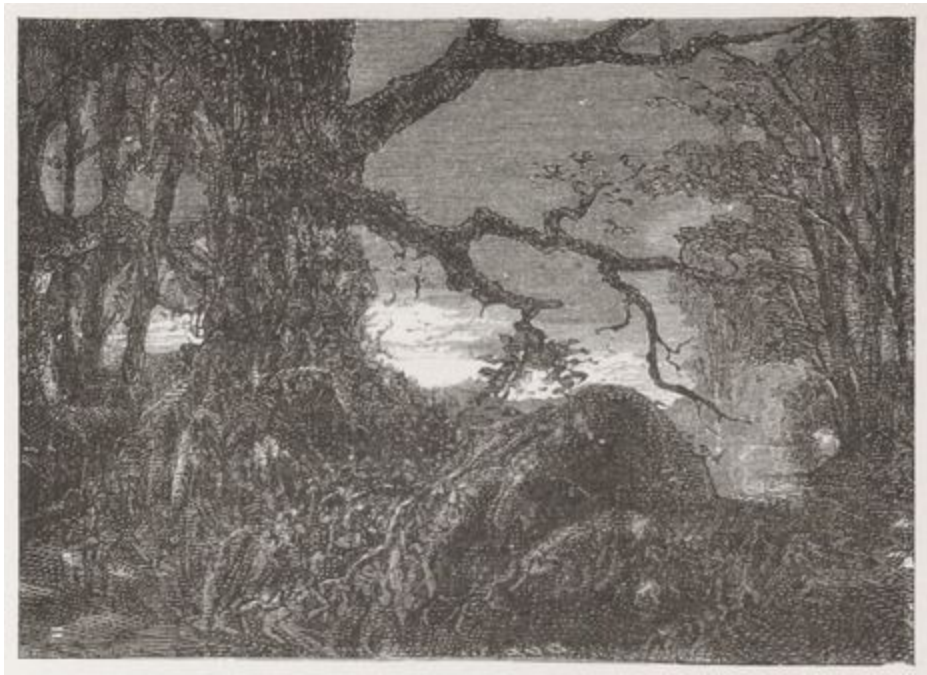
Je fus très-désappointé de cette mesquine découverte. Néanmoins j'examinai les cahiers, qui portaient chacun un titre différent, et je lus, avec une profonde surprise, sur les couvertures : Adam Smith, le petit Américain ; Lao, le petit Chinois ; Hans, le petit Groënlandais ; Samba, le petit Africain ; Tête-Crépue, le petit Australien.

— Que diable est ceci ? me demandai-je ; mon père, en voyageant autour du monde, aurait-il fait des études sur l'état des enfants dans les pays lointains qu'il a visités ? Alors pourquoi ne m'a-t-il jamais parlé de ce travail ? Pourquoi, lorsque je me suis plaint, avec tant d'amertume, du sort des jeunes Européens, ne m'a-t-il pas cité l'exemple des jeunes étrangers pour me convaincre de mon erreur ? S'il n'a rien dit, c'est que sans doute j'avais raison et il craignait de me fournir des preuves à l'appui de ma thèse..... Ah ! si je pouvais lire ces histoires qu'il a écrites lui-même et dont, par conséquent, il ne saurait nier l'exactitude ! Lorsque nous reviendrions ensemble sur ce sujet, je me servais contre lui de ses propres arguments..... Eh bien ! pourquoi ne les liris-je pas ? Mon père ne rentrera pas avant plusieurs heures d'ici, et j'aurai le temps de parcourir une ou deux de ces histoires.

On voit que je ne songeais pas à ce qu'il y avait d'indélicat et même de coupable dans ce projet. Je me hâtai de brocher mon devoir qui, ce jour-là, ne mérita aucun éloge ; puis, j'allai au tiroir pour y chercher les deux cahiers dont je comptais prendre connaissance les premiers. Mon choix fut bientôt fait.

— Commençons, me dis-je, par Adam Smith, le petit Américain ; un enfant de la « libre » Amérique doit ignorer la gêne insupportable qu'on nous impose..... Ensuite je lirai Lao, le petit Chinois.... La Chine est un pays baroque, où tout va au rebours de chez nous ; je gage que les enfants y passent la vie la plus agréable du monde, dans le bien-être et l'oisiveté !

Je pris les deux cahiers et je les plaçai dans l'intérieur d'un de mes dictionnaires, comme j'avais fait souvent en classe pour me dérober d'un journal ou d'un livre défendu. Puis, prêt à refermer le tout au moindre danger, distrait et l'oreille au guet, tressaillant au plus léger bruit, je me mis à lire coup sur coup les deux histoires qui vont suivre.



CHAPITRE DEUXIÈME

ADAM SMITH, LE PETIT AMÉRICAIN

I

Une école dans les bois.

Je suis né dans la partie centrale de l'Amérique du Nord, sur la limite de ces immenses régions appelées Far-West (Grand-Ouest) par mes compatriotes. Aujourd'hui le chemin de fer, qui traverse tout le continent, de New-York à l'océan Pacifique, vivifie et enrichit cette contrée ; des villes s'y élèvent et il y règne une sécurité complète. Mais, à l'époque dont il s'agit, c'est-à-dire il y a seulement quelques années, on n'eût pas trouvé un

centre de population tant soit peu important à cent milles à la ronde. Sur toute la surface du pays, il n'existait que des fermes isolées, souvent séparées les unes des autres par une distance considérable. Les routes consistaient en pistes indiennes, espèce de sentiers impraticables en hiver, et qui laissaient les communications très-difficiles. Pour comble de malheur, des tribus de Peaux-Rouges, qui avaient possédé autrefois ce territoire, continuaient de le disputer aux colons blancs. Quoiqu'elles eussent été battues en diverses circonstances, il fallait être toujours sur ses gardes pour résister à leurs subites incursions, et l'on ne parlait que d'habitations incendiées, de bestiaux enlevés, ou même de colons scalpés par ces terribles sauvages.

Mon père était un de ces hardis pionniers qui servent d'avant-garde à la civilisation dans les vastes solitudes de l'Amérique. On savait peu de chose de son passé. Homme d'action avant tout, il se montrait grave et taciturne. On supposait pourtant qu'il avait subi de longues et cruelles épreuves avant de créer la ferme où nous vivions. Quant à ma mère, c'était une de ces courageuses femmes de squatters ; endurcies aux travaux du ménage comme aux dangers de la vie des bois, et qui, infatigables à la besogne, peuvent au besoin prendre une carabine pour défendre vaillamment leur foyer.

Nous habitions un log-cabin, ou maison en troncs d'arbres, situé sur le bord d'une rivière affluent, du Missouri. Nous possédions plusieurs centaines d'acres d'excellente terre, en pleine culture, et de beaux troupeaux, bœufs, moutons, chevaux, qui nous procuraient, si non la richesse, du moins le bien-être et l'abondance. Deux noirs libres et une vieille femme, veuve d'un émigrant qui avait été massacré par les Indiens, aidaient à l'exploitation de la propriété. De plus, mon père était un chasseur déterminé, un trappeur habile, et la maison ne manquait ni de gibier ni de pelleteries.

Mes parents n'avaient que moi d'enfant, un frère plus âgé étant mort peu de temps après ma naissance, et ils concentraient sur ma personne toutes leurs affections. Néanmoins, ils ne me gâtaient nullement ; je ne connus aucun des raffinements de la vie civilisée. A peine pouvais-je me mouvoir que je partageais, dans la mesure de mes forces, les fatigues et les périls de leur rude existence. Je gardais les troupeaux, je travaillais à la culture de la terre. Souvent mon père m'amenait avec lui à la pêche dans un canot d'écorce, ou à des chasses qui duraient plusieurs jours. Je supportais comme

lui la faim et la soif, la chaleur et le froid, les longues marches, les nuits en plein air. A ce métier mon corps se fortifia vite, et j'acquis tant de vigueur, qu'à douze ans j'avais déjà l'apparence d'un homme.

Mes parents étaient dépourvus d'instruction. A la vérité, ma mère prenait chaque soir une vieille Bible, ornée d'images, qui était le seul livre de la maison, l'ouvrait et paraissait nous en lire quelques passages. Mais je sus plus tard que la digne femme connaissait la Bible par cœur et que ses citations étaient purement de mémoire. Cette ignorance devient chaque jour plus rare aux États-Unis, où l'on comprend l'importance pratique de l'instruction, et cette importance était comprise aussi chez nous, comme on va le voir.



Un soir que je rentrais bien fatigué de la pêche, je trouvai mon père et ma mère chuchotant au coin du feu. Mon père fumait sa pipe et portait fréquemment à ses lèvres un verre de grog au gin ; ma mère, tout en causant, fabriquait de bonnes guêtres en peau de bison pour mon usage particulier. Tous les deux se turent à ma vue ; mais, quand j'eus dépêché

mon souper et rendu compte de l'emploi de ma journée, mon père me dit tout à coup :

— Adam, tu es un brave garçon et je crois qu'un jour tu pourras être un brave homme ; mais ne serais-tu pas content de savoir lire ?

— Lire ! répétai-je en ouvrant de grands yeux, car jusque-là l'idée d'apprendre à lire ne s'était jamais présentée à mon esprit.

— Pourquoi pas ? reprit mon père ; écoute : à sept ou huit milles d'ici ¹, une école publique vient de s'ouvrir pour les enfants du voisinage. Ne voudrais-tu pas t'y rendre chaque matin sur ton poney, comme les autres ? Nous gagnerions tous à ce que tu saches lire... Tiens, ajouta-t-il en me montrant un vieux journal qu'il avait découvert dans un ballot de denrées, voici un papier où l'on raconte ce qui se passe à New-York, en Amérique, sur la terre entière, et ce serait bien heureux si tu pouvais déchiffrer ces choses-là... Il y aurait ainsi moyen de se distraire, quand la pluie et l'inondation nous retiennent au log-cabin ; et puis, on trouve souvent dans ces journaux la manière de gagner des dollars.

Je devins pensif.

— Père, demandai-je, si j'apprends à lire un journal, saurai-je aussi lire la Bible, où il y a tant de belles choses ?

La question parut très-embarrassante à mon père ; il se gratta l'oreille et regarda sa femme.

— Certainement, dit ma mère ; quand on sait lire dans un journal, on sait lire non-seulement dans la Bible, mais encore dans toute espèce de livres,... pourvu, ajouta-t-elle par forme de correctif, qu'ils soient en langage chrétien.

Cette raison me détermina.

— Je veux bien, répliquai-je.

Ce consentement causa beaucoup de joie à mes parents, car ils avaient craint que mes goûts vagabonds ne fissent obstacle à leur désir, et on convint, séance tenante, que j'irais au public school.

En effet, le lendemain, aux premières heures du jour, mon père et moi, nous nous mettions en route. Mon père montait un gros cheval qui traînait habituellement le wagon de la ferme ; moi, j'avais pris mon poney, le petit Billy, compagnon ordinaire de mes courses aventureuses. Billy était vif, plein de feu ; il connaissait ma voix, me suivait comme un chien, et nous faisions habituellement bon ménage, bien qu'il ne se gênât pas pour me

jeter par terre dans quelqu'un de ces mouvements d'humeur qui troublent les caractères les plus paisibles.

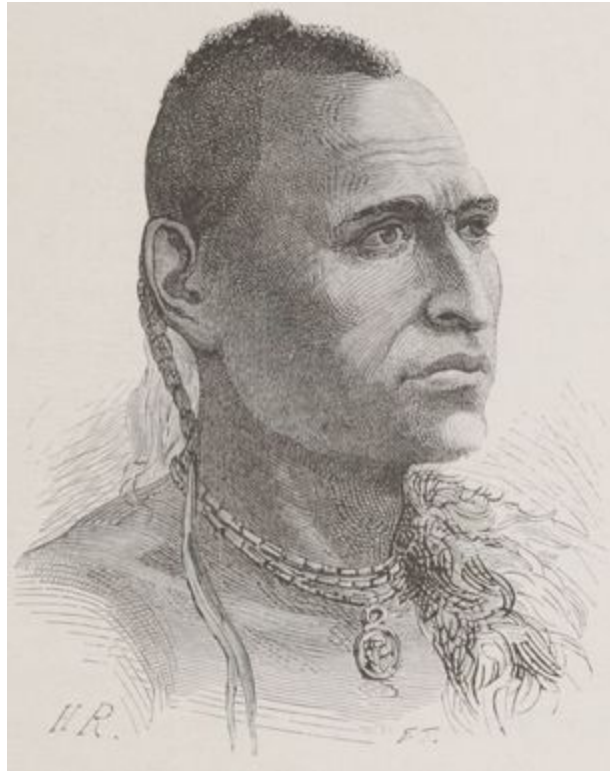
Le chemin de la ferme à l'école n'était pas fort commode ; il y avait à traverser des bois, des marécages ; et le soir, dans un pays infesté de vagabonds, de bêtes féroces et de Peaux-Rouges, le trajet pouvait présenter bien des inconvénients. Mais j'étais habitué à la vie dure et hasardeuse ; rien ne me rebutait, rien ne m'effrayait. Quant à mon père, malgré son affection pour moi, il ne paraissait même pas soupçonner à quoi j'allais être exposé, et s'il le soupçonnait, il considérait le danger comme une condition inévitable de l'existence.

En moins de deux heures, nous atteignîmes l'espèce de village où le maître d'école avait ouvert sa classe et résidait lui-même.

Ce village consistait seulement en cinq ou six maisons, et si l'école avait dû s'y recruter exclusivement, le maître y fût mort de faim. Mais City-Wallace, comme on appelait cet endroit, se trouvait être le point central d'une région toute parsemée de stations et de fermes, où les enfants ne manquaient pas, et les jeunes garçons y affluaient de quatre, cinq et même six lieues alentour.

L'établissement scolaire se composait d'un immense hangar, ouvert à tous les vents ; il était adossé à de gros arbres, en ce moment couverts de feuillage. Le pavillon étoilé des États-Unis flottait sur la toiture du hangar. L'école n'avait pour meubles que des bancs grossiers à l'usage des élèves, deux petites tables et deux chaises destinées au maître et au sous-maître.

PEAU-ROUGE.



Quand nous arrivâmes à City-Wallace, la classe n'était pas encore commencée ; mais déjà on voyait, attachés à des cordes qui couraient d'arbre en arbre, une cinquantaine de petits chevaux de montagne, semblables au mien, et on nous dit qu'un peu plus tard il y en aurait au moins cinquante autres. En effet, de tous les bouts de l'horizon accouraient, montés sur leurs fringantes bêtes, de jeunes drôles de six à douze ans, alertes, joyeux et résolus. Après avoir attaché les chevaux au piquet et leur avoir donné la provende, on se rendait tumultueusement vers le hangar pour prendre leçon, et Dieu sait les coups de poing et les coups de langue qui s'échangeaient pendant le trajet ! ²

Mon père s'approcha du magister, qui essayait de maintenir l'ordre dans cette bande turbulente, et me proposa comme un nouvel écolier. L'affaire fut bientôt arrangée ; quelques dollars tombèrent dans la main du maître, moyennant quoi mon nom fut griffonné sur un registre, et je fus admis à l'école de City-Wallace.

Le mode d'enseignement qu'on y employait était le mode « mutuel », en usage dans certaines écoles primaires de France, c'est-à-dire que les écoliers les plus instruits transmettaient leur savoir aux moins avancés, ce

qui facilitait considérablement la tâche des professeurs. Chaque jour pourtant, les écoliers comparaissaient l'un après l'autre devant la chaire du maître, récitaient leurs leçons, recevaient l'éloge ou le blâme ; puis, ayant signé le bulletin de présence que l'élève devait rapporter le soir à ses parents, ils remontaient sur leurs poneys et regagnaient au galop leurs demeures respectives.

Je pris, le jour même, une première leçon de lecture ; je fus cruellement humilié d'avoir pour moniteur un petit garçon de six ans qui, lui, savait déjà lire d'une manière courante. Pour la première fois, j'eus conscience de la supériorité que l'intelligence donne sur la force physique. Je m'étonnais de voir un enfant, que j'aurais renversé d'un revers de main, déchiffrer sans hésitation non-seulement le premier journal venu, mais encore toute sorte de livres. Cependant, je ne lui en voulus pas de cette supériorité ; je me promis, au contraire, de l'égaliser bientôt ; et en attendant, mon petit moniteur devint mon ami.

Je n'oublierai jamais ce premier jour d'école ; quand après la classe, il me fut permis de partir, j'étais ivre d'orgueil et de joie. Songez donc ! Je connaissais déjà, l'une manière imperturbable, les quatre premières lettres de l'alphabet !

Mon père, après avoir terminé l'arrangement avec le maître, était retourné chez lui, où ses occupations le rappelaient, me laissant la faculté de rentrer à ma guise. Il n'y avait pas à craindre que je m'égarasse, car le pays m'était familier dans un rayon de dix lieues, et d'ailleurs, en cas d'embarras, Billy eût retrouvé aisément son chemin. Je fis une partie de la route avec d'autres écoliers, parmi lesquels était mon moniteur, le petit William ; mais notre troupe alla toujours en diminuant, et bientôt je demeurai seul, ce qui ne m'empêcha pas de rentrer de bonne heure et sans accident.

A partir de ce jour, je devins un des élèves les plus assidus et les plus studieux de City-Wallace. Chaque matin, après un léger repas, je jetais sur mon épaule un sac de peau contenant mes livres et mes provisions, je montais sur Billy, qui s'habitua bientôt à ces voyages quotidiens, et nous partions gaillardement pour l'école. Aucun mauvais temps, aucune partie de plaisir projetée, ne me faisait renoncer à ma classe, et chaque soir je rapportais mon billet de présence signé du maître.

On peut croire que, dans ces voyages continuels, il nous arrivait souvent, à mes compagnons et à moi, d'assez fâcheuses aventures. Une fois, pendant

le trajet de City-Wallace à la ferme, je fus assailli par un si terrible orage, que Billy, aveuglé par les éclairs, ne savait plus se conduire. Nous faillîmes périr l'un et l'autre au passage d'un ruisseau, qui avait quelques pouces d'eau seulement en temps ordinaire, mais qui, en moins d'un quart d'heure, était devenu une formidable rivière de cent pieds de large.

Une autre fois, comme je rentrais la nuit, après m'être détourné de mon chemin pour reconduire William, qui était tombé de cheval par accident, je fus suivi par une bande de loups, non pas de coyottes ou loups de prairies dont je ne me souciais guère, mais de véritables loups gris, qui n'eussent fait qu'une bouchée de Billy et de moi. Ils nous donnèrent la chasse et nous serrèrent de si près, que je dus leur envoyer plusieurs balles de mon revolver. Nul doute que si, en ce moment, Billy eût bronché, nous étions perdus l'un et l'autre.

Enfin, un jour, je fus attaqué par des nègres marrons qui voulaient s'emparer de mon cheval, me dépouiller, et me tuer peut-être pour cacher leur crime. Il me fallut recourir encore à mon revolver, et je montrai tant de résolution ; Billy, de son côté, joua si vigoureusement des jambes quand nous nous fûmes dégagés, que nous rentrâmes à la ferme sans aucun mal.

On voit que l'étude nous exposait à beaucoup de fatigues et de risques, mes jeunes condisciples et moi. Mais nous étions sérieux avant l'âge ; nous sentions si bien le prix de l'instruction, que rien ne nous décourageait. Par malheur, l'hiver arriva et il n'y eut plus moyen d'aller à City-Wallace à travers un pays sans routes, dans l'eau, la houe ou la neige. Ce n'est pas que plusieurs d'entre nous, et moi le premier, nous n'eussions tout bravé pour continuer nos études ; mais l'école sous le hangar, c'est-à-dire à peu près en plein air, devenait impossible. Le maître avait interrompu ses cours et pris ses quartiers d'hiver jusqu'au printemps suivant.

Du reste, j'avais bien profité de cette première campagne. Quand l'hiver me confina dans la maison paternelle, je pouvais lire couramment, sauf à ne pas comprendre, toute espèce d'imprimé qui me tombait sous la main ; et même j'étais de force, soit avec un crayon, soit avec une plume, à tracer quelques mots en gros caractères. Aussi mes parents me regardaient-ils déjà comme un savant, et ils avaient pour moi la considération que des parents français ou anglais pourraient avoir pour un fils lauréat des hautes études.



II

Les comptes du père Smith.



Les hivers étaient longs et rudes dans la partie de l'Amérique où je vivais et, pendant cinq ou six mois, comme je l'ai dit, les communications devenaient très-difficiles entre les diverses localités d'un même Etat. Pendant l'hiver dont il s'agit, j'accompagnai rarement mon père à la chasse ; confiné à la maison, je m'efforçais de me perfectionner dans la lecture. Pour favoriser mes goûts, on m'achetait bien tous les livres que l'on pouvait trouver ; mais, dans notre pays encore à moitié sauvage, les livres étaient rares et ceux que l'on se procurait ne convenaient pas toujours à l'instruction de la jeunesse. N'importe, je les lisais d'un bout à l'autre, et mes parents, pleins de respect pour tout ce qui était imprimé, voulaient que je leur en fisse la lecture à haute voix. Ce fut ainsi que je charmai les habitants du log-cabin, y compris les domestiques noirs, avec un Traité sur les mélasses et surtout un Mémoire sur les maladies de la gorge et du

larynx. Toutefois, j'avais la Bible de ma mère, et ce livre sacré peut suppléer à bien d'autres, quand on sait le comprendre.

Enfin l'hiver s'écoula et il me fut permis de retourner à City-Wallace. L'appétit vient en mangeant ; à présent que je savais lire, j'avais hâte d'apprendre sérieusement à écrire et aussi à calculer. De plus, il me semblait indispensable de connaître un peu le pays où j'étais né, ses rapports avec les autres pays du globe, enfin les origines et le passé de la nation à laquelle, ma famille et moi, nous appartenions. C'étaient donc les éléments des mathématiques, de la géographie et de l'histoire, c'est-à-dire l'instruction primaire complète, qu'il s'agissait d'acquérir, et je me remis au travail avec un zèle extraordinaire. Chaque matin, je partais sur Billy, qui lui-même avait repris avec plaisir ces courses journalières ; j'arrivais le premier à l'école et je la quittais le dernier.

Les choses allèrent ainsi pendant une grande partie de la belle saison et, vu mon ardeur à l'étude, je comptais réaliser bientôt mon programme. Je commençais à écrire fort gentiment en fin ; je possédais déjà quelques notions de l'histoire et de la géographie ; en arithmétique, je savais sur le bout du doigt, l'addition, la soustraction et j'abordais la multiplication. J'avais donc lieu d'espérer qu'au retour de l'hiver, mon éducation serait assez avancée pour que je pusse travailler seul, quand se produisirent des événements qui dérangèrent mes projets.

J'ai dit que le chemin de fer qui traverse tout le continent américain, de l'Atlantique au Pacifique (le chemin de fer le plus considérable du monde entier), devait passer dans notre canton ; et en effet, un beau jour, avec l'activité merveilleuse qui distingue mes compatriotes, un grand nombre d'ingénieurs et d'ouvriers se mirent à l'œuvre non loin de City-Wallace. Cet événement, d'un si haut intérêt pour les colons, exaspéra les tribus indiennes des alentours. Leurs Grands-Chefs déclarèrent la guerre « aux visages pâles » et leurs guerriers vinrent attaquer les travailleurs de la voie ferrée. On les reçut à coups de fusil ; néanmoins, ils tuèrent plusieurs ouvriers et, selon leur habitude, emportèrent les chevelures comme trophées.

De pareilles escarmouches jetèrent une terreur extrême dans le pays ; les sauvages, toujours battus, adoptèrent un système de guerre plus destructeur et plus redoutable encore. Ils n'attaquèrent plus en plein jour ; mais chaque nuit, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, ils entouraient les habitations isolées, les pillaient ou les brûlaient, égorgeaient les colons, puis

disparaissaient en emmenant chevaux et bestiaux. Les squatters étaient sur leurs gardes et se défendaient parfois comme des lions ; cependant on n'osait plus sortir qu'en force et on veillait continuellement pour déjouer les ruses de ces féroces Indiens.

On peut croire que, dans de telles circonstances, l'école de City-Wallace demeurait déserte. Les jeunes écoliers ne s'éloignaient plus de leur famille et se tenaient prêts eux-mêmes à défendre leurs foyers dans la mesure de leurs forces. Les sauvages, en effet, n'admettaient aucune distinction entre les petits et les grands. Ils enlevaient la chevelure d'un enfant ou d'une femme avec autant de satisfaction que celle d'un soldat ou d'un ouvrier ; j'en eus bientôt une horrible preuve.

Nous étions nuit et jour en alarmes chez mon père ; chacun faisait faction à son tour, la carabine sur l'épaule, le revolver à la ceinture, et je ne songeais nullement à me soustraire aux fatigues et aux dangers communs.

Grâce à ces précautions, générales dans le pays, les Peaux-Rouges, dont la tactique ne consiste guère qu'en surprises, semblèrent se décourager. Pendant quelques jours, on n'entendit plus parler d'eux et l'on pouvait supposer que l'insuccès de leurs attaques précédentes les avait décidés à rentrer dans leurs villages.

Une sorte de tranquillité se rétablit donc autour de nous. A la vérité, ceux qui connaissaient bien le caractère des sauvages ne partageaient pas cette sécurité. Ils disaient que les forêts environnantes étaient assez vastes pour recéler une troupe de ces bandits et que leur disparition subite n'annonçait rien de bon. Néanmoins on ne pouvait rester éternellement prisonnier dans les maisons ou dans les enclos palissadés ; les affaires, les besoins de l'existence exigeaient qu'on allât et qu'on vînt comme autrefois ; aussi se départit-on peu à peu d'une vigilance excessive.

Pendant cette espèce de trêve, plusieurs chasseurs et trappeurs, gens assez peu timides, s'arrêtèrent un jour à la ferme. On sait que mon père, quoique agriculteur avant tout, s'occupait d'un commerce de pelleteries. Des coureurs des bois lui apportaient des peaux d'ours, de bisons, de castors et autres fourrures, qu'il expédiait ensuite dans les villes voisines, et dont il partageait les profits avec eux. Aussi fallait-il tenir un compte pour chacun de ces chasseurs, et comme personne de l'association ne savait ni écrire ni calculer, on rencontrait parfois de grandes difficultés quand il s'agissait de partager les bénéfices.

Ce fut une contestation de ce genre qui s'éleva, ce jour-là, entre mon père et ses associés. Un envoi de pelleteries avait été fait récemment à Chicago, et on songeait à répartir les produits de cette opération commerciale, selon l'apport de chacun. Il n'y avait aucune difficulté au sujet de cet apport, et tous les contestants étaient de la plus entière bonne foi. Cependant, lorsque l'on en vint au partage, les coureurs des bois réclamèrent une centaine de dollars de plus que mon père ne croyait devoir.

Comme il était impossible de faire un calcul aussi compliqué sans le secours des chiffres et de l'arithmétique, la discussion, d'abord assez calme, s'aigrit peu à peu. Elle menaçait de dégénérer en querelle, quand mon père s'écria :

— Attendez un peu ; je vais consulter Adam. Il en sait long et personne ne lui en remontrerait pour l'écriture et le calcul... S'il reconnaît que vous avez raison, je payerai sans mot dire ; mais, si vous avez tort, vous ne tirerez pas de moi un dollar, dussiez-vous m'écorcher comme un renard pris dans vos trappes !

Et il sortit pour aller me chercher.

Il me trouva dans l'enclos, où, étendu sur l'herbe, ma carabine posée à côté de moi, j'étudiais un traité de géographie élémentaire. Il m'exposa de quoi il s'agissait et je le suivis dans la salle commune, où les coureurs des bois étaient assis autour d'une table, fumant leur pipe et buvant du grog.

Je m'assis à mon tour, je pris un crayon, et je cherchai la solution du problème qui m'était posé. Par malheur, je ne tardai pas à-m'apercevoir que je ne pourrais le résoudre sans recourir à la division, et on se souvient que je n'avais pas encore eu le temps d'apprendre la quatrième règle de l'arithmétique.

Mon père et tous ces hommes grossiers me regardaient en silence, d'un air de respect, pendant que je traçais sur le papier des caractères inconnus d'eux. Mais en vain essayai-je de trouver une méthode pour suppléer aux connaissances qui me manquaient. La tête fatiguée, le front baigné de sueur, je finis par déclarer en rougissant que je ne pouvais donner aucune réponse, attendu que je ne savais pas faire la division.

Les chasseurs sourirent dédaigneusement ; mon père me dit d'un ton furieux :

— Ah ça ! que diable sais-tu donc ? Est-ce pour rien que j'ai dépensé tant de beaux dollars ? Tu apprends un tas de choses inutiles, et quand il y va de mes intérêts tu restes court... Allons ! décampe, puisque tu n'es bon à rien.

Fort humilié de cette algarade, en présence de tant de monde, je repris :

— Mon père, je ne sais pas faire la division, c'est vrai ; mais je crois que mon ami William, qui demeure à quatre milles d'ici, est plus avancé à cet égard. Si donc vous voulez me permettre de monter sur mon poney et d'aller le trouver, je suis sûr qu'à nous deux...

— Non, non, je te le défends, s'écria mon père. Les Peaux-Rouges rôdent dans les bois et si tu venais à les rencontrer... Qu'on ne m'en parle plus.

— Du moins, je vous demande et je demande à ces gentlemen de m'accorder jusque ce soir, afin que j'aie le temps d'examiner le compte... Je finirai par m'en tirer peut-être.

— C'est juste, dit un vieux trappeur ; nous pouvons attendre.

— Attendons, répéta mon père.

Je sortis en emportant mes notes ; et je me sauvai dans l'enclos pour recommencer le calcul à loisir. Mais je ne fus pas plus heureux que la première fois, et, après une heure de méditation, je dus reconnaître que ce travail était décidément au-dessus de mes forces.

Je ne saurais dire combien un pareil résultat me causa de honte et de chagrin. Je n'osais plus reparaître devant mon père et devant nos hôtes ; j'étais vivement surexcité, j'avais la fièvre. Peu à peu, je vins à réfléchir de nouveau que mon ami William devait savoir faire la division et que ce problème serait sans doute un jeu pour lui. Or, Billy pouvait en quelques instants me porter chez William, et il me semblait facile d'être de retour en une heure et demie au plus tard. D'ici là, on ne penserait certainement pas à moi, et j'aurais la satisfaction de réparer mon échec d'une manière éclatante.

Quand cette idée se fut emparée de mon cerveau, elle le mit en ébullition. A la vérité, mon père m'avait défendu de quitter le logis, mais il me semblait évident que ses craintes n'étaient pas fondées. Le pays paraissait parfaitement tranquille ; sur tous les points on avait repris les travaux des champs. D'ailleurs, on était au milieu du jour et le temps était superbe. N'y tenant plus, je sellai Billy ; je mis mon revolver à ma ceinture, ma carabine en bandoulière ; puis, prenant mes papiers et mes calculs ébauchés, je sautai en selle et je partis au galop, sans rien dire à personne.

Je n'eus d'abord qu'à m'applaudir de ma décision. Je ne vis en route rien qui pût me donner de l'inquiétude, et en peu d'instants, ainsi que je l'avais prévu, j'arrivai au log-cabin habité par les parents de William.

Il y régnait une sécurité complète, comme partout. Les colons travaillaient au dehors ; il n'y avait plus à l'habitation que mon petit ami et une vieille métisse chargée avec lui de la garder.

J'ai déjà dit que William était beaucoup plus jeune que moi ; il avait l'air chétif, malingre, et il me fallait souvent le protéger contre certains de nos camarades robustes et querelleurs. Malgré sa faiblesse de tempérament, il ne laissait pas d'être malicieux et taquin, comme l'annonçait l'abondante chevelure rouge dont la nature l'avait gratifié. En revanche, il passait pour un des plus rudes piocheurs de l'école.

William le Rouge, ainsi que nous l'appelions familièrement à City-Wallace, lisait en ce moment une Histoire de France qui paraissait l'intéresser beaucoup. Ma visite lui causa pourtant une grande satisfaction, car, lui aussi, était enfermé depuis quinze jours chez ses parents, sans avoir la permission de sortir. Je me hâtai de lui expliquer l'objet de ma venue, et alors j'éprouvai un désappointement nouveau. William, si avancé pour l'écriture, l'histoire et la géographie, n'avait pas l'aptitude ou, suivant l'expression reçue, la bosse des mathématiques, et, pas plus que moi, il ne savait faire la division.

Néanmoins, en apprenant de quelle importance était pour mon père le règlement du compte avec les chasseurs, il voulut à son tour étudier la question si difficile. Il chercha longtemps ; après de vains efforts, il dut, comme moi, renoncer à trouver la solution tant souhaitée.

Nous étions consternés l'un et l'autre. Tout à coup, William me dit d'un ton résolu :

— Écoutez, Adam, il ne faut pas que le gentleman votre père soit exposé à payer plus qu'il ne doit. Si nous allions trouver M. Blount, le maître d'école, à City-Wallace ? M. Blount trouvera la chose en deux traits de plume et, par la même occasion, il nous montrera à faire la division... Voyons, est-ce dit ? Vous avez votre poney, je vais seller le mien ; dans deux heures nous saurons à quoi nous en tenir.

J'étais violemment tenté. Cependant je dis avec hésitation :

— Vous ne pensez pas aux Peaux-Rouges, William ; on dit qu'il y en a de cachés dans les bois.

— Bon ! En avez-vous vu en venant ici ?

— Nullement ; mais on assure...

— Tout le monde parle de ces coquins et personne ne les voit.... Allons ! Adam, je vais chercher mon poney.

— Mais songez donc... si nous rencontrions quelque Peau-Rouge...

— Bah ! Si nous rencontrons Peau-Rouge, Cheveux-Rouges lui fera la figue.

Et mon camarade exécuta une joyeuse cabriole.

Devant une résolution si énergique, j'eus honte de mes incertitudes. Je le suivis dans l'enclos, où nous trouvâmes son cheval, qui fut sellé et bridé en un instant. Puis, William prit sa carabine, car personne ne sortait plus sans armes, et nous allâmes rejoindre Billy, attaché à un piquet devant la porte.

Nous nous disposions à partir, quand la vieille métisse, chargée de garder la maison et peut-être aussi William, apparut sur le seuil de la porte.

— Oh ! sir... oh ! sir (oh ! monsieur), dit-elle avec saisissement.

Pour toute réponse, mon espiègle de camarade lui fit un geste moqueur. Ensuite, il sauta en selle et me lança avec gaieté le mot familier à tout bon Américain :

— En avant ! (Go ahead !)

— En avant ! répétais-je.

Et nous partîmes, en riant du désespoir de la pauvre vieille qui nous rappelait d'un ton lamentable.

En un temps de galop, nous atteignîmes City-Wallace. M. Blount était dans sa maison et nous gronda de notre témérité. Cependant cette escapade prouvait un trop sincère désir d'apprendre, pour qu'il nous tînt rigueur. Cédant à nos instances, il se mit en devoir de nous montrer la division arithmétique.

Grâce à ses efforts et à notre extrême bonne volonté, nous fûmes bientôt au courant de ce que l'on appelle dividende, diviseur et quotient. Alors, il nous expliqua le mécanisme de l'opération, la pratiqua devant nous et nous la fit pratiquer à notre tour. Il va sans dire que nous avons choisi pour exemple les chiffres de la contestation entre mon père et les trappeurs. M. Blount exécuta d'abord les calculs, puis, sur ses indications, William et moi, nous les exécutâmes séparément et nous arrivâmes à des résultats identiques. L'affirmation de mon père se trouva juste ; on lui réclamait une centaine de dollars de plus qu'il ne devait ; la chose était maintenant claire, certaine, indubitable.

Ce succès me rendit fou de joie ; j'éprouvais une vive impatience de retourner à la ferme. Du reste, il était tard, et il fallait repartir au plus vite, si nous ne voulions être surpris par la nuit.

M. Blount n'essaya pas de nous retenir ; lui-même, armé jusqu'aux dents, voulut nous accompagner une partie de la route. Mais, comme il était à pied, il ne faisait que retarder notre marche, et bientôt, après l'avoir remercié affectueusement de sa complaisance et de ses leçons, nous le suppliâmes de nous quitter. Il reprit donc le chemin de City-Wallace, tandis que William et moi, nous lâchions la bride à nos poneys et nous galopions dans la direction opposée.



III

De quel prix Adam Smith et William payèrent la connaissance de la division.



Malgré la rapidité de notre course, nous étions à plus de deux milles de la demeure de William, quand le soleil se coucha. Le pays que nous traversions ne présentait encore que peu de défrichements ; il était inégal, entrecoupé de forêts et de marécages, où l'on pouvait aisément se mettre en

embuscade. Aussi loin que s'étendait la vue, nous n'apercevions pas une créature humaine. Un calme profond régnait partout, et l'on entendait seulement par intervalles les hurlements éloignés de quelques loups coyottes.

William voulait causer pendant que nous cheminions côte à côte ; mais je ne répondais que par monosyllabes à ses questions. S'il faut le dire, je commençais à avoir peur et je ne cessais de regarder autour de moi. Ce silence, cette immobilité ne me rassuraient nullement ; chaque touffe d'arbre me paraissait, dans le crépuscule, être un Peau-Rouge, peint et armé en guerre, qui se disposait à fondre sur nous.

UNE FORÊT D'AMÉRIQUE.



Comme nous traversions un bouquet de bois où des lianes, mêlées au feuillage, produisaient une obscurité assez épaisse, je crus distinguer, à une centaine de pas en avant, quelque chose qui se mouvait et ressemblait à une forme humaine. Cet objet disparut aussitôt ; et à cette heure du soir, à cette distance, j'avais pu me tromper ; cependant, je pris l'alarme, et ralentissant le pas de ma monture, je dis à mon compagnon :

— Dégagez votre carabine, William, et préparez-vous à tirer ?

Moi-même, je mis ma carabine en travers de ma selle. William m'imita, mais il ne s'en montra pas plus intimidé.

— Allons ! reprit-il, vous voilà encore avec vos Peaux-Rouges !.. Je ne vous croyais pas si poltron, Adam !.. Pourquoi, je vous prie, ces Indiens, qui ont vécu en paix avec nous jusqu'ici, nous feraient-ils la guerre à présent ?

— On dit qu'ils ne veulent pas laisser établir de chemin de fer dans ce pays ; ils prétendent que cela effraye les grands troupeaux de bisons, dont ils tirent leur nourriture et dont les peaux leur servent d'habits.

— Vraiment ? En ce cas ils ont bien quelque raison pour eux... Mais pourquoi ces sauvages s'en prendraient-ils à des jeunes garçons, comme nous, qui ne travaillons pas aux chemins de fer et qui ne tuons pas de bisons ? Le savez-vous, Adam ?

— Ils sont sanguinaires, vindicatifs, et rien ne les arrête quand il s'agit d'enlever les chevelures à leurs ennemis blancs... D'ailleurs, nous avons nos poneys, William, nous avons nos carabines, et les chevaux, comme les armes, excitent vivement la convoitise des Peaux-Rouges... Mais, attention ! nous voici près de l'endroit où j'ai cru voir un homme tout à l'heure, et il faut bien ouvrir les yeux.

— Je les ouvre aussi grands que possible, Adam, répliqua mon joyeux camarade, et je regrette de n'avoir pas emprunté les lunettes de l'excellent M. Blount.

Nous venions de sortir du bois et nous nous trouvions dans une espèce de lande, où s'élevaient çà et là quelques touffes de broussailles. Comme il y avait encore un peu de jour, nous scrutons du regard les inégalités du sol, les massifs d'arbustes qui pouvaient recéler une embuscade. La main posée sur nos carabines, que, malgré notre jeunesse, nous savions manier avec dextérité, nous nous tenions prêts à tout événement.

Un calme profond régnait toujours autour de nous, et William recommençait ses plaisanteries, quand un objet léger et rapide effleura mon visage en sifflant et alla s'implanter dans le tronc d'un arbre au bord de la route ; c'était une flèche.

Je n'avais pas vu d'où le coup était parti, et William ne soupçonnait même pas de quoi il s'agissait. Je m'écriai avec chaleur :

— Au galop ! William, au galop !... Voici les Peaux-Rouges... Au galop, vous dis-je !.

— Vous devenez fou, Adam. Il n'y a personne... Je ne comprends pas...

Je saisis la bride de son poney, et pressant les flancs du mien, nous nous lançâmes en avant. Toutefois, comme nos montures étaient gênées par cette proximité, je ne tardai pas à lâcher le cheval de William.

Nous galopions ainsi, l'un près de l'autre, et je n'osais regarder en arrière pour m'assurer si nous étions poursuivis. Tout à coup un faible cri se fit entendre. Je me retournai sur ma selle et je vis mon malheureux camarade étendu sur l'herbe courte de la lande, tandis que son poney sans cavalier continuait d'accompagner le mien. J'ignorais si William était tombé par accident ou s'il avait été atteint par une nouvelle flèche ; mais je n'hésitai pas un instant à lui porter secours. J'arrêtai Billy, je lui jetai la bride sur le cou et je sautai à terre. Le pauvre William poussait des cris déchirants ; comme j'accourais, un homme, qui s'était tenu caché jusque-là dans une touffe de broussailles, s'élança sur lui avec l'agilité et l'impétuosité d'un tigre.

Cet homme, aux clartés douteuses du crépuscule, ne me fit pas l'effet d'un sauvage, car il était drapé dans sa couverture. Il se pencha sur William et je le prenais pour un voyageur qui, ayant vu tomber de cheval le pauvre petit, venait charitablement le relever. Aussi lui criai-je, d'un ton presque amical :

— Me voici, gentleman.. Je suis l'ami de ce jeune garçon... Je me charge de le ramener chez lui.

L'homme ne répondit pas et ne parut faire aucune attention à moi. Tandis qu'il demeurait penché sur William, j'entendis un cri plus terrible, plus douloureux que les autres, un de ces cris de mort que l'on n'oublie plus quand on les a entendus une fois... Je redoublai de vitesse et j'arrivai tout haletant.

L'inconnu se redressa enfin et me regarda. Alors j'aperçus les longues tresses indiennes qui pendaient sur ses épaules et les peintures hideuses qui bariolaient son visage. C'était bien un Peau-Rouge, sans doute un espion qui, envoyé à la découverte, avait eu la pensée d'attaquer et de dépouiller deux enfants isolés.

Mais ces réflexions ne m'occupèrent pas en ce moment ; une circonstance plus effroyable me frappa.

L'Indien tenait d'une main un couteau ensanglanté, de l'autre il agitait un objet rougeâtre que je ne pouvais méconnaître... Le monstre venait de scalper le pauvre petit William, dont le cadavre gisait à ses pieds !

JE LUI TIRAI, PRESQUE A BOUT PORTANT, UN COUP DE CARABINE.



Je ne sais ce qui se passa en moi, mais je me sentis tout à coup la force de plusieurs hommes. Je poussai une exclamation de douleur et de rage, et je voulus me jeter sur le Peau-Rouge. Lui-même, s'armant de la hache qu'il portait à sa ceinture, s'élança pour me fendre le crâne. Je l'évitai par un bond de côté, et je lui tirai, presque à bout portant, un coup de carabine, qui le traversa de part en part. Néanmoins, telle était sa force d'impulsion, qu'il me renversa et que je demeurai pris sous son corps.

J'essayais en vain de me dégager, quand s'éleva un bruit de voix et de chevaux. Six ou huit cavaliers, attirés par mon coup de carabine, arrivaient

rapidement, et parmi les voix j'aurais pu distinguer celle de mon père.

On comprend ce qui s'était passé. Mes parents, vers la fin du jour, avaient remarqué mon absence, et comme Billy ne se trouvait plus dans l'enclos, ils n'avaient pas eu de peine à deviner la vérité. Aussitôt mon père, tout en jurant, était monté à cheval avec ses associés, de rudes gaillards qui connaissaient de longue date les Peaux-Rouges, et tous ensemble se dirigèrent vers la demeure des parents de William. Ces pauvres gens venaient eux-mêmes de rentrer du travail des champs et se montraient fort inquiets au sujet de leur jeune fils. Le père et un homme de l'habitation se joignirent à la troupe, et on se lança sur le chemin de City-Wallace.

La rencontre de nos poneys sans cavaliers avait préparé les colons à quelque sinistre événement, quand ils atteignirent le théâtre de la catastrophe. Ce fut d'abord le malheureux William qu'ils aperçurent, et son père, en reconnaissant qu'il était mort et mutilé, s'abandonna au plus bruyant désespoir.

Pendant que plusieurs des assistants l'entouraient, mon père à moi, fou de terreur, cherchait de tous côtés, en disant avec un accent d'angoisse :

— Et Adam ! où donc est Adam ?

Quelques cris étouffés que je poussais finirent par attirer son attention. Il s'approcha et écarta le corps inanimé du sauvage. Aussitôt que je fus débarrassé du poids qui m'écrasait, je me mis à courir de ça de là, sans savoir ce que je faisais.

Dans le premier mouvement, en effet, j'étais en proie à un véritable délire. Ces terribles événements avaient passagèrement troublé ma raison. Je ne me souvenais plus de rien ; j'allais et je venais comme un homme ivre, riant et pleurant tour à tour, prononçant des paroles sans suite.

Mon père essayait en vain de me calmer :

— Voyons, voyons, Adam, disait-il, ne me reconnais-tu pas ? Tu as payé bien cher ta désobéissance !... N'es-tu pas blessé ?... Parle-moi ; ne sens-tu aucun mal ? Je continuais à me démener dans une sorte de vertige ; quoique je fusse couvert du sang de l'Indien, j'étais sain et sauf.

Enfin les accents de cette voix, si familière à mon oreille, réveillèrent un peu mes souvenirs.

— Père, père, dis-je d'un ton joyeux, je sais faire la division.

Mon père, révolté du manque de cœur que semblaient témoigner ces paroles, me dit avec colère :

— Peux-tu penser à semblable chose, méchant !

Je continuai de rire d'un air hébété, et j'ajoutai :

— Père, vous ne devez pas aux trappeurs les cent dollars... Ah ! vous me donnerez un bel habit neuf pour ma peine !

Il me prit par le bras et m'entraîna vers un groupe voisin.

Le père de William était assis par terre, tenant sur ses genoux le corps de son fils, hideux et défiguré. Des sanglots s'échappaient de sa poitrine ; il se tordait les mains de désespoir. Aux dernières lueurs du jour, on voyait de grosses larmes rouler sur les joues des rudes chasseurs qui l'entouraient.

Cet affreux tableau ranima instantanément ma mémoire ; mon regard devint fixe ; il me sembla que quelque chose se brisait en moi :

— William ! mon cher William ! m'écriai-je.

Et je tombai sans connaissance. Mon père dut me porter dans ses bras jusqu'à notre demeure.

Voilà donc comment j'appris à faire la division.

Il fut reconnu plus tard, ainsi qu'on avait pu le soupçonner, que le Peau-Rouge, auteur de cette catastrophe, était bien un espion indien. Du reste, après cet événement, les tribus indiennes de notre canton cessèrent d'être redoutables. Les colons se réunirent en armes, le gouvernement des États-Unis envoya des soldats, et elles furent de nouveau refoulées dans leur territoire, d'où elles ne sont pas sorties depuis.

Quant à moi, je restai longtemps malade de cette cruelle secousse. Les bons soins de mes parents finirent par me rétablir. Je devins un homme ; d'autres préoccupations, d'autres soucis m'absorbèrent. Néanmoins, je n'oubiai jamais mon pauvre petit ami William, victime de notre désobéissance et de notre témérité communes.





CHAPITRE TROISIÈME

LAO, LE PETIT CHINOIS

I

L'yamoun de mon père. — L'éducation de Pan-Tsé. — Mon précepteur Tsin. — Le petit chien de mon père. — Vingt coups de bambou.



Je m'appelle Lao et je suis né à Péking, dans l'enceinte de la Ville Jaune, non loin de la Montagne de Charbon. Mon père, qui s'appelait Yeh, était mandarin à bouton rouge, c'est-à-dire qu'il portait un bouton rouge à son

chapeau pour insigne de sa haute dignité. Il n'allait jamais par la ville qu'en palanquin, et les gardes dont il était escorté frappaient à coups de fouet les passants qui ne se rangeaient pas assez vite sur son passage ou qui ne laissaient pas flotter leur queue en sa présence, comme l'exige l'étiquette. Nous habitions un yamoun, ou palais, composé d'un grand nombre de bâtiments isolés dans un beau jardin ; un mât, dressé devant notre porte, supportait la bannière du puissant maître du logis.

C'est dans ce palais que j'ai passé mon enfance et une partie de ma jeunesse ; j'en sortais rarement, car les Chinois de qualité ne vont pas à la promenade, et aucune affaire ne m'appelait au dehors. Jusqu'à l'âge de sept ans, je vécus paisible auprès de ma mère, qui m'aimait beaucoup, et de ma sœur Pan-Tsé, moins âgée que moi de deux ans, et qui était la compagne de mes jeux.

Pendant cette première période de ma vie, je fus livré aux soins des femmes de la maison ; j'assistais, chaque matin, à la toilette de ma mère, qui passait de longues heures à se farder et à se peindre. Quand cette œuvre laborieuse était finie, elle mettait à chacun de ses doigts, dont elle laissait croître démesurément les ongles, de petits doigtiers en or, s'armait de son éventail, et, sautillant sur ses pieds impropres à une marche régulière, elle venait, dans un kiosque du jardin, présider à nos divertissements. Ma sœur Pan-Tsé était alors une jolie et alerte enfant, fort rieuse. Nous employions des journées entières à jouer au volant avec le pied, à faire voltiger des papillons de papier au moyen de nos éventails, ou à manœuvrer des cerfs-volants de baudruche en plein air. Nous étions bien heureux ; nos jours se passaient dans la joie et les plaisirs.

UNE RUE A PÉKING.



Mais, à partir de l'âge dont je parle, tout changea brusquement. Mon père me signifia que je ne devais plus manger avec ma mère et ma sœur, que je devais aussi les voir moins souvent et montrer à leur égard l'autorité que me donnait mon sexe masculin. Les femmes, chez nous, sont réputées des créatures d'espèce inférieure et il ne convient pas de les traiter comme des égales. Cette séparation me causa beaucoup de chagrin, car ma mère était bonne, et ma petite sœur Pan-Tsé était si gaie, si aimante ! Mais mon père avait parlé, il fallait obéir, et puis, il s'agissait d'une règle immuable en Chine.



D'ailleurs, mon éducation allait commencer et absorber tous mes instants. Mon père, grand mandarin civil, voulait que j'arrivasse, comme lui, aux premières dignités du mandarinat ; je ne pouvais m'y prendre trop tôt afin d'acquérir les connaissances exigées de ceux qui se destinent aux grades des lettrés. Malgré son crédit et son pouvoir, il ne pouvait m'être d'aucune aide pour me faire atteindre le but de ses désirs. Toutes les fonctions publiques, dans l'empire du Milieu, sont accessibles au premier venu, pourvu qu'il ait subi les épreuves prescrites par la loi ; mais rien ne peut dispenser de ces épreuves successives, qui sont sévères et minutieuses ; les princes de la famille impériale eux-mêmes y sont astreints comme les autres.

Dès l'âge de sept ans donc, je commençai des études qui devaient se prolonger pendant toute ma vie, car, après avoir obtenu par le concours une charge publique, il ne faut pas moins, pour la conserver, subir de continuels examens. Des maîtres venaient chaque jour me donner des leçons : plus de jeux, et le travail du matin au soir.

La réserve que l'on m'imposait envers ma mère et ma sœur m'était surtout pénible. J'entendais fréquemment des gémissements, des cris de douleur partir du pavillon où elles logeaient, et, dans les premiers temps, j'eus la curiosité d'aller en reconnaître le motif. C'est que l'éducation de ma petite sœur Pan-Tsé commençait aussi, et cette éducation consistait à lui torturer les pieds afin de les empêcher de grossir. Chaque matin et chaque

soir, des femmes les lui enveloppaient dans des bandelettes qu'elles resserraient de plus en plus, écrasant les doigts et souvent brisant les os. Pan-Tsé souffrait un intolérable martyre ; elle, autrefois si vive et si gaie, ne pouvait plus bouger de son siège, et, chaque fois qu'on la pensait, elle poussait des cris navrants.

Les plaintes de la pauvre petite me déchiraient l'âme ; néanmoins, je prenais garde de laisser voir ma pitié. On m'avait répété sur tous les tons que j'étais homme, que je ne devais accorder aucune attention à de semblables bagatelles. Mais bien souvent, à la vue des horribles tortures auxquelles la mode soumettait ma jeune sœur, je me suis enfui dans le jardin, pour pleurer en liberté.

Du reste, les tribulations ne me manquaient pas à moi-même. Mon père m'avait donné pour précepteur un vieux lettré, nommé Tsin, qui était chargé de m'enseigner les éléments de l'arithmétique et de la géographie, ainsi que ceux de l'écriture ou de la peinture, car, on le sait, nous écrivons avec un pinceau.

Ces lettrés, qui se font précepteurs dans les grandes maisons, ou qui remplissent les fonctions de maîtres d'école, sont habituellement des fruits secs du mandarinat ; ayant échoué dans les examens du degré supérieur, ils n'ont pu parvenir aux charges publiques. Très-sévères pour leurs élèves, ils les frappent brutalement à la moindre faute. Tsin, en particulier, ne m'épargnait guère, et, aujourd'hui que j'ai atteint l'âge mûr, je me souviens de lui comme de l'épouvantail de mon enfance.

Je crois le voir encore, vêtu d'une jaquette et d'un caleçon de coton, avec sa figure jaune, ridée, aux plis flasques, aux moustaches tombantes, avec sa longue queue de cheveux gris s'échappant du sommet de sa tête rasée, avec ses énormes lunettes rondes qui lui cachaient une partie du visage. Il exhalait une forte odeur d'opium, car, bien qu'il s'en défendît, on n'ignorait pas qu'il avait l'habitude de fumer cette drogue mortelle. Il n'en portait pas moins à sa ceinture une pipe ordinaire, ainsi qu'un sac à tabac. De plus, cette ceinture était chargée d'une foule de petits ustensiles qui constituaient son ménage : bâtonnets pour manger le riz, éventail, bourse presque toujours vide, briquet, fiole de tabac à priser. Tout cela, suspendu par des crochets, formait un bruyant cliquetis, qui trahissait de loin sa présence. Enfin, il avait presque toujours à la main un martinet en grosses lanières, dont il faisait plus souvent usage que de son éventail quand nous nous trouvions ensemble.

IL SAISSAIT CETTE INTERMINABLE NATTE, ET M'EN SANGLAIT
TOUT LE CORPS.



Ce n'était pourtant pas ce martinet qui m'inspirait le plus de terreur, mais sa longue queue dont il se servait comme d'un instrument de supplice. Dans ses moments de colère, il saissait cette interminable natte, sèche, dure, qui semblait faite de crins tressés ; il m'en sanglait tout le corps, et j'avais continuellement des marques noires sur la peau.

Je ne songeais pas à me plaindre de ces mauvais traitements ; je les supportais avec un calme stoïque ; ils sont un moyen d'enseignement adopté de temps immémorial pour les écoliers. D'ailleurs, en Chine, tout le

monde et à tous les âges peut être battu. Un supérieur est en droit de faire administrer des coups de bambou ou des coups de fouet à un inférieur ; les princes encore sont soumis, comme les autres, à ce genre de correction ; et l'empereur ordonne qu'une bastonnade soit appliquée à ses ministres, toutes les fois qu'il croit avoir à se plaindre de leur manière de gouverner.

Plusieurs années se passèrent ainsi ; je grandissais et sans doute la méthode de Tsin n'était pas trop mauvaise, car mes progrès à l'étude devenaient sensibles. Ma mère et ma sœur me parlaient sur un ton de respect mêlé de crainte. Mon père lui-même, bien qu'il s'efforçât de le cacher, était très-flatté de mes succès et en tirait le

meilleur augure pour l'avenir. Souvent il entrait dans le pavillon où je logeais, et voulait voir les sentences de Confucius que je traçais au pinceau sur le papier. Il ne disait rien, mais je devinais, à certains signes, son contentement secret. D'ailleurs, j'avais remarqué que, le lendemain de ces visites, Tsin exhalait une odeur d'opium plus insupportable que de coutume ; cela prouvait évidemment qu'il avait reçu quelques taëls ³ de gratification et qu'il les avait dépensés en faveur de sa dangereuse manie.

Mais, encore une fois, pas un mot de mon père à ses amis et connaissances ne trahissait sa joie intérieure. La politesse parmi nous consiste à ravalier, en paroles, ce que l'on possède, tandis qu'au contraire la personne à qui l'on s'adresse a le devoir de l'exagérer. Ainsi, quand on complimente un grand personnage sur « son noble nom », sur son « magnifique palais », l'usage commande de répondre qu'on a « un nom humble et obscur, une misérable maison. » De même, quand on demandait à mon père s'il avait « un prince héritier », il ne manquait pas de dire :

— J'ai « un petit chien. »

On comprend que « le petit chien » c'était moi. Quant -à ma mère et à ma sœur, il n'en parlait jamais ; et, si quelqu'un osait l'interroger à ce sujet, il appliquait à sa femme et à sa fille des épithètes encore plus flétrissantes pour elles, bien qu'il les aimât réellement l'une et l'autre.

CHINOIS



Le temps vint où Tsin ne pouvait plus m'apprendre grand chose ; il fallait donc songer à m'envoyer aux écoles publiques, pour y étudier les cinq livres canoniques et me préparer aux premières épreuves du mandarinat. A mesure que Tsin voyait approcher le moment de son renvoi, il redoublait de sévérité à mon égard. Sa position était lucrative chez nous ; il semblait vouloir s'en prendre à moi du chagrin qu'il ressentait de la perdre.

Un jour, j'avais laissé tomber par mégarde un pinceau, chargé d'encre de Chine, sur une belle page que je venais de terminer ; il entra dans une fureur horrible, poussa des cris sauvages et, saisissant sa redoutable tresse de cheveux, me frappa à tour de bras. D'habitude les maîtres ne frappent que sur le dos et sur les mains de leurs élèves ; mais cette fois, Tsin, transporté de colère, m'atteignit en plein visage, si bien qu'une balafre sanglante apparut sur mes deux joues.

Je ne pleurai pas, je ne criai pas, et peut-être n'eussé-je pas porté plainte contre mon précepteur. Malheureusement pour lui, mon père venait en ce moment au pavillon, afin de surveiller mes travaux, et me vit dans ce piteux état.

Mon père, on le sait, demeurait toujours froid et impassible ; mais peut-être en secret avait-il recommandé à Tsin de ne pas me maltraiter trop cruellement, car il laissa échapper des signes de violente irritation. Il appela les domestiques, et dit, en leur désignant mon maître :

— Vingt coups de bambou.

En un clin d'œil Tsin fut renversé à terre, couché sur le dos, et les vingt coups furent servis avec une vigueur, une dextérité, trahissant la longue habitude de ceux qui les administraient.

J'avouerai que je n'étais pas très-chagrin, tandis qu'on rendait à mon précepteur ce qu'il m'avait donné pendant plusieurs années si libéralement. Toutefois, je savais déjà demeurer grave, et un sourire vint à peine effleurer mes lèvres. Tsin, de son côté, n'avait pas essayé la moindre résistance, n'avait pas fait entendre un gémissement. Le supplice fini, il se releva en silence, ramassa sa pipe et son éventail, qui s'étaient détachés dans la bagarre ; puis, il se tint, humblement et les yeux baissés, devant nous.

— Li, mon intendant, reprit mon père avec autorité, vous payera ce qui vous est dû... Que l'on ne vous revoie jamais ici... Allez et tremblez.

C'étaient les mots dont les hauts mandarins accompagnaient d'ordinaire leurs sentences.

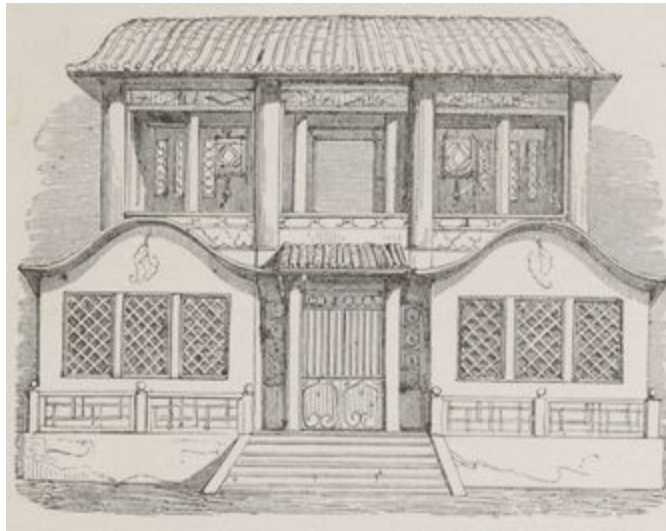
Tsin s'inclina jusqu'à terre.

— Tout est juste, tout est bien, seigneur, répliqua-t-il d'un ton doux ; que le Ciel vous accorde de longs jours !

Et il s'éloigna, en multipliant les signes de servilité.

Néanmoins, au dernier moment, il m'avait lancé un regard haineux qui semblait dire :

— C'est à toi, petit drôle, que je revaudrai les coups de bambou que je viens de recevoir !



II

**La salle des Ancêtres. — Le Wen-Hio-Koung. — Réapparition de Tsin.
— Les alarmes d'un candidat.**

Plusieurs années s'écoulèrent encore.

J'étais maintenant presque un jeune homme et je réalisais les espérances de mon père. J'avais beaucoup travaillé au grand collège impérial et, outre

les connaissances ordinaires d'écriture, de géographie, d'arithmétique, je possédais à fond les cinq livres canoniques de Confucius et les quatre autres ouvrages appelés excellemment les quatre livres. Ayant subi avec succès les épreuves publiques du mandarinat, j'avais obtenu le bouton de cristal, ce qui me donnait déjà le second grade parmi les lettrés ⁴.

Le moment vint enfin de concourir pour l'obtention du grade supérieur, c'est-à-dire du bouton bleu, et, après avoir subi de nouveau les épreuves préparatoires, je fus admis, ainsi qu'un grand nombre d'autres candidats, à passer l'examen définitif.

Cet examen a lieu tous les ans, avec beaucoup de solennité, dans le temple des lettrés, que l'on appelle Wen-Hio-Koung et qui est situé près du palais impérial. Le temple ou yamoun des lettrés, à Péking, est magnifique. Ses bâtiments, disséminés dans un vaste jardin, contiennent des salles destinées aux réunions, et huit ou dix mille petites cellules, isolées les unes des autres, où l'on enferme les candidats. A l'époque des concours, le Wen-Hio-Koung devient le centre d'une agitation considérable, car toute la nation s'intéresse vivement aux résultats de ces luttes littéraires.

Le matin du jour où je devais me rendre au temple des lettrés, je fus mandé par mon père dans la salle des Ancêtres. Ces « salles des Ancêtres » existent dans toutes les maisons chinoises et, ainsi que l'indique leur nom, elles sont consacrées à la mémoire des chefs défunts de la famille. Elles consistent, la plupart du temps, en une pièce très-richement ornée, qui est comme un sanctuaire domestique. Des tablettes renferment les noms des parents morts, dont les portraits décorent les murailles. Devant un autel, sur lequel on entretient constamment des lampes allumées, on vient, dans certaines circonstances, brûler des parfums, présenter des offrandes et faire des prosternations. Un chef de famille ne saurait prendre une décision importante sans aller méditer dans la salle des Ancêtres ; il semble ainsi les associer aux intérêts de leurs descendants.

En pénétrant dans ce lieu sanctifié, je m'inclinai profondément. Mon père, malgré sa gravité habituelle, paraissait très-agité. Il brûlait des papiers dorés et de petits bâtons d'encens devant l'image du chef de notre race.

— Lao, me dit-il, vous allez au Wen-Hio-Koung ; si vous revenez vainqueur, de grands avantages en résulteront pour moi comme pour vous, et je serai peut-être élevé à une fonction plus éminente. Que l'influence de nos vénérés ancêtres vous soit donc favorable !

Il me donna les plus sages conseils, suggérés par sa propre expérience, sur la conduite que je devais tenir, sur les précautions que je devais prendre, sur les ménagements que j'aurais à garder ; je lui promis de me conformer scrupuleusement à ses instructions.

— Lao, poursuivit-il d'un air d'inquiétude, vous avez assez étudié pour mériter vos grades, mais je me défie de votre caractère bouillant. J'ai des ennemis, et vos rivaux pourront vous tendre des pièges... Aussi devrez-vous veiller sur vous-même, ne vous écarter en rien des règles de la prudence.

Je rassurai mon père, et lui répétei que je n'oublierais aucune de ses recommandations ; puis, comme l'heure approchait, je demandai la permission de partir.

Au moment de nous séparer, l'émotion de mon père redoubla ; mais il ne se livra à aucune démonstration qu'il jugeait indigne de lui ; de mon côté, je demeurai froidement respectueux en sa présence. Il m'accompagna jusqu'au seuil de la salle des Ancêtres, et rentra précipitamment, soit qu'il craignît de laisser échapper quelque marque de faiblesse, soit qu'il voulût présenter de nouvelles offrandes aux mânes de nos aïeux afin de me les rendre propices.

En sortant du pavillon, je trouvai tous les gens du logis assemblés pour me voir partir, depuis les servantes et les porteurs de palanquin, jusqu'à ma mère et ma sœur Pan-Tsé, qui, en sautillant sur leurs pieds mutilés, me faisaient des signes d'encouragement avec leur éventail.

Une foule compacte entourait déjà le Wen-Hio-Koung, et les lettrés, comme moi, qui voulaient y pénétrer, avaient peine à se frayer passage. Enfin j'atteignis la porte, gardée par des soldats tartares, et, après avoir présenté mon billet d'admission, que contrôla soigneusement le mandarin chargé de cet office, je fus introduit dans l'intérieur du palais.

TEMPLE CHINOIS.



Là encore, l'affluence était énorme, et, malgré l'étendue des bâtiments et des jardins, tout regorgeait de monde. Parmi plusieurs milliers de candidats à bouton doré et à bouton de cristal, allaient et venaient les nombreux soldats chargés de maintenir l'ordre, tandis que les mandarins attachés au yamoun s'assuraient que la discipline était observée avec rigueur.

A l'heure fixée, tous les lettrés présents se rendirent à la superbe pagode qui s'élève au centre du jardin et qui est consacrée à Confucius, pour adorer les tablettes du prophète chinois et pour appeler la bénédiction céleste sur les travaux. Ensuite, ils furent conduits aux pavillons qui contiennent les cellules où chacun d'eux devait rester enfermé pendant trois jours et trois nuits, sans sortir un instant, jusqu'à ce que sa composition fût terminée.

On prend les précautions les plus minutieuses afin que le candidat ne puisse avoir de communication ni avec ses émules, ni avec le dehors. Il n'apporte sur lui que du papier blanc, une écritoire et des pinceaux ; avant de le mettre en loge, les soldats tartares le fouillent soigneusement et s'assurent qu'il ne conserve rien de contraire à l'ordonnance. Dans la cellule, il trouve une planchette sur laquelle est gravé le sujet de la composition à traiter. Alors la cellule est fermée et le gouverneur du

yamoun des lettrés appose son sceau sur la porte. Pour rendre la séquestration plus absolue, des sentinelles, placées dans les corridors, veillent nuit et jour à l'observation de la consigne.

Je dus subir, comme les autres, toutes ces formalités gênantes, souvent puériles, et je fus barricadé bel et bien dans une espèce de cabanon où je pouvais me livrer au travail sans risquer d'être distrait. Les cellules sont si petites, que l'on s'y meut avec peine, et leur mobilier est des plus sommaires. On s'y trouve fort mal à l'aise, on y suffoque, et la mauvaise nourriture, aussi bien que certains autres inconvénients dont il est inutile de parler, font de cette réclusion rigoureuse un véritable supplice.

Néanmoins, je m'efforçai d'oublier mes souffrances physiques pendant ces trois mortels jours et ces trois mortelles nuits. Absorbé par mes méditations, par le désir ardent de réussir, je ne songeais pas aux privations, à la gêne, et je travaillai avec courage.

Ma composition achevée, je fus content de moi-même ; mon succès me semblait presque certain, et, quand vint l'heure de la délivrance, je me sentais plein d'espoir.

Par une disposition de la loi qui règle la forme de ces concours publics, l'œuvre originale des aspirants aux grades ne passe pas sous les yeux des examinateurs, mais bien une copie qui en est faite par des lettrés subalternes attachés au service du palais. Sans doute on a voulu ainsi prévenir la fraude, empêcher les juges de favoriser certains candidats.

Je n'ignorais pas cette règle, et, dès que je fus sorti de ma cellule, je m'empressai de demander le copiste chargé de transcrire mon travail.

Il accourut aussitôt, et l'on jugera de mon étonnement, de mon inquiétude, quand je reconnus, dans ce copiste, Tsin, mon ancien précepteur.



III

Angoisses. — Chacun son tour ! — La cangue et le bouton bleu.

Tsin, toutefois, ne parut pas se souvenir de la manière dont nous nous étions séparés quelques années auparavant. Aussi bien j'étais son supérieur de par mon bouton de cristal, et, dans les circonstances ordinaires de la vie, il me devait obéissance. Il le comprit sans doute, car il m'aborda d'un air respectueux. Ce furent des salutations sans fin, des compliments à perte de vue, des protestations d'amitié pour moi, pour mon père, pour mes aïeux jusqu'à la sixième génération.

Je répondis assez froidement à ces politesses outrées. Tsin me semblait tout à fait abruti par l'usage de l'opium ; ses joues étaient plus parcheminées, ses yeux plus caves que jamais ; la longue tresse de cheveux, avec laquelle il m'avait torturé si souvent, était maintenant d'une blancheur de neige ; enfin son ton et ses manières avaient quelque chose de faux qui entretenait ma défiance. J'eus l'air néanmoins d'ajouter foi à ses témoignages d'affection et je lui recommandai de copier ma composition avec exactitude. Il me le promit, en renouvelant ses protestations de dévouement ; puis, comme ses devoirs le réclamaient, il me quitta et emporta mon travail.

Malgré ma confiance apparente, je n'étais pas tranquille, et je redoutais quelque mauvais tour de Tsin que je savais profondément rancunier.

Pour comprendre mes alarmes, il est bon de rappeler que l'écriture des lettrés présente des difficultés extraordinaires et que l'on n'a pas trop de toute sa vie pour apprendre à résoudre ces difficultés. Composée primitivement de deux cent quatorze caractères ou mots, elle se compose aujourd'hui de quarante mille caractères, par suite des modifications que l'on a fait subir à ces deux cent quatorze radicaux. Chacun d'eux ne diffère d'un autre, dont le sens est tout opposé, que par des traits presque imperceptibles, souvent même par la forme d'un accent, et il y a cinq accents différents dans notre langue. Il en résulte que la plus légère inattention peut changer absolument le sens d'une phrase, exprimer les idées les plus baroques et faire qu'un compliment, par exemple, devienne une grossière injure.

Je me souvenais de tout cela, et je songeai que si mon ancien précepteur tenait à se venger de moi, l'occasion était excellente. Il lui suffisait de supprimer ou d'ajouter quelques imperceptibles traits de pinceau pour dénaturer ma composition, auquel cas je serais inévitablement refusé à l'examen et mon avenir serait perdu.

Je restai donc pendant plusieurs heures dans une anxiété cruelle. Ma mémoire me reproduisait tous les méfaits qu'on imputait à Tsin ; plus j'y réfléchissais, plus je le croyais capable d'une méchante action. Aussi rôdais-je autour de la salle où il s'occupait de transcrire mon ouvrage, quand il sortit.

A ma vue, il eut un mouvement bien marqué d'inquiétude, et, affectant d'être très-pressé, il tenta de passer outre. Mais je voulais m'assurer à tout prix si mes soupçons étaient fondés.

— Tsin, lui dis-je, montrez-moi la copie que vous allez porter aux examinateurs.

— Je ne l'ai pas, seigneur Lao, répliquait-il ; d'ailleurs, ce serait contraire aux règlements et nous nous exposerions tous les deux...

- Je désire la voir, Tsin, répétais-je avec plus de force, vous dites que vous ne l'avez pas ? Qu'est-ce donc que ceci ?

J'écartai brusquement sa vieille jaquette de coton et j'en retirai plusieurs papiers chargés d'écriture au pinceau ; je reconnus ma composition et la copie de Tsin.

Malgré ses efforts pour reprendre cette copie, je la parcourus rapidement du regard. Horreur ! les caractères étaient altérés, les phrases avaient un sens absurde, et une pareille œuvre ne pouvait qu'exciter la risée des mandarins.

On s'imaginera sans peine la fureur dont je fus saisi. Rarement, bien rarement, malgré cette chaleur du sang que mon père me reprochait, je m'étais laissé aller à des transports de colère ; mais, cette fois, l'indignation et le désir de vengeance me rendaient fou. Je me précipitai sur ce misérable Tsin, je le frappai des pieds et des poings avec toute ma vigueur. Selon l'ordinaire, il n'essaya pas de se défendre, mais il poussa des cris qui mirent en rumeur le palais des lettrés.

Des soldats et des surveillants accoururent. Aveuglé par la rage, je ne voyais rien, je n'entendais rien, et je continuais de frapper, quand la scène changea brusquement et d'une manière fâcheuse pour moi.

Le gouverneur du Wen-Hio-Koung, mandarin de premier rang, faisait en ce moment sa ronde, avec une escorte de soldats de police. Attiré par le bruit, il se dirigea vers nous et me vit en besogne.

Les règlements spéciaux du palais des lettrés furent d'abord l'unique préoccupation du haut fonctionnaire.

— Quoi donc ! s'écria-t-il, un candidat qui frappe un surveillant !.. Vingt coups de bambou au candidat !

A peine avait-il achevé ces paroles, que les soldats se jetaient sur moi, me renversaient à terre et m'administraient les vingt coups, sans plus de cérémonie que si j'avais porté un simple bouchon de carafe au sommet de mon chapeau officiel.

J'ai dit déjà que la bastonnade n'implique chez nous aucune idée de déshonneur, que les grands personnages y sont soumis comme le commun

des hommes. Aussi acceptai-je mon supplice avec philosophie et je ne m'en sentais nullement ravalé.

En revanche, Tsin ne pouvait cacher sa joie, pendant que l'on me frappait ainsi. Il branlait la tête comme un de nos magots ; sa large bouche était tellement dilatée par le sourire, qu'elle semblait vouloir rejoindre ses deux oreilles ; sa longue natte ondulait comme un serpent qui frétille. Le spectacle de mes souffrances lui réjouissait l'âme, et son regard moqueur semblait dire :

— A votre tour, mon garçon, de recevoir des coups de bambou.

La correction terminée, je me relevai, je saluai le mandarin, selon l'usage, et je me disposai à me retirer. Tsin, de son côté, parut croire qu'il était resté trop longtemps, et faisait mine de rentrer dans la salle, quand le gouverneur nous retint du geste tous les deux.

— Maintenant, dit-il, quelle est la cause de cette grave infraction à la discipline du Wen-Hio-Koung ? Que s'est-il passé entre le candidat et le surveillant ?

Je racontai ce qui venait d'arriver et comment la conscience d'une injustice m'avait révolté au point de l'emporter sur toutes les autres considérations.

Le haut fonctionnaire se tourna vers Tsin et lui adressa quelques questions. Tsin essaya de nier ; mais les preuves étaient là, et le gouverneur s'assura par lui-même combien ma colère était légitime.

Il réfléchit un moment ; puis, il commanda à mon ancien maître de s'agenouiller :

— Les lois du tribunal des rites sont formelles, reprit-il ; tout surveillant du Wen-Hio-Koung qui a prévariqué dans l'exercice de ses fonctions doit être puni de mort... En conséquence, je condamne Tsin à la mort par strangulation... Que l'on obéisse et que l'on tremble !

Le gouverneur, en effet, appliquait la loi, et Tsin n'avait plus qu'à se soumettre à cette sentence ; aussi bien le juge aurait pu lui faire trancher la tête, supplice que nous considérons comme beaucoup plus terrible et plus infamant que la strangulation. Quand un Chinois est condamné à être étranglé, on lui passe un lacet de soie autour du cou ; deux soldats tirent les extrémités du lacet, l'un à droite, l'autre à gauche, et la chose est finie en un moment.

Tsin pourtant ne se montra pas très-fier de cette indulgence. Sa figure jaune avait pris des teintes verdâtres et s'était violemment contractée. Il ne

songea pas à implorer la pitié du gouverneur ; c'eût été inutile, mais il me regarda d'un air suppliant.

Quant à moi, je me trouvais beaucoup trop vengé. J'aurais vu sans regret que mon coquin reçût une double dose de coups de bambou, dussent-ils être appliqués avec plus de vigueur qu'à l'ordinaire ; mais, bien que dans le Céleste Empire la vie humaine ne soit pas réputée fort précieuse, il me semblait dur que Tsin payât si cher sa trahison.

Déjà les soldats exhibaient des chaînes, que l'on allait passer autour du cou et des bras du condamné. N'osant intervenir d'une manière trop directe, je dis au mandarin :

— Le jugement est aussi juste que sage et tout à fait conforme à la loi des rites. Cependant, seigneur gouverneur, convient-il que moi, qui me plains d'un acte coupable, j'en porte aussi la peine ? Si ma composition, telle qu'elle a été altérée par ce méchant homme, vient à passer sous les yeux des examinateurs je serai mis hors de concours, et il en résultera pour moi le plus grave dommage, Ne pourriez-vous permettre à Tsin de réparer sur-le-champ le tort qu'il m'a causé ?

Le gouverneur réfléchit de nouveau.

— Cette demande est légitime, reprit-il enfin ; il importe d'abord que Tsin remplisse ponctuellement ses devoirs de copiste.

Il ordonna aux soldats de surseoir à l'exécution de sa sentence ; puis, il fit entrer le condamné, ainsi que moi, dans une cellule voisine et lui dit de rectifier sur-le-champ, d'après mon texte, la copie altérée.

Le misérable Tsin tremblait de tous ses membres et avait peine à tenir son pinceau. Heureusement, son ouvrage n'était ni long, ni difficile. Quelques traits ajoutés, quelques accents remis à leur place suffirent pour rectifier les absurdités dont il avait parsemé mon travail. Le gouverneur voulut que je contrôlasse la copie de Tsin, et il constata personnellement que rien n'y avait été ajouté ni retranché. Puis, il s'empara des papiers, pour les remettre au bureau des concours.

— A présent, reprit-il, que l'on conduise Tsin en prison et que demain il reçoive son châtiment.

Mais mon succès m'avait rendu courage, et, me prosternant devant le gouverneur, je lui dis avec humilité :

— Seigneur, la faute avait été commise et votre justice devait la punir ; maintenant elle est réparée et votre miséricorde peut trouver sa place. Moi

qui surtout ai souffert des perfidies de Tsin, je vous conjure de lui faire grâce ou du moins de lui accorder quelque adoucissement de peine.

Le gouverneur parut très-étonné. La compassion n'est pas commune dans le Céleste Empire et une exécution capitale, si horrible qu'elle soit, n'excite habituellement qu'une bruyante gaieté parmi les spectateurs.

Le haut fonctionnaire hochait la tête d'un air pensif. Enfin il me dit :

— Vous êtes jeune et vous ne savez pas encore combien il importe que la loi soit observée. Quel motif avez-vous pour désirer que j'épargne le coupable ?

Je répondis, toujours avec une extrême humilité, que Tsin avait été mon précepteur pendant mon enfance et que, malgré ses torts actuels, je n'oubliais pas les services rendus à une autre époque. Ce sentiment obtint l'approbation du gouverneur.

— Il suffit, dit-il ; à votre prière, je me montrerai indulgent envers votre ancien maître... Je lui fais grâce de la vie ; mais il subira, pendant trois jours, le supplice de la cangue, dans les places et les carrefours de Péking... Que l'on obéisse et que l'on tremble !

La cangue ou kid est une espèce de lourd tonneau percé d'un trou dans lequel on fait passer la tête du condamné, de manière que le poids de l'appareil repose sur ses épaules. On promène ainsi le coupable dans la ville. Pendant qu'il est chargé de cet énorme fardeau, il ne peut ni se coucher, ni se servir de ses mains, et on est dans l'obligation de le faire manger.

Malgré la rigueur de ce supplice, Tsin n'entendit pas moins avec grand plaisir sa sentence définitive. Il se répandit en démonstrations de joie, en bénédictions pour le juge, pour moi, pour la terre entière. Mais on ne lui laissa pas le temps de s'abandonner aux élans de sa reconnaissance ; les soldats l'enchaînèrent et le conduisirent à la prison, tandis que je retournais chez mon père, après avoir remercié le gouverneur.

Pendant deux jours, on ignora le résultat des examens. Ne se pouvait-il pas que j'eusse commis quelque grosse faute dans ma composition ? Ne se pouvait-il pas que les corrections imposées à Tsin n'eussent pas été faites avec l'attention nécessaire ? Aussi, toutes mes angoisses étaient-elles revenues, en attendant que les décisions des savants mandarins fussent affichées, selon l'usage, dans les endroits les plus apparents de la ville.

La liste parut enfin, et j'eus la satisfaction de voir mon nom figurer parmi ceux des plus favorisés. Mon père, toujours si froid, était ivre de bonheur ;

car, il existe dans le Céleste Empire une telle solidarité entre les fils et les pères, qu'il devait, comme nous savons, tirer honneur et profit de mon succès.

Le jour même, toujours selon l'usage, le vice-roi de Péking m'invita solennellement à dîner, ainsi que les autres lauréats du concours. A la suite du festin, il me remit, au nom du Fils du Ciel (l'empereur), une tasse de vermeil et un chapeau surmonté du bouton de lapis-lazuli. J'étais ainsi bouton bleu de première classe, et déjà apte à la plupart des charges publiques.

Comme, en quittant le yamoun du vice-roi, je traversais, tout fier de ma dignité nouvelle, un carrefour populeux, j'entendis de grandes huées qui me firent retourner la tête. Le malheureux Tsin, écrasé sous le poids de sa cangue et gardé par deux soldats de police, était là au milieu d'une canaille féroce, qui riait de ses souffrances et de ses contorsions. Je ne pouvais rien pour lui ; cependant je m'approchai et je remis quelques taëls aux soldats, afin qu'ils le traitassent avec douceur, jusqu'à sa délivrance.





CHAPITRE QUATRIEME

FÉLICIEN REPREND LA PAROLE

Après avoir lu l'histoire de Smith et celle de Lao, je refermai les cahiers avec colère. Loin d'y avoir trouvé des arguments en faveur de mon opinion, je devais constater que, d'après les exemples cités, les petits Américains et les petits Chinois étaient plus malheureux que nous.

— Réellement, dis-je, en France on n'est pas obligé de faire cinq ou six lieues à cheval tous les jours pour aller prendre une leçon d'histoire ou de grammaire, et personne chez nous ne risque d'être scalpé pour apprendre la division. Quant à Lao, le mandarin en herbe, il reçoit beaucoup plus de coups de martinet ou de bambou que la patience de l'un de nous n'en pourrait supporter... Mais en définitive, poursuivis-je avec cette confiance dans mes propres lumières qui ne m'abandonnait jamais, tout cela ne prouve rien... La Chine est une civilisation décrépète où doivent se trouver, sous une autre forme, les abus qui travaillent notre vieille société. Quant à l'Amérique, la population actuelle n'est guère autre chose qu'un composé d'Anglais, de Français, d'Allemands, qui ont transporté là-bas les anciennes et sottes traditions de ce côté de l'Atlantique... C'est dans les pays neufs, chez les nations encore sauvages, qu'existe la véritable indépendance pour

les enfants. J'en aurai la preuve quand je pourrai lire, à leur tour, l'histoire du petit Groënlandais, celle du petit noir et celle du petit Australien.

Le retour de mon père changea le cours de mes réflexions. Les nombreuses négligences que présentait mon devoir, fait à la hâte, m'attirèrent des réprimandes, et le docteur promena les yeux autour de lui, comme pour chercher la cause de ma distraction. Il s'aperçut alors que la clef était restée à la bibliothèque. Se levant brusquement, il courut au tiroir qu'il ouvrit et dont il examina le contenu. Mais j'avais pris soin de replacer les cahiers exactement dans l'ordre où je les avais trouvés, et il parut ne se douter de rien. Il referma le meuble et, balbutiant quelques paroles inintelligibles, sans doute pour se gronder lui-même de son étourderie, il revint vers moi, qui n'avais l'air de rien voir et qui semblais fort occupé de transcrire ma version grecque.

Je conviendrai pourtant que, ce jour-là, je me montrai doux et soumis envers mon père. Faisant trêve à la bouderie que j'avais affectée depuis ma disgrâce, j'adressai plusieurs questions au docteur, qui me répondit avec complaisance et avec une évidente satisfaction. De même, je fus plus caressant que d'habitude pour ma mère et pour Caroline. Ma mère m'ayant demandé, selon l'ordinaire, si je comptais bientôt mettre fin à une situation qui affligeait toute la famille, je lui dis presque en souriant :

— Eh ! eh !.... on verra.

Le lendemain, mon père ne négligea pas de retirer la clef de son tiroir, et toute lecture fut impossible. Mais, le troisième jour, il l'oublia de nouveau, et, comme ce jour-là précisément il allait voir un malade à la campagne, ce qui devait le retenir plusieurs heures, j'eus le temps nécessaire pour achever la lecture des trois histoires qui vont suivre.



L'HIVER AU GROENLAND.





CHAPITRE CINQUIÈME

HANS, LE PETIT ESQUIMAU

I

Le premier pays du monde... d'après Hans.



Je suis né dans la plus belle et la plus riche région de la terre.

Cette région, située au milieu des glaces du pôle Nord, est appelée par les Européens Groënland ou terre verte, quoique, depuis des siècles, il ne s'y trouve plus d'arbres. On n'aperçoit de toutes parts que des rocs nus, des montagnes de glace ; c'est à peine si quelques touffes de gazon y apparaissent, quand, au printemps, se déchire son immense manteau de neige. La nuit y dure trois mois consécutifs et le froid atteint des proportions que les hommes du Sud ne peuvent supporter sans des précautions infinies. En revanche, lorsque vient la saison d'été, le soleil, pendant trois autres mois, ne quitte pas un instant l'horizon. Parlez-moi de jours et de nuits de cette taille, au lieu de vos jours et de vos. nuits étriqués !

Chaque saison, pour nous autres habitants de ce sol privilégié, a ses splendeurs et ses plaisirs. En hiver, quand le froid sévit au dehors, quand de profondes ténèbres couvrent la terre et la mer, nous nous installons commodément dans nos cabanes de neige, où l'on pénètre en rampant sur les genoux et sur les mains, par un couloir de trente pieds de long. Autour de la cabane, intérieurement, est établi le kolopsut ou banc de neige battue, recouvert de fourrures, qui sert de sièges et de lit. A la voûte brillante de glaçons, les femmes suspendent une lampe en pierre tendre, où brûle de l'huile de phoque produisant une grosse flamme ; cette lampe est le kotluk, qui éclaire la famille et sur lequel on fait cuire les aliments. Il n'y a pas d'autre feu dans la cabane ; néanmoins, la température y est si douce, que les habitants sont obligés de se débarrasser d'une partie de leurs vêtements pour se livrer à leurs occupations.

Là, durant les terribles tempêtes polaires dont la violence est telle, que nul être humain ne semble capable d'y résister, on passe de paisibles heures dans le bien-être et l'abondance. Les hommes façonnent leurs harpons, leurs ustensiles de pêche et de chasse. Les femmes, réunies autour de la lampe, cousent des vêtements de peaux ou fabriquent ces belles bottes imperméables en veau marin, qu'elles savent orner d'élégantes broderies. On se nourrit de chair de phoque ou de baleine, qui se conserve indéfiniment dans la neige. Les enfants, bien repus, sommeillent ou jouent ; et tandis qu'un effroyable chaos règne au dehors, ces huttes souterraines présentent l'apparence de la paix et du bonheur.

Toutefois, dès que la tempête vient à cesser, les hommes ne s'endorment pas dans ces délices. Le froid a beau être épouvantable, il suffit que l'air soit calme pour qu'ils reprennent leur vie active. Ils endossent leurs grands surtouts de peaux d'ours à capuchon, ils s'arment de leurs lances, et sortent de leurs demeures. Partout autour d'eux la terre, enveloppée de neige, se confond avec la mer, gelée elle-même et hérissée de blocs de glace. Le ciel est sombre, quoique diamanté d'étoiles ; mais le plus souvent apparaît, au milieu de la nuit, quelque une de ces aurores boréales qui sont semblables à de splendides feux d'artifice. On ne voit alors que couronnes éblouissantes, vastes girandoles de feu, longues et changeantes traînées de pourpre et d'or. La voûte céleste de vos climats méridionaux a-t-elle jamais offert d'aussi grandioses, d'aussi magnifiques spectacles ?



Mais, nous autres, nous ne nous arrêtons plus à contempler ces merveilles, car elles nous sont familières depuis notre plus tendre enfance. Les Esquimaux, en sortant des cabanes, se dispersent pour se livrer à leurs occupations favorites. Les uns attèlent les chiens au traîneau et vont visiter les peuplades voisines ; les autres suivent la piste des rennes et des ours blancs ; d'autres s'aventurent sur la mer et creusent un trou dans la glace pour harponner des veaux marins. Puis, quand la pêche et la chasse ont été abondantes, tous rentrent joyeux à la hutte, où l'on fait bombance, malgré la nuit et le froid.

Lorsque l'hiver tire à sa fin, ce sont d'autres joies, d'autres plaisirs. Quelque habitant de la cabane annonce, en revenant d'une course, qu'il a vu une légère lueur blanche à l'horizon ; on hésite, on conteste, on dispute. Vingt-quatre heures plus tard, on épie le même point du ciel, et la lumière blanche reparaît. Plus de doutes, c'est le jour qui se rapproche ! Enfin, après une nouvelle attente, un rayon glorieux jaillit tout à coup des extrémités du monde, illuminant les hautes montagnes, la terre morne et silencieuse. Les spectateurs, habitués à la longue nuit polaire, se couvrent les yeux pour ne pas être frappés d'aveuglement. N'importe ! c'est le soleil qui a reparu... le soleil, qui après avoir brillé quelques minutes seulement sur l'horizon, s'y enfonce de nouveau, revient le lendemain un peu plus longtemps, puis plus

longtemps encore, jusqu'à ce qu'il s'établisse pour plusieurs mois dans ce ciel du Nord, où il semble se plaire, auquel il réserve ses rayons les plus caressants.

Alors l'hivernage est fini et nous nous préparons à une existence nouvelle. Dès que le soleil a pris de la force, on voit d'abord des ruisseaux limpides se former dans la neige. Puis, un beau jour, on entend des craquements immenses ; des montagnes de glace, qui semblaient frappées d'une immobilité éternelle, s'animent tout à coup... C'est la débâcle de la mer. Les glaçons se rompent avec un bruit d'artillerie, se balancent sur la lame qui les soulève, et se dirigent, comme une flotte de gigantesques navires, vers le large. Au moindre vent, ils se heurtent, se ruent les uns sur les autres avec un épouvantable fracas. Usés, rompus, mutilés, ils ressemblent, en voguant sur les eaux, à des montagnes de verre, à des palais de cristal, à des cathédrales d'albâtre, et les rayons du soleil leur donnent les teintes les plus brillantes, les plus fantastiques.

Nous abandonnons les logements d'hiver pour les campements d'été. Aux cabanes de neige succèdent des tentes en peaux, que nous dressons sur le bord de la mer. Le printemps est venu. Les glaciers des environs élèvent bien encore vers le ciel leurs sveltes pyramides, la mer ballote toujours des icebergs ⁵ menaçants ; mais on pourrait découvrir sur divers points du rivage, à l'endroit où la neige a fondu d'abord, des touffes d'herbes vertes, au milieu desquelles s'ouvrent quelques chétives fleurs rouges, jaunes ou bleues. Du reste, qu'importe la végétation ! Ce n'est pas là notre richesse. A cette époque de l'année, la terre, le ciel et la mer regorgent de biens. Des myriades d'oiseaux aquatiques arrivent du Midi, et nous allons avoir leurs œufs, leur précieux duvet, leur dépouille si douce et si chaude, leur chair au goût sauvagin. Sur terre, les rennes se montrent en hordes nombreuses et nous apportent leur viande délicate, leur cuir si souple, leurs bois majestueux dont nous fabriquons nos armes et nos ustensiles de ménage. La mer surtout pullule de baleines, qui lancent au ciel des jets d'eau gracieux, et de morses, aux troupeaux grondants, que, montés sur nos légers kyaks, nous allons attaquer, dont l'ivoire, la chair, l'huile et les peaux suffiraient seuls à tous nos besoins.

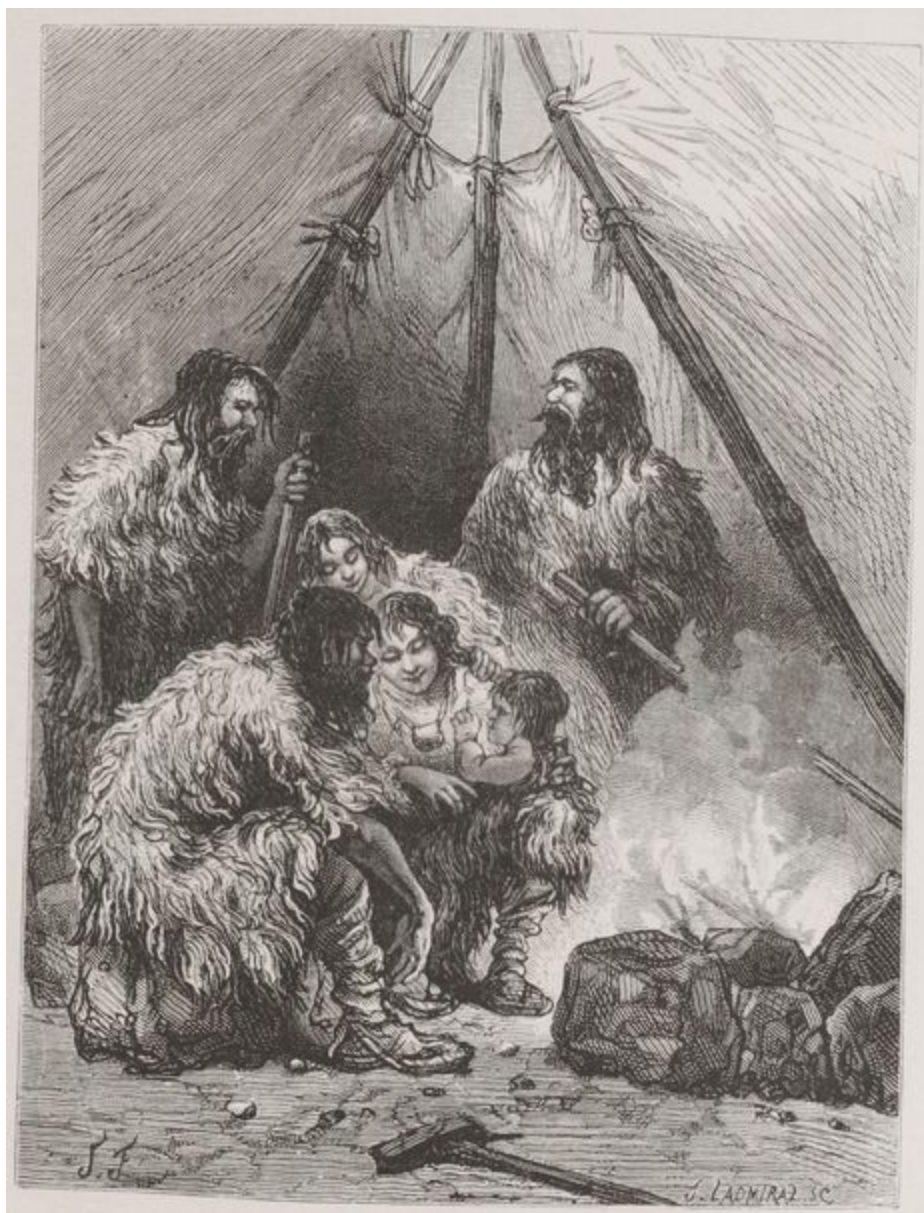
Aussi est-ce le moment des grandes chasses, des pêches hardies. Chaque jour de nouvelles proies, de nouvelles conquêtes. On se gorge de nourriture sous la tente. Les dents de morse, les bois de renne, les fourrures de toutes sortes, la graisse et la viande, forment des monceaux ; et, outre la

consommation de chaque jour qui est prodigieuse, nous établissons, pour l'hiver à venir, de vastes approvisionnements, dans des caches secrètes à l'abri des ours et des renards.

Tel est le pays béni où j'ai reçu le jour ; n'est-il pas mille fois préférable à ces climats brûlants, où le soleil se livre à toutes sortes d'excès, où il n'y a ni neiges, ni glaçons, ni phoques, ni rennes, ni ours blancs, où l'on ne voit partout que des arbres, de la verdure et des fleurs ?



UNE FAMILLE D'ESQUIMAUX.



L'orphelin. — Le précepteur. — La chasse aux auks.

Ma peuplade se composait seulement de quatre à cinq familles, qui habitaient les déserts avoisinant la mer de Baffin. Mon père était, disait-on, un habile et audacieux chasseur. Malheureusement cette audace même causa sa perte. Un jour qu'il avait harponné un morse faisant partie d'un grand troupeau, les autres, excités par les rugissements du blessé, attaquèrent mon père tous à la fois, et il périt écrasé sous leur masse énorme, peu de temps après ma naissance.

Aussi loin que remontent mes souvenirs, je me vois tout petit enfant, emmaillotté dans des langes en peaux d'oiseau, et porté sur le dos de ma mère, dans son capuchon de fourrure. J'avais pour perspective habituelle ses cheveux relevés en pointe, noués en une touffe serrée et dure comme de la corne ; ces cheveux étaient soigneusement lissés tous les jours avec du lard de baleine, car ma mère, quoique veuve, ne manquait pas de coquetterie et aimait les parfums. Il faut croire pourtant que cette perspective et cette suave odeur ne me charmaient pas outre mesure, car je pleurais quelquefois. Alors la digne femme me passait par-dessus son épaule, soit un morceau de phoque rance, soit un poisson gelé, ou toute autre friandise, sur laquelle j'exerçais mes dents naissantes et qui me calmait aussitôt.

Mais cette prospérité ne dura pas ; ma pauvre mère mourut subitement d'une pneumonie, maladie ordinaire de notre race, et je demeurai orphelin à l'âge de quelques années.

Je ne fus pas abandonné pour cela et je devins l'enfant d'adoption de la tribu. Chez nous, les approvisionnements sont en commun, la nourriture d'une personne de plus ou de moins n'importe guère. Chaque matrone me taillait, à son tour, un habit en peau de phoque pour l'été, en peau d'ours pour l'hiver ; ou me cousait des bottines de cuir. Je couchais sur le kolopsut, tantôt dans une cabane, tantôt dans une autre, pêle-mêle avec la famille, et j'étais aussi bien vêtu, aussi bien nourri et logé que les autres enfants de la peuplade.

Toutefois, le travail est la loi générale parmi nous ; quand je grandis, on exigea de moi des services en rapport avec mes forces. On m'envoyait dénicher les oiseaux - de mer dans les trous de rocher et enlever leurs œufs ; je tendais des pièges pour prendre des lapins et des martres ; je veillais sur les chiens, qu'on attèle aux traîneaux pour les voyages. Quand je fus

adolescent, on songea à m'apprendre tout ce que doit savoir un Esquimau afin de devenir un jour chef de famille à son tour, et on me plaça sous la surveillance de Metek, le sorcier, ou angekok de la tribu.

On ne pouvait dire quel âge avait Metek ; mes compatriotes ne savent compter que jusqu'à dix (le nombre de leurs doigts), et ne connaissent jamais leur âge ; cependant il devait être bien vieux, attendu que sa barbe rare et ses longs cheveux étaient d'une blancheur complète. Il avait une haute taille ; quand il marchait, appuyé sur son harpon, il ne paraissait nullement courbé par les années. Sa bouche était si large, qu'elle rejoignait presque ses deux oreilles ; en revanche ses yeux étaient petits, ronds, noirs, d'une expression dure et froide. Metek parlait très-peu, ne riait jamais ; homme d'action avant tout, il donnait ses ordres ou signifiait ses volontés par gestes, et ces gestes étaient souvent, en ce qui me regardait, des taloches ou des coups de manche de harpon.

Outre qu'il était mon maître d'apprentissage, Metek avait un caractère sacré, qui me pénétrait de respect et de crainte, ainsi que les autres membres de la tribu. Comme je l'ai dit déjà, il était angekok, c'est-à-dire prophète ou sorcier, et les gens de la peuplade lui attribuaient un pouvoir surnaturel. On le consultait en toutes choses ; on n'entreprenait pas une pêche, une chasse, un voyage, sans lui demander son avis. Il répondait d'un ton d'oracle, et malheur à qui n'obéissait pas ! Metek imposait des punitions au chef lui-même ; et quiconque tentait de résister à son autorité avait lieu de s'en repentir.

Voilà donc le pédagogue qui était chargé de mon éducation esquimaude et qui veillait à ce que j'accomplisse mes diverses tâches. Ne s'épargnant pas lui-même, il ne pardonnait aucune négligence, aucune maladresse ; il châtiait sans colère, mais sans pitié. J'avais un défaut, commun à toute ma race, et qui me faisait prendre bien souvent en faute : c'était une gourmandise insatiable ; mon estomac était comme un gouffre sans fond. Pour satisfaire cette voracité irrésistible et toujours renaissante, je commettais des larcins, j'employais des ruses que le sorcier parvenait toujours à découvrir et qui étaient la cause la plus ordinaire des rudes corrections qu'il m'administrait.

On m'enseignait la chasse aux pièges et aux filets, le maniement du fouet pour conduire les chiens attelés au traîneau, le lancement du harpon, la direction de nos barques de peau appelées kyaks, et grâce aux excellentes leçons de Metek, je commençais à faire des progrès dans ces divers arts

indispensables à un Esquimau. Les gens de la tribu me comblaient d'éloges et mon maître paraissait fier de moi. Pour donner une idée du rude apprentissage auquel j'étais soumis, je vais conter ce qui m'arriva deux ou trois ans après que j'eus dépassé ma douzième année.

On charge habituellement les enfants esquimaux de prendre au filet des auks, sorte de petits canards qui nichent dans les rochers. Le filet consiste en une espèce de poche, ajustée à un long manche de bois ; il ressemble, selon les voyageurs du Sud, à celui dont se servent les enfants kablounas ⁶ pour prendre des insectes volatiles tout à fait inconnus chez nous, et qu'on nomme papillons. Seulement, la poche du filet à papillons est en gaze, tandis que celle du nôtre est un solide réseau en lanières de cuir.

Armé de cet engin, j'allais chaque jour, pendant la saison favorable, m'installer sur les hautes falaises voisines de la mer. Les auks qui, à cette époque de l'année, sont extraordinairement nombreux et se laissent aisément approcher, nichent dans les crevasses des rocs, et, quand ils sortent en volées de leurs trous, on les cueille au passage avec facilité.

J'avais quelque habileté à cette chasse et j'y faisais beaucoup de victimes que je rapportais plus ou moins fidèlement à la tribu. Je dis « plus ou moins fidèlement » car, il faut bien l'avouer, ma gloutonnerie m'induisait en d'étranges tentations auxquelles je ne résistais pas toujours. Quand j'avais capturé et tué un certain nombre d'oiseaux, il m'arrivait parfois d'en distraire deux ou trois, des plus gras et des plus rebondis, pour les croquer tout crus, sans m'inquiéter de la simplicité de l'assaisonnement. Or, chaque fois que je me rendais coupable de cet acte d'égoïsme, Metek, mon précepteur, ne manquait pas de s'en apercevoir. A quels signes ? Je ne saurais le dire, car Metek, on s'en souvient, n'était pas grand parleur ; peut-être, en sa qualité de sorcier, savait-il vraiment toutes choses. Quoi qu'il en fût, à mon retour à la hutte, il ne m'épargnait pas les taloches et même les coups de manche de harpon, que je supportais, de mon côté, avec un merveilleux stoïcisme.

Un matin de printemps, alors que chaque jour avait déjà plusieurs heures de durée, je pris mon filet à poche et j'allai chasser aux auks dans les fiords. Grâce à la force croissante du soleil, d'innombrables ruisseaux, provenant de la neige fondue, coulaient de toutes parts ; cependant, le pays avait encore son aspect d'hiver ; l'on ne voyait partout que glaces et glaçons. Le brouillard transparent qui accompagne habituellement le dégel cachait aux yeux les objets un peu éloignés.

Les fiords sont des espèces de défilés que la mer a creusés dans les falaises. Ils ont leurs parois souvent taillées à pic, et forment d'effroyables précipices. C'était là que les oiseaux aquatiques se trouvaient en grande abondance, et c'était là qu'avaient lieu d'ordinaire mes plus belles chasses.

Le jour dont il s'agit, je ne fus d'abord ni moins malheureux ni moins maladroit que les précédents. Mon filet à la main, je m'étais engagé dans une crevasse obscure, profonde, toute hérissée de glaçons, à une extrémité de laquelle mugissait la mer. Les auks y grouillaient et poussaient de continuelles criailles répercutées par mille échos ; ils se battaient, se heurtaient, se culbutaient. Me glissant le long de corniches étroites qui surplombaient l'abîme, je les happais au vol et je faisais souvent deux captures d'un seul coup de filet.

Les choses allaient donc à merveille, et, aussitôt que j'avais pris un de ces pauvres oiseaux, que je lui avais tordu le cou, je le déposais dans un creux de rocher, où j'en avais un amas. Je ne songeais pas à prélever mon déjeuner sur cette chasse plantureuse, car je m'étais régalaé avant de partir d'un gros morceau de baleine bouillie, et d'ailleurs, je redoutais fort les corrections de Metek. Je me promettais de rentrer à la hutte avec une charge de gibier et je redoublais d'ardeur pour obtenir un succès complet.

Cette ardeur me perdit. Je me hasardai sur un rebord de rocher tellement lisse, tellement rétréci par la glace, qu'il y avait folie à s'y risquer. Mais j'avais le pied sûr, je regardais sans éprouver le moindre vertige le gouffre sombre qui se creusait au-dessous de moi, et je m'installai, avec une sécurité parfaite, à ce poste qui devait être excellent. En effet, je pris deux auks, que je tuai et que je mis en réserve dans mon capuchon. J'allais en saisir un troisième, quand le glaçon sur lequel je posais le pied se brisa ; je fus précipité d'une immense hauteur dans l'abîme.

On comprendra difficilement comment je ne fus pas tué du coup. Par bonheur, la paroi de rocher n'était pas tout à fait verticale en cet endroit. Au lieu de tomber perpendiculairement, je roulai sur une pente très-raide, il est vrai, mais où l'épaisseur de mes vêtements de fourrure amortissait les heurts. Enfin, au bas de la pente, se trouvait une crevasse que l'hiver précédent avait comblée de neige, et la neige commençait seulement à fondre. Je fus déposé sur cette couche, relativement moelleuse, avec rudesse sans doute, mais sans graves blessures.

Néanmoins, je restai quelques instants étourdi du choc, incapable de faire un mouvement. La fraîcheur du lieu, la souffrance que me causaient mes

nombreuses contusions ne tardèrent pas à me ranimer ; et tout content de me retrouver en vie, après cette effroyable chute, je cherchai à m'aider moi-même.

J'eus quelque peine à sortir de cette cavité pleine de neige fondante ; il me semblait que j'avais tous les membres rompus ; mais, j'étais dur au mal, habitué déjà aux souffrances et aux dangers. En atteignant le terrain solide, je ruisselais d'eau, qui ne tarda pas à se changer en glaçons sur moi. Comme, endolori et boiteux, je me préparais à regagner les huttes, je constatai un malheur cent fois plus grand que tous les autres. Le manche du filet, que je n'avais pas lâché dans ma chute et qui sans doute avait contribué à me préserver d'un choc mortel, était brisé en deux endroits et semblait ne devoir plus être d'aucun usage.

Pour bien comprendre la gravité de cet accident, il faut se rappeler que mon pays, si privilégié sous d'autres rapports, ne produit pas un arbre, et que le moindre morceau de bois a pour nous une inestimable valeur. Les planches que nous possédons viennent des navires qui s'aventurent dans nos ports ou de ceux qui périssent par naufrage. Telle était, par exemple, la provenance du manche de filet que l'on m'avait confié et qui appartenait à Metek. Ce manche passait pour un des objets les plus précieux de la tribu, car presque tous les harpons de nos chasseurs étaient en os de narval, et on allait considérer sa perte comme un désastre public.

Quand j'eus réfléchi à la portée de cet accident, je fus pris d'un véritable désespoir et je me mis à pleurer. De quel front, moi qui avais été comblé de tant d'éloges, oserais-je me présenter devant la tribu, après un pareil malheur ? Les hommes allaient m'accabler d'injures et de reproches ; les femmes me refuseraient le morceau de phoque ou de poisson que mon insatiable estomac réclamait toujours avec tant d'avidité. Je deviendrais l'ennemi commun, la honte de la peuplade. Et mon précepteur, le redoutable Metek, que ferait-il quand je lui rapporterais son manche de filet en trois morceaux ? N'était-il pas capable de me tuer sur-le-champ ou d'inventer quelque torture pour me punir de ma maladresse de mon imprévoyance ?



Ces pensées m'obsédèrent si cruellement, que je résolus de ne pas retourner au campement, de m'enfuir dans la vaste contrée déserte qui m'environnait. Ce parti présentait bien des périls ; la saison était encore peu avancée et l'hiver a des retours terribles si près du pôle. D'ailleurs, comment me procurer de la nourriture ? Je n'avais pas de harpon pour la pêche et la chasse, pas même de couteau ; toute ma richesse consistait dans ce filet qui, avec son tronçon de manche, ne pouvait m'être d'aucun secours. Réduit à mes propres forces, je devais inmanquablement mourir de faim ou de froid, dans un bref délai.

Mais quelle considération saurait arrêter un enfant sans expérience, affolé par la crainte des punitions ? Je me dis que, quant au logement, je m'installerais dans une fente de rocher ; quant à la nourriture, n'avais-je pas, là-haut sur la falaise dont je venais de dégringoler, douze ou quinze auks gras et savoureux, qui, en faisant la plus large part à mon formidable appétit, pouvaient suffire à ma nourriture pendant plusieurs jours ? Or, ces quelques jours me semblaient interminables, et je n'avais pas assez d'intelligence pour prévoir au delà.

Je me hâtai donc d'exécuter mon projet, et je remontai péniblement vers la plate-forme de la falaise où se trouvait mon gibier. J'en chargeai une partie dans un sac de veau marin que je portais sur le dos ; le reste fut placé dans la poche de mon filet, et enfin dans le capuchon de mon surtout. Les oiseaux que j'avais déposés déjà dans ce capuchon et qui, lors de ma chute, n'avaient pas peu contribué sans doute à préserver ma tête, formaient maintenant une véritable purée dont je me régalai avec délices. Un peu réconforté par ce rafraîchissement, je me mis en route ; puis, écrasé sous mon fardeau, tout moulu, tout mouillé, gémissant à chaque pas, je m'enfonçai dans la partie la plus âpre et la plus inhospitalière du pays.



III

Le désert. — La famine. — Le traîneau.

Je marchai ainsi pendant plusieurs heures ; mes innombrables confusions, d'une part, de l'autre, les flaques d'eau et les ruisseaux glaces, rendaient cette marche extrêmement pénible. Néanmoins, le dernier inconvénient ne tarda pas à devenir supportable. A mesure que le jour baissait, la fonte des neiges et l'écoulement des eaux diminuaient ; dès que le soleil fut couché, ils cessèrent d'une manière complète. Dans nos bienheureux climats, il gèle

chaque nuit, au printemps ; déjà une croûte de glace se formait sur cette eau limpide, tout à l'heure si mobile et si turbulente.

Il devenait urgent de songer à un gîte, et je promenai attentivement les yeux autour de moi. Je me trouvais, en ce moment, dans une espèce de vallon très-creux, entouré de hautes pyramides moitié glace moitié rocher. En hiver, il était comblé de neiges durcies sur lesquelles on pouvait marcher en toute sûreté ; mais, à cette époque de l'année, il fallait se méfier de ces surfaces perfides et ne pas s'y aventurer. Je cherchai donc à mi-côte un enfoncement où je n'aurais à craindre ni le vent ni les avalanches de glaces et de pierres, et j'en découvris un tel que je le souhaitais. C'était une espèce de trou rocailleux, qui avait pu déjà servir de demeure à un ours ; mais il était sec, commode, et je m'y installai pour la nuit.

Je soupai de deux nouveaux auks, dont la préparation culinaire n'offrit pas plus de difficultés que celle des précédents ; puis, je déposai le reste de mon gibier dans une autre cavité, à quelques pas de la première, et je le recouvris de neige pour lui conserver sa fraîcheur. Convaincu que j'avais pourvu à tout, je vins m'étendre dans mon gîte, à côté des débris du filet dont je n'avais pas voulu me séparer.

La nuit fut très-froide, comme je m'y attendais. D'ailleurs, ma couche n'était pas des plus tendres, et si l'on se souvient que j'avais tout le corps meurtri, que mes vêtements ne s'étaient séchés que très-imparfaitement sur moi, on comprendra que je ne devais pas me sentir fort à l'aise. Cependant, je n'étais pas difficile, et je dormis jusqu'au lendemain d'un sommeil lourd... trop lourd, hélas ! ainsi qu'on va le voir.

Lorsque je rouvris les yeux, le soleil dorait la pointe des pics qui dominaient le vallon. En dépit de tout, je me sentais frais et reposé ; mes bosses au front, mes meurtrissures ne me causaient presque plus de douleur. Peut-être même aurais-je dormi encore une heure ou deux, si quelque chose de tout-puissant sur moi n'eût précipité mon réveil : je veux parler de ce monstrueux appétit qui me laissait rarement en paix.



Aussi, après avoir bâillé un moment et m'être détiré les membres, me déterminai-je à me lever, et je courus à la cachette où j'avais déposé mes provisions. Jugez de ma colère, de ma douleur ! Tout avait disparu ; la neige était balayée et mes auks avaient été emportés par des voleurs de nuit.

On pouvait aisément connaître ces voleurs ; ils paraissaient nombreux et leurs traces se voyaient de toutes parts sur la neige. C'étaient des renards argentés, qui, attirés par l'odeur, étaient venus sans bruit me dépouiller pendant mon sommeil. Dans mon infortune, je pouvais encore me féliciter que les spoliateurs ne fussent pas des ours blancs, car j'aurais eu sans doute le même sort que mon gibier.

Mais cette considération ne me consolait guère. Ne valait-il pas mieux mourir de la dent des ours, que de mourir de faim ? La faim était pour moi le plus grand, le plus redouté des tourments, et déjà elle m'étreignait la gorge. En vain cherchai-je avec un soin minutieux un pauvre oiseau oublié ; les fins et voraces animaux avaient tout pris ; il fallait me passer de déjeuner, avec l'agréable perspective de me passer également de dîner et de souper, jusqu'à nouvel ordre.

Que faire ? J'étais bien tenté de retourner à la peuplade, malgré le châtiment qui m'y attendait peut-être, et mon estomac parlait plus haut que mes terreurs. Cependant je résistai à la tentation, me réservant de prendre ce parti à la dernière extrémité. Comme, dans l'espèce d'entonnoir de rochers où j'étais, je n'espérais découvrir aucun objet mangeable, je songai à me

rapprocher de la mer où j'avais plus de chance de rencontrer quelque chose à mettre sous la dent, chair ou poisson. J'avalai donc deux ou trois poignées de neige, afin de tromper mon appétit, et je me remis en marche avec mon filet brisé, pour lequel je conservais un respect superstitieux.

J'étais fort triste ; les tiraillements intérieurs ne me laissaient aucun repos ; mes jambes se dérobaient sous moi. Néanmoins j'atteignis les fiords et les hauts rochers qui bordent la mer. Là, les auks et les autres oiseaux aquatiques voltigeaient en troupes considérables ; mais j'essayai vainement d'en prendre avec mon filet sans manche. Les oiseaux n'ayant pas niché encore, je ne pouvais me rabattre sur leurs œufs. Quant à la mer, elle était toujours gelée profondément, et la pêche me devenait aussi impossible que la chasse.

Plusieurs heures se passèrent ainsi. Épuisé, découragé par l'inutilité de mes efforts, je quittai le rivage, et j'allai m'asseoir au pied des falaises. Le soleil répandait sa lumière éblouissante sur les champs de neige qui s'étendaient à perte de vue. Partout étincelaient des cristaux de glace, et les petits ruisseaux recommençaient à couler de tous côtés. Tandis que mon regard parcourait machinalement cette immense surface blanche, j'aperçus au loin un traîneau auquel étaient attelés des chiens, selon l'usage. Ce traîneau, qui filait avec une rapidité singulière, semblait venir du massif de rochers où j'avais passé la nuit précédente, et se diriger vers moi.

La veille, cette circonstance m'eût décidé à prendre la fuite ; mais mes idées avaient bien changé depuis quelques heures, et la faim me tendait incapable de courir. Je demeurai donc assis à la même place, observant avec tranquillité les progrès du traîneau. Bientôt il fut assez proche pour que je pusse distinguer, dans les huit beaux chiens à longs poils et à queue en panache qui le traînaient, des amis à moi dont je regrettais l'absence, comme sans doute ils regrettaient la mienne ; et je ne fus nullement alarmé lorsque, dans le conducteur, je reconnus aussi mon précepteur Metek, qui sans doute me cherchait.

Il m'avait vu lui-même et s'avancait vers moi en droite ligne. A son approche, je me levai et j'attendis mon sort. Quand le vieil Esquimau fut à portée, je crus qu'il allait m'enlacer avec le fouet en peau de morse, long de plus de trente pieds, dont il se servait pour corriger l'attelage. Point : il arrêta le traîneau, et pendant que les chiens, après m'avoir salué d'un joyeux jappement, se couchaient tout fumants dans la neige, il s'approcha en fixant sur moi son œil sévère.

Je n'avais qu'une préoccupation ; je lui dis :
— J'ai faim.

Quelque chose d'assez semblable à un sourire effleura la large bouche de Metek. Il prit dans son capuchon un morceau de phoque et me le tendit en silence. Je me jetai dessus ; puis, je m'assis par terre et je mangeai avec une inconcevable voracité, sans prendre garde aux pauvres chiens qui sollicitaient par des regards suppliants une part quelconque dans le régal.

ESQUIMAU.



Metek ne songeait déjà plus à moi. Il s'était assis à mon côté et examinait attentivement les morceaux du manche de filet que j'avais conservés avec un soin si religieux. Il tira de sa poche un couteau, obtenu par échange d'un baleinier norvégien, et se mit à tailler en biseau les tronçons de bois, de manière qu'ils s'ajustassent exactement l'un sur l'autre. Alors il alla prendre, dans son traîneau, des fils en nerf de renne et s'en servit pour réunir adroitement les trois tronçons. Son ouvrage, malgré la rapidité de l'exécution, était d'une grande solidité ; le filet pouvait faire encore un bon usage.

J'étais émerveillé et, sans toutefois perdre un coup de dent, je contemplais avec admiration l'ingénieux travail de Metek. Son succès, du reste, me permettait d'espérer que mon châtiment ne serait pas trop dur ; et, si j'avais soupçonné que le mal pût être si facilement réparé, je ne me serais pas exposé aux cruelles épreuves que je venais de subir.

Metek lui-même paraissait enchanté de sa réussite. Il agitait le filet à droite et à gauche pour s'assurer qu'aucune rupture n'était plus à craindre, et il continuait de sourire en montrant des dents encore blanches, quoique usées par un long et rude service. Enfin il déposa le filet auprès de lui et me dit froidement :

— Hier, pendant que tu chassais aux auks sur le rocher de l'Eider, un glaçon s'est rompu sous tes pieds, et tu es tombé en bas du pic, en brisant le manche du filet.

— C'est vrai, répondis-je.

Et j'avalai goulument les dernières bouchées de ma pitance, afin d'être prêt à recevoir la correction inévitable.

— Alors, ajouta Metek, comme tu n'étais pas grièvement blessé, tu es remonté sur le rocher, tu as pris ton gibier, et tu t'es sauvé dans les montagnes Bleues pour échapper à la punition que tu croyais avoir méritée ?

— C'est vrai, répétais-je.

Et je me hâtai de porter à ma bouche plusieurs poignées de neige, car je venais d'absorber deux ou trois livres de chair huileuse et coriace, sans boire, et j'étouffais.

— Dans les montagnes Bleues, acheva Metek, tu as dormi sous un rocher, les renards t'ont dérobé tes provisions ; et ce matin, comme tu mourais de faim, tu t'es rapproché de la mer pour chercher à manger... Dis, est-ce que je me trompe ?

Metek était un chasseur expérimenté, fort habile à suivre une piste ; il avait pu, en examinant mes traces empreintes dans la neige depuis la veille, se rendre exactement compte de mes faits et gestes. Cependant j'aimai mieux attribuer à sa qualité de sorcier la connaissance qu'il semblait en avoir.

— Tu es angekok, lui dis-je.

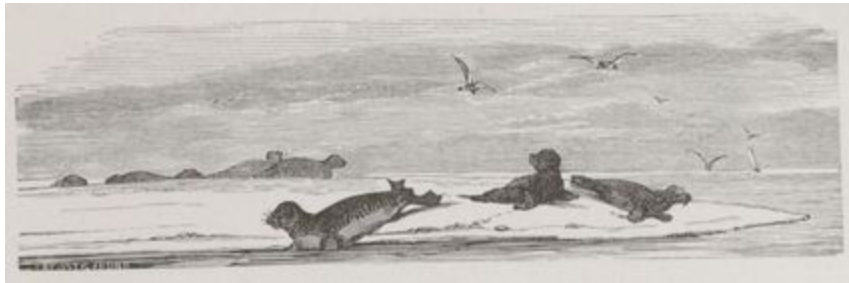
Le vieillard sourit de nouveau. Surpris qu'il ne m'administrât pas la correction attendue, je repris timidement :

— Eh bien, est-ce que tu ne me bats pas ?

— On ne bat, répliqua le patriarche avec emphase, que les paresseux et les négligents ; on est indulgent pour les maladroits et les malheureux... Monte dans le traîneau et retournons au campement.

Cette solution inattendue de mon aventure me causa une vive joie. La magnanimité de Metek me paraissait aussi étonnante que la dextérité de ses mains. N'osant lui exprimer mon admiration et ma gratitude, je me mis à caresser les chiens, qui me rendirent mes caresses, sans rancune pour l'inutilité de leurs précédentes sollicitations.

Néanmoins, comme il était tard, je me hâtai de prendre place dans le traîneau à côté de mon précepteur. Il fit claquer son fouet, les chiens sautèrent dans leurs colliers, et nous partîmes pour retourner à la peuplade.



IV

Éducation parfaite. — Grand prix d'honneur.



Nous n'étions guère à plus de deux lieues de notre campement d'été ; mais nous devions sans cesse faire des détours pour éviter les hauteurs escarpées qui bordent la mer, et d'ailleurs la neige amollie formait obstacle à la rapidité de notre course. Les chiens de l'attelage, clapotant dans la glace fondue, se décourageaient ; il fallait sans relâche les animer de la voix ou du fouet.

Metek, qui pendant toute la journée s'était livré à ce pénible exercice, ne tarda pas à s'en lasser. Autant pour prendre du repos que pour continuer mon éducation, dont il avait la charge, il me passa ce fouet, dont le maniement était fort difficile, et me dit :

— Hans, tu es déjà un bon chasseur d'auks ; mais, si tu veux devenir un homme, il faut prouver que tu sais conduire un traîneau... Conduis donc.

Il se renversa en arrière et parut s'en rapporter à moi du soin de diriger l'attelage.

Comme je l'ai dit, je n'étais pas entièrement novice dans cette besogne. Déjà bien des fois je m'étais exercé à jouer de l'immense fouet, à manche très-court, sans lequel les chiens ne tiennent aucun compte des volontés de leur conducteur. Quand ils sentent que la main qui les guide est peu experte ou peu disposée à frapper, ils s'abandonnent à leurs caprices et se montrent ingouvernables.

J'étais, on s'en souvient, dans les meilleurs termes avec les animaux de l'attelage ; quand ils entendirent ma voix enfantine, ils ne parurent pas en prendre beaucoup de souci. On voulait me tâter et on avait l'air de croire que je n'oserais pas en venir aux extrémités avec de vieux amis. Je ne tardai pas à détruire de pareilles illusions. Comme toutes ces bêtes bariolées semblaient se mettre en révolte et ne songeaient plus à tirer sur leur collier, mon fouet les châtia impitoyablement. La longue mèche allait arracher des touffes de poils à celles qui se croyaient le mieux à l'abri de ses atteintes. Le sang coulait en plus d'un endroit ; de douloureux hurlements protestaient contre cette rupture des bonnes relations qui existaient naguère entre elles et leur nouveau conducteur.

Aussi le traîneau marchait-il à souhait et nous glissions légèrement sur la neige, qui commençait à durcir aux approches du soir. Metek semblait heureux et fier de mon succès. Il approuvait du geste ; il me désignait souvent lui-même tel ou tel chien qui ne faisait pas son devoir, m'indiquant la place que je devais frapper. Aussitôt le long fouet se développait avec un bruit menaçant. Je n'atteignais pas toujours la place indiquée, car c'est

seulement par une longue pratique que l'on acquiert la précision nécessaire en pareil cas ; néanmoins le coupable était toujours puni et la discipline se maintenait comme il faut.

Quoique le soleil fût couché, nous espérions arriver bientôt à notre campement, quand de nouvelles velléités de désobéissance se manifestèrent parmi les chiens. Vainement j'enlevais avec mon formidable fouet, là un bout d'oreille, là un bout de queue, ou je cinglais les flancs velus de quelque rebelle ; tout l'attelage s'écartait du droit chemin par suite d'une entente commune. J'avais beau m'agiter, m'égosiller, rien n'y faisait. Je regardai Metek ; il souriait, clignait des yeux.

— Ils ont trouvé une piste, dit-il.

Et il me montra de la main une trace, large et profonde, empreinte dans la neige.

— Mais c'est celle d'un ours ! m'écriai-je ; et voici la bête elle-même.

Je lui montrai, à mon tour, un énorme ours blanc qui se trouvait à moins de cent pas de nous et dont les vestiges tout frais donnaient aux chiens ces distractions coupables. L'ours, bien qu'il nous vît et nous entendît sans doute à travers les brumes du soir, trottnait paisiblement, et l'on pouvait sans peine le joindre. Mes yeux brillèrent d'ardeur.

— Metek, dis-je à mon maître, la viande de l'ours est excellente ; sa peau fait de bons habits pour l'hiver.

— Oui, mais pour avoir la chair et la peau d'un ours, il faut le tuer.

— Tuons-le donc !

— Comment ?

— Tu as là ton fusil et ton harpon, dis-je en désignant les armes de Metek attachées à la traverse du traîneau ; tu garderas le fusil,... moi, je prendrai le harpon ; tu m'as appris à m'en servir et je sais où je dois frapper l'ours pour que le coup soit mortel.

L'angekok avait peine à cacher sous son flegme habituel le contentement que lui causait ma détermination.

— Tu veux tuer l'ours, dit-il, et c'est peut-être l'ours qui te tuera... Mais soit ; pour devenir un homme il faut savoir tuer les ours.

En même temps, il détacha le harpon qu'il me remit, et il s'assura que sa vieille carabine à pierre était en état de partir.

Pendant cette conversation, les chiens, qui ne se sentaient plus surveillés, s'étaient mis franchement sur la piste de la bête féroce et faisaient retentir la plaine de leurs aboiements. L'ours, de son côté, ne semblait pas trop alarmé

de notre approche ; il se contentait de tourner de temps en temps la tête vers nous, avec plus de curiosité que de crainte, et n'accélérait pas sa marche majestueuse. Aussi gagnions-nous sur lui et, quelques minutes plus tard, nous ne pouvions manquer de l'atteindre.

Metek profita de ce moment pour me donner en peu de mots des conseils sur la manière d'attaquer ce monstrueux animal, car lui-même comptait demeurer simple spectateur du combat. Je l'écoutai avec déférence, et tout en manœuvrant le harpon (une espèce de lance en corne de narval) pour me faire la main, je promis de suivre ses avis.

Quand nous ne fûmes plus qu'à une vingtaine de pas de l'ours, je dénouai les courroies qui attachaient l'attelage au traîneau. Les chiens, devenus libres, se débarrassèrent lestement des traits ; et, tandis que Metek et moi nous sautions à terre, nos armes à la main, ils se précipitèrent tous à la fois sur l'ours blanc.

Celui-ci, malgré son dédain marqué pour nous et pour nos auxiliaires, parut s'apercevoir enfin qu'il ne s'agissait pas d'une plaisanterie. Il voulut prendre le galop, mais il était trop tard. La meute hurlante le couvrit tout entier.

Quelques coups de museau et de patte refroidirent les plus audacieux ; un d'eux fut à moitié éventré. Néanmoins les autres tenaient bon et mordaient avec rage dans l'épaisse fourrure de l'ours, qui les secouait comme une grappe vivante.

Metek s'arrêta non loin du théâtre de la lutte, et, appuyé sur sa carabine, attendit tranquillement ce qui allait se passer. Pour moi, je m'étais avancé, mon harpon à la main, et je cherchais une occasion de frapper mortellement le terrible animal. Par malheur, les chiens qui le harcelaient m'empêchaient de viser au bon endroit ; les coups que je lui portais, tout en faisant couler son sang, avaient pour unique résultat de redoubler sa rage.

Il finit par reconnaître que les chiens n'étaient pas ses adversaires les plus redoutables. Il se débarrassa d'eux par un effort subit et irrésistible ; puis il courut vers moi et, se dressant sur ses pieds de derrière, ouvrit les bras pour m'enlacer et m'étouffer.

POUR MOI, JE M'ÉTAIS AVANCÉ, MON HARPON A LA MAIN.



C'était là que je l'attendais ; poussant le harpon de toute ma vigueur, je l'enfonçai dans la poitrine de l'ours ; mes mesures étaient si bien prises, que je lui traversai le cœur.

Mais le féroce et stupide ours blanc ne meurt pas sur-le-champ, même d'un coup mortel ; aussi celui-ci ne tomba-t-il pas ; il continuait d'avancer et allait me saisir dans son redoutable embrassement, quand une détonation se fit entendre, et il s'affaissa sur la neige, le crâne fracassé.

C'était Metek qui, voyant le danger que je courais, s'était approché et avait déchargé, presque à bout portant, sa carabine sur l'énorme bête.

J'étais un peu interdit et je craignais qu'à raison de cette intervention, Metek ne fût disposé à me contester ma victoire. Il n'en fut rien. Mon précepteur s'approcha de l'ours encore palpitant, retira le harpon resté dans la plaie, et après avoir examiné la blessure, reprit gravement :

— Le coup est bon... L'ours était déjà frappé à mort quand j'ai tiré... Hans a du sang-froid, de l'adresse et du courage ; Hans a tué un ours blanc..

Qui pourrait peindre ma joie et mon orgueil ? Un pareil exploit était l'ambition de tous nos chasseurs ; ceux qui l'avaient accompli passaient dans la tribu pour des modèles à suivre. Et voilà que moi, le plus jeune de la peuplade, je venais de l'accomplir aussi ! Après avoir erré pendant deux jours, triste, honteux, déshonoré, j'allais retourner à nos tentes triomphant et vainqueur d'un ours ! Metek était si glorieux de ma victoire, dont l'honneur lui revenait comme à mon maître d'apprentissage, qu'il oubliait un peu le service qu'il m'avait rendu, et moi je l'oubliais tout à fait ; on ne parlait que du coup de harpon, à quoi bon mentionner le coup de carabine ?

Le crépuscule devenait de plus en plus sombre, et il importait de ne pas abandonner sur place notre gibier, si nous ne voulions qu'il fût dévoré entièrement la nuit suivante par les renards. J'écartai à grands coups de fouet les chiens, qui semblaient tout prêts à se charger pour leur compte de cette besogne ; puis, Metek et moi, nous fîmes glisser, non sans peine, le corps de l'ours sur le traîneau. Alors nous poussâmes nous-mêmes par derrière, car les chiens n'auraient pu seuls voiturier cette lourde charge, et nous nous dirigeâmes vers le campement, où nous arrivâmes à une heure avancée de la nuit.

Néanmoins, quand nous parûmes, tout le monde fut sur pied pour célébrer notre triomphe et aussi pour faire ripaille. J'étais le roi de la fête, on me comblait de louanges, et Metek disait avec orgueil :

— Hans est un enfant et il a tué un ours ; Hans deviendra un homme et il tuera une baleine... Hans est mon élève.

Les assistants poussèrent des hourras, la bouche pleine ; et pendant que je me rengorgeais, il me sembla que Kablunet, la jeune fille de notre chef, me regardait avec complaisance.





CHAPITRE SIXIÈME

SAMBA, LE PETIT AFRICAÏN

I

Soleil et famine. — Le croquemitaine des enfants noirs.



Mon pays est situé au bord d'une vaste mer, dont les lames monstrueuses s'abattent continuellement sur le rivage avec un grand fracas ⁷. Pendant neuf mois de l'année, le ciel y est d'une étonnante pureté, le soleil y a des ardeurs incomparables. Mais, pendant les trois autres mois, des pluies diluviennes tombent sans relâche, changent les vallées en lacs et font

déborder les fleuves. C'est le moment où les femmes sèment le maïs, le riz et le millet ; je dis les femmes, car les hommes ne cultivent pas la terre. Ils passent leur temps à la chasse, à la pêche, ou à se battre contre les tribus ennemies.

Je me souviens qu'étant tout petit enfant, je me roulais sur le sable, devant la porte de notre case. Au loin s'étendait la mer bleue, toujours agitée sur nos côtes, et dans laquelle se jetait une rivière venue de l'intérieur du pays. Sur la rivière et sur la mer volaient de grands oiseaux blancs, à longues jambes, qui poussaient des cris joyeux le matin et le soir. La campagne était parsemée de champs et de rizières, au milieu desquels s'élevaient des bombax aux gousses soyeuses, des palmiers aux larges feuilles disposées en éventails, et ces énormes baobabs, vieux comme le sol, qui sont les géants des arbres africains.



Notre village se composait d'une centaine de cases petites, rondes, couvertes en paille, assez semblables à des ruches d'abeilles ; et le village entier avait pour ceinture une palissade que renforçaient des aloès et des cactus hérissés d'aiguillons. La case de mes parents n'était ni plus riche ni plus ornée que les autres ; elle contenait seulement quelques nattes pour se coucher, quelques calebasses servant d'ustensiles de cuisine, la pierre sur laquelle ma mère broyait le millet et le maïs, puis les armes de mon père, son arc, ses flèches et sa sagaie, sans compter quelques filets et les avirons de la pirogue.

En revanche, il y avait, devant la porte basse et étroite, un arbre toujours vert, et c'était à son ombre que je pouvais prendre mes ébats. En me roulant

sur le sable, je ne risquais pas de déchirer mes habits, car je n'en avais pas d'autre qu'une amulette ou gris-gris qu'on avait suspendue à mon cou au moyen d'un fil ; et mon fétiche ⁸ consistait en un faisceau de plumes rouges, la queue d'un oiseau tué à la chasse par mon père.

Je vivais, à cette époque, dans une profonde insouciance de toutes choses. Dès que je commençai à marcher, mon unique préoccupation fut de jouer en compagnie des autres négrillons de mon âge, ou de courir les environs avec eux pour chercher à manger ; insectes, fruits sauvages, lézards, tout nous était bon. Aussi bien, il y avait parfois de cruelles famines au village. Quand les pluies avaient été insuffisantes ou trop copieuses, la récolte manquait ; on ne trouvait plus ni riz ni millet dans les cases. De même, la pêche et la chasse faisaient souvent défaut, et alors les familles jeûnaient plus que de raison.



Or, de toutes les souffrances, la plus insupportable pour moi était celle d'un estomac vide. Quand je n'avais rien à mettre dans cet exigeant viscère, je pleurais, je criais avec une constance remarquable. En pareil cas, ma pauvre mère, affamée elle-même, me disait avec un mélange d'impatience et de tristesse :

— Tais-toi, Samba, ou les blancs vont venir et ils t'emporteront.

Il était rare que cette menace ne me calmât pas aussitôt. J'étais obsédé de la crainte des blancs, j'en rêvais la nuit, leur nom seul me frappait d'épouvante. On nous disait qu'ils arrivaient sur d'immenses canots dans le pays des noirs, qu'ils achetaient des hommes, des femmes et des enfants, et

qu'ils les emportaient de l'autre côté de la mer afin de s'en nourrir. Du reste, quand nos mères nous parlaient du diable, elles nous assuraient, pour frapper plus vivement notre imagination, que le diable était blanc.

On comprendra donc sans peine l'effroi dont je fus saisi la première fois qu'un navire européen entra dans la baie, en face de notre village. C'était le matin ; on aperçut tout à coup au large un canot gigantesque, élevant une pyramide de toile au-dessus des flots. Pendant qu'on le regardait de la grève, il en sortit un nuage de fumée, puis on entendit un bruit semblable à celui de la foudre. Bientôt plusieurs canots plus petits, mais chargés de monde, se détachèrent du grand et se dirigèrent vers le rivage.

Un cri s'éleva parmi nous :

— Les blancs !... ce sont les blancs, et ils viennent ici !

Je fus très-surpris que tous les assistants ne se montrassent pas effrayés de cette visite ; il me sembla même que plusieurs, et mon père était du nombre, en éprouvaient une joie véritable. Quant à moi, je ne songeai pas à demander d'explications. Dès que je pus distinguer, dans les canots qui approchaient, ces hideuses figures blanches, je fus pris d'une terreur panique. Je me couvris les yeux et je courus vers la forêt voisine, où je demurai caché pendant trois jours, malgré les dangers auxquels je m'exposais.



Au bout de ce temps, ma mère, qui s'était mise à ma recherche avec d'autres femmes du village, réussit à me découvrir. Elle avait des colliers et des bracelets de verroterie que je ne lui connaissais pas. Elle me dit que les blancs, cette fois, n'étaient pas venus pour nous faire du mal ; qu'ils avaient voulu seulement commercer avec nous ; qu'ils avaient emporté notre poudre d'or, notre ivoire, nos peaux de tigre ; puis, qu'ils étaient partis en nous laissant des miroirs, des couteaux, de la verroterie, et surtout de l'eau-

de-feu ² qu'aimaient beaucoup les hommes du village. A l'appui de ses affirmations, elle me montra, non sans orgueil, ses nouveaux bracelets et ses nouveaux colliers, que je ne pus m'empêcher d'admirer malgré ma terreur.

Je ne me décidai pourtant à rentrer qu'après m'être assuré par moi-même, du haut d'une montagne voisine, que le grand canot avait disparu avec les blancs qui le montaient. En me retrouvant au logis, je remarquai qu'une défense d'éléphant avec laquelle j'avais joué bien des fois n'était plus à sa place, ce qui expliquait les magnifiques grains de rassade dont se parait ma mère. Quant à mon père, il était, lorsque j'arrivai, étendu sur une natte, les yeux à demi ouverts, la lèvre pendante, prononçant des paroles sans suite. Il n'eut l'air ni de me reconnaître, ni même de me voir, et l'on sentait dans toute la case une odeur forte qui m'était inconnue. J'appris que cette odeur était celle de l'eau-de-feu ; il y en avait dans un vase transparent, de forme bizarre, et chaque fois que mon père revenait à lui, il en buvait une nouvelle dose. Il resta ainsi pendant plusieurs jours étendu sur sa natte, comme atteint de folie. Il parlait seul, s'irritait sans cause. J'en avais peur et je n'osais l'approcher. Enfin, sa provision d'eau-de-feu étant épuisée, il recouvra la raison. Mais il demeurait triste, hébété, et il fut assez longtemps avant de reprendre ses occupations habituelles.

Aussi, me disais-je à part moi :

— Comme ces blancs sont méchants ! Ils font du mal même quand ils ne sont plus là.





II

L'éducation d'un négriillon. — La civilisation et l'eau-de-feu.



Plusieurs années s'écoulèrent ; les blancs n'étaient pas revenus sur la côte, et notre vie se passait dans des alternatives de guerre et de paix, de famine et d'abondance. Je grandissais et, grâce à la précocité de nos pays tropicaux, j'avais à dix ans presque la taille et la vigueur d'un adolescent. Jusqu'alors j'étais resté à peu près exclusivement sous la surveillance de ma mère. Je l'accompagnais quand elle allait labourer les champs avec un outil de bois, et je l'aidais de mon mieux ; mais combien nous avons à souffrir du soleil implacable qui brillait sur nos têtes pendant nos travaux de culture !

C'était surtout dans la saison où le riz et le millet venaient à maturité que les enfants du village et moi, nous avons une rude tâche à remplir. Des nuées d'oiseaux s'abattaient alors sur les récoltes, et, si on laissait faire ces voleurs, ils se chargeraient seuls du soin de la moisson. Notre besogne, à

nous autres enfants, était de les écarter par tous les moyens possibles. Chacun de nous établissait, autour du champ dont il avait la garde, de longues cordes attachées à des piquets, et nous y suspendions çà et là des faisceaux de plumes, des brindilles de feuillage, des morceaux d'étoffe. Aussitôt que les oiseaux tentaient d'approcher, nous agitions les cordes, de manière à mettre en mouvement les divers objets qui servaient d'épouvantail ; nous courions, nous nous démenions, en poussant de grands cris.

Encore une fois, c'était une pénible corvée ! Nous devions être dans les champs avant le jour, nous ne pouvions les quitter avant la nuit close. Nous étions brûlés par le soleil, épuisés de fatigue ; nous mourions de soif et de faim. Cependant il ne fallait pas nous relâcher un instant de notre vigilance. Les oiseaux étaient rusés, dès que nous faisons mine de nous reposer, ils se glissaient en silence et un à un dans les récoltes, où ils s'en donnaient à cœur joie. Or, si en ce moment les vieilles négresses chargées de s'assurer que nous remplissions bien notre devoir venaient à passer, elles tombaient sur les délinquants à coups de gaule, et c'étaient alors les cris de douleur des gardiens qui mettaient en fuite les mangeurs de riz.

Néanmoins, lorsque j'atteignis ma dixième année, il y eut pour moi un grand changement. Je cessai d'être sous la garde de ma mère et je fus placé sous celle de mon père, qui devait m'apprendre tout ce qu'il faut savoir pour vivre, se défendre, devenir plus tard un chef de famille. On me mit en main un arc et des flèches, et je dus m'exercer à atteindre un but souvent éloigné. Il arrivait parfois que l'on plaçait mon déjeuner ou mon dîner sur un arbre, et, si je voulais en délecter mon estomac, il y avait nécessité de l'abattre avec mes flèches, à moins que je ne préférasse grimper à quarante ou cinquante pieds en l'air contre un tronc mince et flexible.

Dès que j'eus acquis quelque habileté au tir de l'arc, ce fut le tour de la sagaie, espèce de lance courte qu'il s'agit de lancer avec adresse à une certaine distance. J'avais à m'escrimer sans relâche avec ma sagaie, et quand je passais trop loin du but on ne m'épargnait pas les taloches.

Toutefois ces divers exercices n'étaient rien encore auprès des cruelles fatigues que j'éprouvais quand nous allions pêcher en mer. Je devais manier une rame durant des journées entières, hâler les filets, préparer le poisson. Souvent notre pirogue était renversée par les lames énormes qui forment la barre sur nos côtes ; dans ce cas, il fallait se mettre à la nage, relever la barque et ressaisir tous les objets flottants avant de regagner la terre.

Heureusement je nageais comme un poisson, et ces diverses manœuvres, si périlleuses qu'elles fussent, me devinrent bientôt faciles.

Enfin mon pénible apprentissage cessa et on me montra quelque considération dans le village. Ma mère elle-même me parlait avec cette déférence respectueuse que les femmes ont pour les hommes en Afrique ; mais mon père ne me traitait guère mieux que les esclaves faits à la guerre par la tribu. Comme je pouvais maintenant lui rendre beaucoup de services, il ne m'épargnait pas ; il m'envoyait à la pêche ou à la chasse, tandis que lui-même fumait paisiblement sa pipe à l'ombre d'un baobab. Si je ne réussissais pas dans mes excursions sur la mer ou dans la forêt, il m'accablait de reproches, me frappait même ; je n'osais ni résister ni me plaindre, car il avait sur moi, d'après nos usages, droit de vie et de mort.

Tel était l'état des choses, quand un jour une vive agitation se manifesta sur la côte. On signalait un immense canot qui se montrait au large et qui grossissait rapidement, comme s'il avait l'intention d'approcher de nous. En effet, il vint mouiller en dehors de la barre, mais cette fois il n'annonça pas son arrivée par un coup de canon. Il avait au contraire quelque chose de furtif et de sournois dans ses allures. Il était bas sur l'eau, on eût dit qu'il se tenait toujours prêt à s'enfuir. Aussi les anciens de la tribu, après l'avoir longtemps examiné, déclarèrent-ils que ce n'était pas un de ces navires de commerce destinés à échanger l'or, l'ivoire et les arachides contre des verroteries et de l'eau-de-feu, mais bien un négrier, c'est-à-dire un des bâtiments qui viennent dans nos contrées chercher une cargaison de pauvres noirs, pour les conduire on ne sait où et en faire on ne sait quoi.

Cette nouvelle était de nature à réveiller mes anciennes terreurs ; cependant je ne pris pas la fuite comme jadis. Le sentiment de ma dignité, déjà la conscience de ma force, ne me permettaient plus de recourir à ce moyen. M'armant de ma sagaie, je me postai devant notre case, afin de défendre au besoin ma mère, ainsi qu'un jeune frère et une petite sœur venus au monde après moi.

Mon père, loin de s'effrayer de l'arrivée des blancs, en paraissait tout joyeux. Le soir, quoique le navire n'eût pu encore se mettre en communication avec la terre, il me dit :

— Samba, demain matin tu iras chercher beaucoup de noix de cocos et de bananes. Les blancs ont les mains pleines de richesses et ils aiment nos fruits. Nous leur offrirons les bananes et les noix de cocos ; en échange ils nous donneront des miroirs, des morceaux de guinée ¹⁰ et de l'eau-de-feu.

J'obéis, et le lendemain j'apportai à la case une charge de fruits magnifiques. Mon père les prit et alla les porter, à son tour, dans une vaste tente que les blancs avaient dressée près du village, à l'abri des arbres. Il en revint avec un miroir, une brassée d'étoffe et avec un peu d'eau-de-feu qu'il but tout seul et dont il s'enivra.



La plupart des habitants du village, comme mon père, ne voyaient pas d'un mauvais œil les voyageurs blancs. Tout le pays semblait être en liesse, et chacun montrait avec orgueil les objets précieux obtenus de ces étrangers, soit par voie d'échange, soit à titre de cadeau. Les femmes étalaient avec complaisance les grains de rassade de toutes couleurs dont elles se faisaient des parures ; les enfants se drapaient dans de beaux madras rouges ; les hommes étaient tout glorieux des fusils, de la poudre, des ustensiles de toutes sortes qu'ils avaient pu se procurer. Les uns chantaient, les autres dansaient au son des instruments du pays. Un grand nombre tombaient ivres-morts sur le sol et restaient exposés au soleil ardent pendant le jour, aux morsures des moustiques pendant la nuit.

Moi-même, un peu encouragé par cette allégresse publique, je me risquai à m'approcher des blancs pour les examiner. Je ne sais à quelle nation de l'Europe ils appartenaient, mais la hideuse couleur de leur peau, leur barbe épaisse, leur habillement étrange m'inspiraient une invincible horreur. Ils paraissaient brutaux et cruels ; leur voix était rauque, toujours irritée. Je vis l'un d'eux frapper impitoyablement les autres, tantôt avec un bout de corde, tantôt avec les pieds et les poings. Je n'osai donc entrer dans leur tente, malgré les trésors qu'ils nous distribuaient. En échange de ces trésors,

beaucoup de gens du village leur avaient livré des prisonniers faits à la guerre, et ces malheureux, chargés de liens, avaient été conduits au bâtiment négrier, dont aucun n'était revenu.

Aussi, ma curiosité satisfaite, continuai-je d'avoir pour les blancs une telle aversion, que je n'enviais même pas leur odieuse richesse.

Mon père, revenu à la raison et n'ayant plus d'eau-de-feu, me dit :

— Samba, les blancs ne veulent plus de bananes et de noix de cocos, parce qu'on leur en a fourni en abondance. Ils aiment le gibier, et il y a des oiseaux dans la forêt, des sangliers dans les marigots. Demain, avant le jour, tu prendras ton arc et ta sagaie ; tu iras à la chasse, tu tueras des bêtes que j'apporterai aux blancs.

— Mais, père, objectai-je timidement, le matin, avant le jour, on entend de tous côtés rugir les lions et gronder les panthères autour du village.

Mon père ne daigna pas me répondre et s'endormit sur un coin de la natte.

Avant le jour, je pris mes armes et j'allai me mettre à l'affût dans des marais, sur la lisière du bois. Comme je l'avais dit, les rugissements des bêtes féroces s'élevaient encore de toutes parts, et je ne sais comment je pus échapper aux griffes de mes terribles compagnons de chasse. Néanmoins, j'eus le bonheur d'atteindre d'abord avec mes flèches, puis d'achever avec ma sagaie, un jeune sanglier. Je tuai de plus un singe, deux perroquets et, écrasé sous le poids de tout ce gibier, je retournai à la case.

Mon père s'empara du produit de mon adresse et courut le porter à la tente des blancs. Il obtint en échange des couteaux, de la ferraille et, comme d'habitude, de l'eau-de-feu qu'il absorba sur-le-champ, sans en faire part à personne.

Cette nouvelle ivresse étant dissipée, il me dit :

— Les blancs aiment le poisson. Demain tu prendras la pirogue et tu iras pêcher en dehors de la barre. Tâche de faire bonne pêche, car, cette fois, je veux obtenir en échange un fusil et de la poudre, comme notre voisin Tambo, et puis de l'eau-de-feu par-dessus le marché.

— Mais, père, objectai-je encore, je ne pourrai seul maintenir la pirogue au milieu des grosses lames de la barre, et elle sera renversée !

— Tu nageras, répliqua mon père.

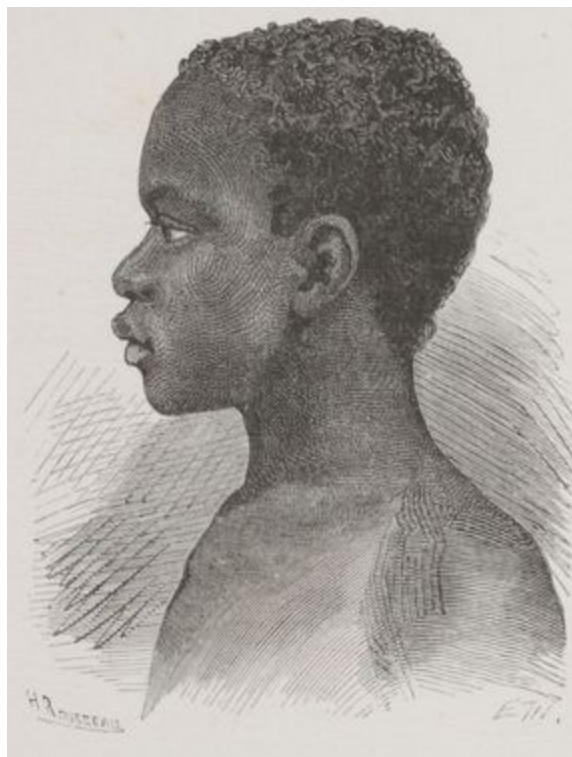
Puis, il alla s'étendre au pied d'un arbre.

Grâce à l'influence bienfaisante de mon fétiche (qui était alors une demi-mâchoire de cynocéphale), ma barque ne fut pas chavirée et je réussis à

faire une pêche abondante. Quand, épuisé de fatigue, je revins à terre le soir, je trouvai mon père qui m'attendait sur le rivage. Il prit le panier contenant le poisson et se dirigea vers le comptoir des blancs. Pour moi, je dus tirer la pirogue sur le sable et regagner notre demeure, chargé des filets et des avirons.

Mon père m'y rejoignit bientôt. On lui avait donné, pour prix de son poisson, quelques bagatelles d'Europe et une petite mesure de sa chère eau-de-feu, mais ni fusil, ni poudre, et il se montrait de la plus méchante humeur. Comme je restais accroupi sur la natte, mangeant du riz que ma mère avait préparé pour moi, il me repoussa du pied, en m'appelant maladroit et paresseux. Heureusement, il ne tarda pas à retomber dans son ivresse habituelle et cessa de me gourmander.

NÈGRE DE GUINÉE.



A la suite de cette pénible journée, je dormais paisiblement la nuit suivante, lorsque je fus éveillé par une violente querelle qui venait d'éclater entre mon père et ma mère. Involontairement je prêtai l'oreille et j'entendis ma mère qui disait en pleurant :

— Non, non, je ne veux pas... Ces blancs l'emmèneraient dans leur pays pour le tuer et le manger... Ne sais-tu pas qu'ils mangent les noirs ?

— Le sorcier de la tribu assure que c'est un mensonge, répliqua mon père avec dureté ; ils se contentent de les conduire dans leur pays, de l'autre côté de la mer, et les font travailler dans leurs champs ; mais ils les nourrissent avec du bon riz, des poules, et ils leur distribuent tous les jours de l'eau-de-feu.

— Je te dis qu'ils les mangent, reprit ma mère en pleurant plus fort ; d'ailleurs, je ne reverrais plus mon pauvre enfant... plus jamais, jamais... Non, je ne veux pas.

— Tais-toi ; je suis un homme, je suis le maître. Je veux avoir un fusil et de la poudre, comme en ont les autres guerriers de la tribu, et les blancs demandent en échange un esclave, jeune ou vieux. J'aurai un fusil pour aller à la chasse et à la guerre... Je ne dois pas m'inquiéter des paroles d'une femme.

— Et moi, dusses-tu me tuer, je ne souffrirai pas... Un bruit de coups, portés dans l'obscurité, changea les protestations de ma mère en gémissements.

Je ne savais trop de quoi il s'agissait, mais un vague instinct m'avertissait que je n'étais pas étranger au sujet de la discussion. Du reste, les scènes de cette nature étaient trop fréquentes à la case pour que j'y attachasse beaucoup d'importance et, la fatigue aidant, je ne tardai pas à me rendormir.

Le lendemain matin, je me souvenais à peine de ce qui s'était passé pendant la nuit. Mon père avait déjà quitté la case ; en revanche, ma mère me sembla plus tendre, plus attentionnée pour moi que d'habitude. Comme je mangeais du riz dans la hutte, mon père rentra et s'assit à mon côté. Il me regardait d'une façon singulière ; cependant il me laissa achever mon repas. Dès que j'eus vidé maalebasse, il me dit froidement :

— Viens avec moi, Samba.

Je me levai et je le suivis avec docilité. Je m'étonnai un peu de le voir marcher vers le comptoir des blancs ; mais, assez aguerri déjà pour ne plus m'effrayer de leur présence, je pensai que mon père voulait me montrer quelque curiosité venue des pays lointains, et je pénétrai avec lui dans la tente des négriers.

Elle contenait une grande quantité de marchandises dont je ne connaissais pas l'usage ; de plus, il y avait des tonneaux pleins d'eau-de-feu, comme on en jugeait à l'odeur forte qui régnait partout. Une demi-douzaine d'Européens, armés de fusils, de sabres et de pistolets, se démenaient au milieu de ces richesses, gesticulant, vociférant avec énergie,

et il était visible qu'eux-mêmes faisaient largement usage de la liqueur qui causait tant de ravages parmi les noirs.



III

**L'autorité paternelle en Afrique. — Le pagne de Samba. — Une mère...
n'importe la couleur.**

Quand nous entrâmes, on nous entoura, on s'informa de ce que nous souhaitions. Mon père causa tout bas avec un noir qui était venu en compagnie des Européens et qui était vêtu comme eux, mais qui parlait notre langue. Le noir, après m'avoir jeté un regard investigateur, transmit au chef des blancs ce qu'on venait de lui dire. Ce chef, — un affreux bossu, à l'œil louche, qui exhalait une odeur abominable, — s'approcha de moi avec empressement. Il me palpa, me retourna en tous sens ; il me fit lever les

bras, courir et sauter ; il regarda mes dents avec soin. Je ne savais à quoi cela devait aboutir, mais je me prêtais aux volontés de cet homme, qui m'inspirait de la terreur.

Cet examen achevé, le chef dit quelques mots au noir servant d'interprète. Celui-ci se tourna vers mon père et ils discutèrent à voix basse, comme s'ils eussent débattu les conditions d'un marché. Enfin l'interprète alla chercher, au fond de la tente, un beau fusil tout neuf dont il fit jouer la batterie avec complaisance, un sac de poudre et une bouteille contenant de l'eau-de-feu. Les yeux de mon père brillèrent de plaisir, et le marché étant conclu, il s'empara avidement des trésors étalés devant lui.

J'ouvrais de grands yeux, ne comprenant toujours pas comment il avait pu mériter de pareils dons. L'interprète s'approcha et me dit d'un air riant :

— Samba, tu es à nous... Si tu te montres docile, tu seras bien traité ; tu auras de beaux habits, une bonne nourriture, et tu boiras tous les jours de l'eau-de-feu.

Telle était ma stupidité, que je demeurais immobile et silencieux, sans avoir encore une idée nette de ce que l'on me voulait. Les blancs ne tardèrent pas à me l'apprendre. Deux des plus robustes se jetèrent brusquement sur moi, et tandis que l'un essayait de me passer aux poignets un instrument de fer appelé menottes, l'autre cherchait à me lier les jambes avec une corde.

Ces voies de fait me rappelèrent à moi-même ; l'idée me vint qu'on avait l'intention de me tuer pour me manger, et je me dégageai par un mouvement impétueux. Malgré ma jeunesse, j'étais agile et fort ; j'échappai à mes persécuteurs et je m'élançai vers la porte de la tente. Mais là se trouvaient des hommes qui brandissaient d'énormes fouets, et sitôt que je m'approchai, ils cinglèrent mon corps demi-nu de coups de lanière qui y tracèrent des sillons sanglants...

Je poussai des cris de douleur et je reculai, mais pour retomber entre les mains des deux blancs chargés de m'enchaîner. Je me débattais et, en résistant de mon mieux, je m'écriai avec un accent suppliant :

— Père, père ! les blancs me tiennent... Viens à mon secours !

Mais mon père ne se retourna pas, ne parut même pas m'avoir entendu. Il contemplait le beau fusil et les munitions qu'il venait de recevoir ; il avait entamé déjà sa bouteille d'eau-de-feu et en avalait des gorgées avec délices.

Enfin, une lumière terrible se fit dans mon esprit. Mon père m'avait vendu aux blancs pour ce fusil et cette eau-de-feu ; j'étais leur esclave, et ils

allaient m'emmener dans leur grand canot, comme tant d'autres noirs qui ne devaient plus revenir.

Ma douleur et mon étonnement furent si vifs, que je ne songeai plus à résister. Les blancs profitèrent de ma stupeur pour me lier les bras et les jambes. Ils me frappaient en s'acquittant de cette besogne ; l'interprète me secouait brutalement et me disait :

— Ah ! tu fais le méchant !... Mais nous savons comment dompter les rebelles.

On me réunit à d'autres malheureux, enchaînés ainsi que moi ; le chef ordonna de nous diriger vers le rivage pour nous embarquer dans un canot et nous conduire au navire, qui se tenait en pleine mer.

Comme nous allions partir, une négresse tout en pleurs s'élança dans le comptoir, malgré les gardiens de la porte ; c'était ma mère.

Elle courut à moi, les bras ouverts, et s'écria d'un ton déchirant :

— Samba, mon pauvre Samba, c'est donc bien vrai qu'il t'a vendu !

Elle me couvrait de baisers et de larmes ; elle essayait avec ses faibles mains de briser les liens de fer, les cordes solides qui paralysaient mes mouvements, tandis que moi-même je pleurais, en lui donnant les noms les plus doux.

Les blancs étaient d'abord restés surpris de cette intrusion subite. Les fouets ne tardèrent pas à claquer de nouveau, tandis que l'interprète disait avec colère :

— Qu'est-ce que cette femme qui vient ici nous rompre la tête ? Si elle était moins vieille, je l'enverrais à bord avec les autres ; mais on n'en trouverait pas dix piastres sur le marché... Allons ! les matelots, continua-t-il en s'adressant aux gardiens, donnez un peu de fiou-fiou à cette braillarde, et partons !

MA MÈRE, FOLLE DE COLÈRE ET DE SOUFFRANCE, CRIAIT,
TRÉPIGNAIT, MORDAIT.



Aussitôt les coups de fouet tombèrent sur nous deux, car nous ne voulions pas nous séparer. Un blanc s'empara de la malheureuse négresse, tandis qu'un autre s'emparait de moi, et on finit par nous arracher des bras l'un de l'autre. Ma mère, folle de colère et de souffrance, criait, trépignait, mordait ; mais on m'entraîna avec mes compagnons d'infortune.

Pendant cette scène cruelle, mon père demeurait impassible et comme étranger à ce qui se passait. Au moment où nous sortions du comptoir, il

déposa par terre les objets qu'il avait obtenus en échange de ma liberté, et courut vers moi.

Je crus qu'il s'était ravisé, qu'il allait restituer ces objets, exiger que je lui fusse rendu. Le sentiment paternel s'éveillait tard dans son âme, mais enfin il s'éveillait. Sans doute mon père, qui était robuste et courageux, allait me défendre, m'aider à briser mes liens...

Hélas ! je me trompais.

Mon unique vêtement consistait en un pagne ou jupon court, de cotonnade bleue. Mon père me l'arracha et dit en souriant :

— Tu n'en as pas besoin, car les blancs t'en donneront un autre !

Je détournai tristement les yeux et je sortis avec la chaîne des esclaves.

Je ne revis plus mon père, et sans doute il rentra triomphant à la case avec ses trésors. Comme nous étions à moitié chemin du rivage, j'aperçus ma pauvre mère qui accourait. Elle pouvait à peine se soutenir, et laissait derrière elle des traces de sang.

— Samba ! criait-elle d'une voix haletante, mon cher Samba, que vont-ils faire de toi ?

Elle tenta d'approcher ; les terribles fouets des matelots s'abattirent encore une fois sur elle. De mon côté, je voulus m'arrêter, lui tendre les bras, lui dire un dernier adieu ; mais j'avais les mains attachées et mes compagnons de chaîne m'entraînèrent, pendant que mes gardiens me frappaient impitoyablement.

Nous arrivâmes au bord de la mer et on se hâta de nous installer dans un canot qui semblait nous attendre. Ma mère fit de nouveaux efforts pour me rejoindre ; on la chassa avec la même cruauté. Quand nous commençâmes à nous éloigner de terre, elle entra dans l'eau jusqu'à mi-jambes, et elle continuait de crier avec un accent qui brisait le cœur :

— Samba !... mon bien-aimé Samba !

— Mère, mère... adieu ! répondais-je en pleurant. Longtemps encore, j'entendis ses plaintes et ses lamentations. Lorsque le bruit des flots et du vent couvrit ses douloureux appels, je la voyais toujours à la même place se tordre les mains de désespoir, se meurtrir la poitrine et me tendre les bras.

On me conduisit à bord du grand navire et l'on m'enchaîna, dans un obscur et fétide entre-pont, avec une centaine de malheureux noirs, esclaves comme moi.

Quelques jours plus tard, le navire mit à la voile. Après plusieurs mois de traversée, on me débarqua dans un pays habité par des blancs, et je fus

acheté par un maître qui m'employa à la culture de sa plantation.

Je n'ai jamais revu, ni la bonne mère qui m'a tant pleuré, ni le père qui m'a vendu, ni mon jeune frère et ma jeune sœur... qu'attend peut-être un sort égal au mien !





CHAPITRE SEPTIÈME

TÊTE-CRÉPUE, LE PETIT AUSTRALIEN

I

Ce que doit apprendre un jeune sauvage. — Le prix de l'indépendance.

Ma tribu, la tribu du Serpent-Noir, est la plus pauvre mais la plus indomptable des tribus de l'Australie. Les anciens disent qu'autrefois elle occupait un pays riche, plein d'opossums, de kanguroos, d'écureuils et d'oiseaux de mille espèces, arrosé par une rivière où abondaient les anguilles et les poissons que l'on pêchait avec la lance. La vie était bonne alors, la nourriture ne manquait pas. Mais un jour les blancs vinrent et, comme ils étaient les plus forts avec leurs fusils, il fallut leur céder la place. On dut s'établir dans un canton où le gibier et le poisson étaient rares. On souffrait souvent de la faim ; beaucoup de noirs moururent, et la tribu se réduisit à quelques familles seulement. Bientôt elle aura disparu tout

entière ; mais on doit se résigner ; quand tous les noirs seront morts, ils renaîtront sous la forme des blancs ¹¹.

Si nous étions pauvres, en revanche nous n'étions pas exposés à rencontrer sans cesse sur notre chemin les envahisseurs de notre territoire. Plusieurs de nos tribus ont fait un pacte avec les blancs et reçoivent d'eux des habits, des fusils, des couteaux et de l'eau-de-feu. Quant à nous, de la tribu du Serpent-Noir, nous avons conservé nos manteaux de peau d'opossum, nos lances en bois de fer, nos hachettes en silex. Nous allons sur l'eau dans des canots d'écorce, et c'est aussi avec des écorces que nous nous formons les abris où nous dormons. Nous n'avons voulu accepter aucun cadeau, prendre aucune habitude des blancs. Nous vivons comme vivaient nos ancêtres qui sont morts ; et mon père était vu d'un mauvais œil dans la tribu, parce qu'il se coiffait d'un vieux chapeau européen qu'il avait conquis en tuant un guerrier d'une tribu ennemie.

C'est dans ce canton que je suis né. Un panier de jonc, suspendu au cou de ma mère, me servait de berceau. Pendant nos voyages, la famille s'avavançait à la file indienne, pour donner moins de prise aux serpents. Mon père marchait le premier, chargé seulement de ses armes ; puis venait ma mère qui, outre le panier de jonc où j'étais, portait d'une main un ustensile de ménage et de l'autre une branche de gommier allumée pour faire du feu à la première halte. Enfin mes frères et sœurs suivaient, l'un derrière l'autre, par rang de taille. Quand on s'arrêtait, on suspendait mon panier à une branche, et chacun, dans la mesure de ses forces, travaillait à établir le campement.

Nos abris étaient faits, comme je l'ai dit, de grandes écorces que nous allions détacher du tronc des eucalyptus et que nous appuyions obliquement sur des traverses, du côté du vent ; si le vent changeait, nous transportions les écorces du côté opposé. Ces espèces de toits nous garantissaient fort mal contre l'intempérie des saisons, et l'hiver, chacun de nous, enveloppé dans son manteau de fourrure, était obligé d'entretenir un feu devant soi.

Mon enfance fut éprouvée par bien des misères ; mais elles ne firent qu'endurcir mon corps aux fatigues et aux privations. Lorsque je commençai à marcher ou plutôt à ramper sur le sol, je m'exerçais avec mes frères et sœurs à imiter les cris de l'écureuil ou du wolloubis ¹², les chants du kakatoès et de l'oiseau-lyre. Nous étions surtout constamment en quête de quelque chose à manger, car nous avions rarement l'occasion de satisfaire notre appétit. Des fourmis, des vers, des larves d'insectes, étaient

pour nous des friandises ; et bien souvent nous manquions même de semblables mets pour apaiser la faim qui nous rongeait les entrailles !

AUSTRALIENS.



En grandissant, je dus, selon l'usage de ma nation, subir l'opération du tatouage ; elle consiste à tracer sur tout le corps, avec une pierre coupante, des dessins bizarres, qui deviennent ineffaçables. Je fus cruellement malade des suites de cette opération ; mais elle se pratiquait de temps immémorial dans ma tribu, et mes parents se seraient crus déshonorés si je n'avais été soumis à la loi commune.

A peine guéri de mes plaies, je commençai, sous la direction de mon père, l'apprentissage de la vie des bois. D'abord je m'exerçai au maniement de la lance et du casse-tête, puis à la pratique du boomareng, arme singulière qui, après avoir frappé le but, revient d'elle-même dans la main de celui qui l'a jetée. On comprend qu'une longue expérience peut seule donner l'adresse nécessaire pour faire usage du boomareng, et je travaillais sans relâche afin d'acquérir cette expérience.

Je réussis mieux dans un art, non moins difficile et plus périlleux, celui de monter aux arbres par le procédé particulier à ma race ; voici en quoi il consiste :

Quand il veut grimper sur un gommier, trop gros pour être embrassé et dont le tronc blanc, lisse et droit s'élève à une grande hauteur, l'un de nous, après avoir assujéti sa lance derrière son dos, pratique dans l'écorce, au moyen de sa hachette, trois entailles superposées, à un pied et demi de distance l'une de l'autre. Il place dans la plus élevée la main droite d'abord, dans la plus basse l'orteil du pied droit, dans l'entaille intermédiaire le pied gauche, et, de la main gauche, qui est libre, il fait une entaille au-dessus de celle où sa main droite est placée. Ensuite il met la hachette dans sa bouche, introduit sa main gauche dans la dernière entaille, et reprenant la hachette de la main droite, pratique une entaille nouvelle. Il se creuse ainsi dans l'écorce de véritables échelons, sur lesquels il place successivement les mains et les pieds. Parvenu à la partie de l'arbre où se trouve une cavité contenant des perroquets ou des écureuils, il tue avec sa lance les pauvres bêtes et les jette à la famille qui attend en bas, hurlant de joie et chantant son triomphe ¹³.

Cette opération si compliquée de l'ascension d'un arbre a lieu avec une rapidité merveilleuse ; souvent il nous suffit de quelques minutes pour atteindre le sommet du plus haut gommier. Par exemple, je ne conseillerais pas à de jeunes blancs de tenter cette manœuvre ; il faut, pour qu'elle réussisse, avoir des mains et des pieds conformés comme les nôtres et endurcis par un exercice constant. Moi-même je souffris beaucoup avant de l'exécuter avec rapidité et succès. Que de fois je suis tombé d'une grande hauteur, en essayant d'atteindre quelque animal blotti dans un trou d'arbre ! Que de fois je me suis mis les mains et les pieds en sang avant d'y parvenir ! Personne ne me plaignait ; il semblait tout naturel d'employer cette méthode ; mes chutes, mes écorchures et mes contusions n'excitaient que des risées.

Néanmoins, lorsque je touchai à l'adolescence, j'avais déjà une certaine habileté à tous les exercices du corps en usage dans ma tribu. Je maniais convenablement la lance, la hachette et même le boomareng ; je pouvais, en moins d'un quart d'heure, escalader l'arbre le plus majestueux de nos forêts ; je savais suivre la piste d'un homme ou d'un animal à travers les broussailles, sur les, terrains les plus difficiles. Je commençais donc à

prendre rang parmi les jeunes gens de la tribu, quand des événements nouveaux bouleversèrent mon existence et celle de tous les miens.

Pendant plusieurs années, les blancs nous avaient laissé la possession de la partie du pays, aride et pauvre en gibier, où nous étions établis ; mais, à l'époque dont je parle, le bruit se répandit qu'ils se rapprochaient de nous. On avait trouvé des placers d'or dans notre canton, et cette découverte y attirait une foule d'hommes de toutes les nations de l'Europe. Nous ne pouvions plus aller à la pêche ou à la chasse, sans être exposés à rencontrer les envahisseurs. Peut-être eussions-nous dû leur céder la place, comme par le passé. Mais, forts de notre droit, nous ne voulûmes pas battre en retraite. Bien plus, malgré notre petit nombre, nous résolûmes de résister aux attaques et de faire à nos ennemis tout le mal que nous pourrions ; nous en fûmes punis cruellement.



Ce que coûte un bon repas.



Le voisinage des blancs rendait le gibier encore plus rare autour de nous ; les kangaroos et les opossums avaient émigré, et nous souffrions d'une cruelle disette. La faim suggéra à quelques-uns des nôtres un acte qui eut les suites les plus funestes.

A peu de distance du campement, un squatter avait établi une « station » où il élevait un immense troupeau de bêtes à laine. Une nuit, plusieurs de nos hommes, parmi lesquels se trouvait mon père, se glissèrent dans l'enclos où les moutons étaient parqués, et en dérobèrent une douzaine, qu'ils apportèrent à la tribu.

Aussitôt, avec notre imprévoyance habituelle, sans songer aux conséquences probables de ce vol, nous allumâmes de grands feux et nous commençâmes un festin qui ne devait finir qu'à la consommation complète des provisions. Quelle joie pour des malheureux qui avaient si rarement l'occasion de satisfaire leur appétit, ou qui n'avaient pour le satisfaire que des proies immondes et misérables ! Le festin durait nuit et jour ; on se gorgeait de viande plus ou moins cuite, on se disputait les peaux dont on devait fabriquer des manteaux excellents. Hommes et femmes, enfants et vieillards, nageaient dans la joie.

LES KANGUROOS.



Or, la seconde nuit, pendant que les uns, bien repus, dormaient d'un gros sommeil et que d'autres se disputaient, encore, autour des feux, les quartiers de mouton, la scène changea tout à coup. Une vingtaine de squatters à cheval, conduits par le maître du troupeau, apparurent à l'improviste et déchargèrent sur nous leurs revolvers et leurs carabines. Bon nombre de nos gens furent tués ou blessés. Tandis que les survivants se levaient en désordre et cherchaient leurs armes, les squatters, sans nous laisser le temps de nous reconnaître, tombèrent sur nous avec leurs stockwhips, immenses et formidables fouets dont ils se servent avec une étonnante adresse. Les stockwhips, s'entortillant autour de nos corps presque nus, nous enlevaient des lambeaux de chair.

La résistance était inutile autant qu'impossible. Cependant quelques-uns d'entre nous essayèrent de se défendre ; ils furent bientôt obligés de fuir dans toutes les directions, au milieu des ténèbres. Moi-même, après avoir tenté d'atteindre un de nos ennemis avec mon boomareng, je me sauvai, poursuivi par les balles des carabines et par les lanières des terribles fouets. Les squatters restèrent maîtres de notre campement, qui, d'ailleurs, ne

consistait, selon l'ordinaire, qu'en abris d'écorces, et nous les entendions de loin rire et jurer pour célébrer leur victoire.

Je courais dans l'obscurité sans savoir de quel côté me diriger, et j'ignorais ce que ma famille était devenue. Pensant qu'elle pouvait avoir besoin de mon secours, je m'arrêtai dans une touffe de broussailles et prêtai l'oreille. Au milieu du silence, je distinguai le chant de la pie moqueuse, qui s'élevait à moins de vingt pas de moi. C'était le cri de ralliement de mon père pendant nos chasses dans la forêt, et je me hâtai d'imiter, à mon tour, le chant du kakatoès à huppe rouge, afin de me faire reconnaître. Puis je rejoignis mon père, qui, tout haletant et déchiré par les épines, cherchait à rassembler la famille autour de lui.

Sa lubra (sa femme), c'est-à-dire ma mère, accourut aussi en entendant le signal, mais elle était seule. Ma sœur, malgré sa jeunesse, avait déjà un mari dans une autre tribu. Quant à mon petit frère, il venait d'être tué par une balle des squatters, au moment où ma mère l'emportait dans ses bras. Elle-même, renversée par un coup de stockwhip, ne s'était décidée à abandonner son pauvre enfant qu'après s'être assurée qu'il était bien mort, et comme elle errait affolée dans les environs, le chant de la pie moqueuse l'avait attirée vers nous.

UNE FORÊT EN AUSTRALIE.



Elle nous contait tout cela en pleurant, et pouvait à peine retenir ses cris de désespoir, qui eussent donné l'éveil aux squatters. Mon père, homme sec et dur, comme les guerriers de notre nation, lui imposa rudement silence. D'ailleurs, il n'y avait pas de temps à perdre. Selon toute apparence, les squatters, dès que le jour viendrait, allaient se mettre à notre poursuite ; montés sur leurs chevaux, ils ne pouvaient manquer de trouver notre piste et

de nous atteindre. Aussi partîmes-nous sur-le-champ. Nous marchâmes, malgré l'obscurité, vers ces solitudes immenses qui forment le centre de l'Australie et qui heureusement n'étaient pas éloignées. Là, nous serions exposés plus que jamais à mourir de faim ou de soif ; mais, du moins, nous n'aurions plus à craindre les blancs.



III

Le gâteau. — L'anguille du désert. — Un bon fils !



Trois jours s'étaient écoulés depuis notre aventure avec les squatters, et nous avions gagné des solitudes où nous étions à l'abri de leurs atteintes.

Personne de notre tribu ne nous avait rejoint ; notre petite troupe se composait uniquement de mon père, de ma mère et de moi. Notre situation n'en était que plus triste pour le présent, plus alarmante pour l'avenir.

La contrée où nous venions de nous engager, sèche, brûlée, sans eau et sans pâturages, offrait l'aspect de la plus lugubre désolation. Bien des Européens ont péri en essayant de la traverser ; un plus grand nombre de noirs indigènes y sont morts de faim et de misère. On y trouve quelques arbres peu élevés ; ce sont des maalys, sorte d'eucalyptus, au feuillage coriace et toujours vert, qui croît dans les pays les plus stériles. On n'y rencontrait que de rares ruisseaux ; encore, dans cette saison de l'année, étaient-ils desséchés pour la plupart, ou bien ils avaient des eaux salées que l'on ne pouvait boire. Cette région, privée de végétation et d'eau potable, manquait naturellement de toute espèce d'animaux, et quoique nous ne fussions pas difficiles sur le choix de la nourriture, il semblait impossible d'y découvrir quelque chose à manger.

Notre campement était établi auprès d'une lagune, qui contenait encore quelques gouttes d'eau saumâtre. A défaut d'écorces de gommier blanc, nous avions construit un abri avec des branchages. Je possédais une hachette et une lance ; mon père avait aussi conservé les siennes. Mais à quoi ces armes pouvaient-elles nous servir dans ce désert, où nous ne devions rencontrer ni ennemis ni gibier ?

Le matin du troisième jour, nous étions à moitié morts de découragement et de faim autour de notre feu de bivouac. Depuis vingt-quatre heures, nous n'avions eu d'autre aliment qu'un écureuil que j'avais pris dans un trou d'arbre et que nous avions mangé, peau et tout. Ma mère, étendue sur le sable, semblait incapable de faire un pas. Quant à mon père, sombre et farouche, il jetait sur moi des regards étincelants. Tout à coup il se leva :

— Tête-Crépue ira de ce côté, dit-il en me montrant du doigt une partie du désert ; moi, j'irai d'un côté différent. La lubra restera ici, et chacun de nous apportera ce qu'il aura trouvé.

Ma mère put à peine faire un signe d'assentiment. Mon père et moi, nous prîmes chacun un tison de bois résineux, pour le cas où nous aurions besoin d'allumer du feu, et nous nous éloignâmes dans des directions opposées.

J'errai, pendant une partie du jour, à travers ces lieux stériles. Aucun être vivant ne se montrait ; pas un wolloubis qui sautillât sur le sable, pas un écureuil qui grimpât contre le tronc odorant des maalys. Aucun oiseau ne venait se désaltérer aux lagunes saumâtres que j'apercevais çà et là. Partout

un silence de mort, interrompu seulement par une brise brûlante qui, de temps en temps, agitait le feuillage coriace des arbres ou courbait, avec un bruit métallique, les herbes jaunies de la plaine.

Désespéré de l'inutilité de mes recherches, n'en pouvant plus, je m'étais couché à l'ombre d'une fougère arborescente pour me reposer. Je pensais que mon père n'avait peut-être pas été plus heureux que moi, et je me représentais ma mère expirante de besoin.

Comme je m'abandonnais aux plus tristes pensées, une circonstance nouvelle me fit tressaillir. Je venais de voir, dans le gazon flétri sur lequel j'étais étendu, quelques grosses fourmis, parcourant, selon l'usage, un des petits sentiers que ces insectes se tracent dans le voisinage de leur habitation. Le cœur me battit de joie et je me levai impétueusement. J'observai la direction que prenaient les fourmis, et je remarquai, à moins de vingt pas de là, un léger monticule qui s'élevait au pied d'un arbre ; c'était la fourmilière, et je fus certain alors que, mes parents et moi, nous ne mourrions pas de faim, du moins pour quelques heures.

Je saisis le tison allumé, que j'avais eu soin de conserver, et je courus à la fourmilière. En un instant j'eus entassé autour d'elle des brindilles de bois mort et des feuilles sèches, que j'allumai de manière à former un cercle de flammes. J'apportais sans relâche du combustible et je resserrais peu à peu le cercle, jusqu'à ce que le monticule entier fût recouvert de feu. J'entretins ce feu pendant une heure environ ; puis, dès qu'il se fut éteint faute d'aliment, j'ouvris la fourmilière toute fumante avec ma lance. J'eus la satisfaction de trouver, au centre, un énorme gâteau fait de larves de fourmis agglomérées, et qui, cuit à point, exhalait une odeur pénétrante.

Des blancs dédaigneraient certainement un pareil régal, mais il est fort estimé par minous, et rien ne saurait exprimer ma joie quand je m'en vis possesseur. Malgré les sollicitations de mon estomac, je me contentai de l'écorner légèrement ; puis, laissant le feu tout allumé, sans m'inquiéter s'il ne pourrait se communiquer aux broussailles voisines, je me chargeai de mon précieux gâteau et je pris à grands pas le chemin du campement.

Il était presque nuit lorsque j'y arrivai ; mon père et ma mère, accroupis auprès du feu, causaient tout bas, d'un air abattu. Mon père n'avait rien rapporté de son excursion, et tous les deux étaient exténués. Leurs yeux brillèrent de joie à la vue de ma conquête. On se jeta avidement sur le gâteau de fourmis, en un instant tout fut dévoré. Ma part fut mince, très-mince ; mais j'étais heureux et fier que mes parents fissent un bon repas

avec le produit de mon industrie, et après avoir bu un grand coup de mauvaise eau à la mare voisine, je m'endormis d'un sommeil paisible.

Toutefois, le lendemain matin, les mêmes difficultés, les mêmes besoins se représentèrent. Le gâteau de fourmis avait été une maigre pâture pour des estomacs vides depuis si longtemps. Dès que le jour fut venu, mon père m'envoya encore d'un côté tandis qu'il s'éloignait d'un autre, et nous recommençâmes à explorer le désert.

Une partie de la journée s'écoula sans que j'eusse fait aucune bonne rencontre. Le pays que je parcourais semblait, si la chose est possible, plus stérile, plus désolé que celui de la veille. Il n'y avait pas de fourmis ; et sur le sol calciné, on n'apercevait ni un brin d'herbe verte, ni une goutte de cette eau salée qui, si elle était impropre à désaltérer, réjouissait du moins le regard. Je marchais péniblement sous un soleil de feu, et les souffrances de la soif se joignirent bientôt à celles de la faim.

Comme je me traînais ainsi avec effort, j'entendis tout à coup auprès de moi un sifflement aigu ; un énorme serpent, se dressant sur sa queue, s'élança pour me mordre. Par un écart brusque et instinctif, j'évitai son atteinte. Je venais de reconnaître le hisso ou serpent noir, dont la morsure cause infailliblement la mort de l'homme le plus robuste, au bout de quelques minutes.

Mon premier mouvement fut de fuir, et j'eus bientôt mis une assez grande distance entre moi et le serpent noir qui, du reste, n'essaya pas de me poursuivre. Mais, ayant surmonté ma frayeur, je me souvins que le hisso, quand on lui a coupé la tête qui recèle le venin, est lui-même une nourriture fort convenable. Je résolus donc de le tuer et de l'apporter à mes parents pour le repas du soir.

Ce devait être un duel à mort entre moi et le terrible reptile ; si je le manquais du premier coup, je serais infailliblement sa victime ; mais cette redoutable éventualité ne m'arrêta pas. Poussé par la faim, par le désir de venir en aide surtout à ma pauvre mère, je fis mes préparatifs de combat. J'allai couper dans les halliers une baguette verte et pliante ; puis, après m'être assuré qu'elle était propre à mon dessein, je revins, en prenant mille précautions, vers la place où j'avais laissé le serpent.



Je ne tardai pas à l'apercevoir ; roulé en cercle dans le sable chaud, il dardait sur moi son regard fascinateur. Ma hachette d'une main, ma baguette de l'autre, je m'approchai de lui sans en détourner les yeux un seul instant. Quand je n'en fus plus qu'à quelques pas, il se détendit comme un ressort d'acier et s'élança de nouveau sur moi. C'était là que je l'attendais ; plus rapide que l'éclair, je l'atteignis d'un coup de baguette dans son vol, et il tomba à mes pieds ; j'avais brisé un de ses anneaux. Tandis qu'il se débattait, en cherchant toujours à mordre, je me jetai sur lui et lui coupai la tête.

Fier de ma victoire, je l'enroulai, palpitant encore, autour de mon bras et je me hâtai de reprendre la route du campement.

Mon père y était déjà revenu et, comme la veille, ses recherches avaient été infructueuses. Cependant, il me sembla que ma conquête ne lui causait aucune joie, non plus qu'à ma mère, et ils échangèrent un regard étrange. On procéda sur-le-champ aux apprêts du souper ; le serpent, ayant été grillé, fut coupé en tronçons inégaux. J'eus le plus petit, selon l'ordinaire ; je ne le mangeai pas avec moins de plaisir, et quoique mon estomac fût loin d'être satisfait, je m'endormis avec la conscience du devoir accompli.

Toutefois, le lendemain, nous étions tous bien faibles et bien accablés. La nourriture insuffisante des deux derniers jours nous avait empêchés de mourir de faim, mais elle ne nous avait rendu ni la vigueur ni le courage. Nous avions les joues rouges, les yeux fiévreux et caves. Au moment où

nous allions, chacun de son côté, nous remettre en quête, mon père me dit d'un ton sombre :

— Ce pays est mauvais ; on n'y trouve rien à manger et l'eau de la lagune est presque tarie. Il faut que nous retournions à notre ancien canton, dussions-nous y rencontrer les blancs ; mais nous avons besoin de provisions pour le voyage... Que Tête-Crépue nous apporte ce soir beaucoup de gibier, des gâteaux de fourmis ou des hissos... Sinon l'un de nous devra mourir, pour empêcher les autres de mourir de faim.

Je ne comprenais pas trop ce que voulait dire mon père ; mais, sentant la nécessité de nous procurer à tous une nourriture plus substantielle que la veille, je partis plein d'ardeur.

Ce jour-là je poussai mes excursions fort loin, mais, hélas ! je n'eus pas même le bonheur des jours précédents. Je ne rencontrai ni fourmis, ni hissos, ni aucune espèce d'animal ou même d'insecte. Partout un pays brûlé, un sable stérile ; partout l'immobilité, le silence et la désolation. Je ne voulais pourtant pas me rendre à l'évidence. J'éprouvais du vertige : la tête me tournait, mes jambes refusaient de me porter ; mais j'espérais qu'au moment le plus inattendu une rencontre allait se produire, et je marchais en avant.

Je dus reconnaître enfin que mon espérance était vaine, et que si je ne m'empressais de regagner le campement, je risquais de manquer de force pour y arriver. Je me décidai donc à revenir, tristement et les mains vides, sur mes pas. Ma faiblesse était grande ; vingt fois je fus obligé de m'asseoir pour reprendre haleine ; j'éprouvais d'horribles souffrances à l'estomac ; à chaque instant une sueur froide me montait au front.

Il était nuit quand j'arrivai, et mes vertiges devenaient tels, que j'aurais eu peine à retrouver notre bivouac, si je n'avais été guidé par le feu brillant dans les ténèbres. Comme j'en approchais lentement, mon père et ma mère qui, étendus sur le sol, épiaient avec anxiété mon retour, se levèrent et accoururent au-devant de moi. Leurs regards ardents m'interrogèrent.

— Rien ! dis-je d'une voix éteinte.

— Rien ! répéta mon père d'un ton de fureur.

Et il fut sur le point de me frapper pour me punir du mauvais résultat de mes recherches. Il savait pourtant, lui qui pendant trois jours avait vainement battu le pays, combien le succès était difficile !

Nous nous rapprochâmes du feu et nous nous laissâmes tomber sur le sable. Nous gardions un silence farouche ; néanmoins, aucun de nous ne

songeait à dormir, et nos souffrances nous eussent empêchés de le faire.

Plusieurs heures s'écoulèrent. Nous étions si abattus, que nous manquions de force pour mettre du bois au feu, dont quelques braises jetaient une lueur rouge dans la nuit.

J'éprouvais une espèce de somnolence qui ne m'empêchait pourtant ni de voir ni d'entendre. Ma mère demeurait comme anéantie ; mais mon père s'agitait parfois péniblement et paraissait méditer quelque résolution désespérée.

Tout à coup il se leva, et, armé de sa hachette, il s'approcha de moi. Je n'avais aucun doute sur ses intentions et je m'écriai avec terreur :

— Père, ne me tue pas... Je rapporterai demain des gâteaux de fourmis et des serpents. Je chercherai des traces de kanguroos, et peut-être...

Il ne me laissa pas le temps d'achever, s'élança sur moi et me porta un coup de hachette.

Cependant je n'étais pas mort encore, je me tordais tout sanglant à ses pieds. Il se disposait à frapper de nouveau, quand ma mère, qui tout à l'heure semblait être privée de sentiment, accourut à mes cris et le supplia de m'épargner.

Mon père tourna sa fureur contre elle.

— Que la lubra se taise, dit-il en grinçant des dents, et qu'elle s'éloigne si elle craint de voir... Il nous faut des provisions pour atteindre un canton meilleur... Que la lubra s'en aille !

Ma mère, terrifiée, se rejeta vivement en arrière et disparut dans les ténèbres. Alors mon père s'avança de nouveau vers moi, sa hache levée.

L'IMMENSE LANIÈRE S'ENROULA AUTOUR DE MON PÈRE ET LE
RENVERSA A MON COTÉ.



J'allais recevoir le coup de grâce, et mon corps semblait destiné à servir de provisions de bouche à mes parents..

Tout à coup une espèce de sifflement se fit entendre ; l'immense lanière d'un stockwhip s'enroula autour de mon père et le renversa à mon côté, avant qu'il eût eu le temps de frapper une seconde fois

Ce secours inespéré me venait d'une troupe de squatters blancs arrivés le jour même dans le voisinage. Ils campaient à quelque distance de nous, et la vue de notre feu, au milieu de ce désert, avait excité leurs alarmes. Ils

s'étaient glissés dans les ténèbres afin de nous reconnaître, et l'un d'eux, qui était armé de son fouet, en avait adroitement fait usage pour me sauver.

Il y eut alors du tumulte, des cris autour de moi ; mais ce qui se passa je ne saurais le dire avec exactitude. Épuisé par mes fatigues, mes terreurs, et aussi par ma blessure, je perdis tout à fait connaissance. J'imagine que mon père et ma mère s'enfuirent, grâce à l'obscurité ; mais je ne les ai jamais revus, et personne ne put me donner de leurs nouvelles.

Quant à moi, je fus transporté au campement des blancs, où l'on pansa ma blessure et où l'on me traita avec beaucoup d'humanité.

Je ne tardai pas à guérir ; aujourd'hui je garde les moutons dans une station des environs de Victoria. Je suis bien heureux, et je ne mange plus ni gâteaux de fourmis, ni serpents noirs, mais toutes sortes de bonnes choses que me donnent les blancs.





CHAPITRE HUITIÈME

CONCLUSION



Après avoir achevé l'histoire des trois petits sauvages, je restai longtemps pensif. Leurs souffrances, leurs misères, le despotisme féroce que l'on exerçait sur eux, m'inspiraient une profonde compassion.

Je voyais maintenant avec netteté la condition commune des enfants sur toute la surface de la terre, et je comprenais que leur premier devoir à tous, comme leur première vertu, est l'obéissance. Je reconnaissais aussi que nous autres enfants du monde civilisé, en dépit des nécessités de notre éducation, nous avons le meilleur lot. Nulle part l'autorité, tempérée par la sagesse des maîtres, par l'affection des parents, par la religion, par la douceur de nos mœurs, ne s'exerce d'une manière plus bienveillante, plus éclairée, plus désintéressée. Enfin, je sentais combien ma récente escapade était ridicule, combien j'étais coupable.

Aussi, quand mon père rentra, avais-je le visage baigné de larmes. Sans hésitation, j'allai me jeter à son cou et je lui dis avec une vive émotion :

— Cher papa, daignez me pardonner mes torts. Je me soumettrai à tout ce qu'on exigera de moi afin d'obtenir ma rentrée au lycée ; j'écrirai toutes les lettres qu'il vous plaira, et je m'efforcerai désormais de réparer des fautes dont je rougis.

Mon père m'embrassa.

— Ah ! monsieur l'indépendant, dit-il, d'un ton de bonne humeur, tu as donc fait des réflexions salutaires ? Mieux vaut tard que jamais, et je me réjouis de te voir redevenu raisonnable.

J'étais en veine de sincérité.

— Cher papa, repris-je, je vous dois un aveu, et j'implore votre indulgence pour une faute nouvelle... Le changement qui s'est opéré en moi provient surtout de ce que j'ai lu, sans votre permission, les manuscrits que vous conservez là.

Et j'indiquais du doigt le tiroir de la bibliothèque auquel la clef était restée.

Mon père fronça le sourcil ; il courut vers le tiroir et l'ouvrit, afin peut-être de s'assurer que rien n'y manquait.

— Comment ! monsieur, s'écria-t-il, vous vous êtes permis en mon absence de fouiller...

Il n'acheva pas et partit d'un éclat de rire si franc, si bruyant, si joyeux, que j'en fus stupéfait.

Je n'ai jamais su pourquoi mon père riait ainsi.

Cependant il parvint à dominer son hilarité et me dit d'un ton sérieux :

— Tu as mal agi, Félicien, et tu as commis une indiscretion en même temps qu'un abus de confiance. Cependant je t'excuse à cause de l'excellent résultat qu'a produit cette lecture. Comme cela, mon garçon, tu sais l'histoire de ces enfants que j'ai connus dans diverses parties du globe, et qui m'ont conté eux-mêmes les événements de leur première jeunesse ? J'ai eu raison de l'écrire, puisque mon fils bien-aimé a pu en tirer profit...

A présent les choses doivent t'apparaître sous leur vrai jour. La vie n'est pas, loin de là, un sentier bordé de fleurs. Tout travaille, tout souffre, tout subit une influence inexorable ; t'imaginais-tu que l'enfance n'avait pas aussi sa part dans ces servitudes, dans ces angoisses, dans ces sacrifices ? Sans doute, Félicien, tu es détrompé à cet égard, et tu sens qu'il ne convient pas de déplorer trop amèrement les mécomptes de ta vie d'écolier. En tous

pays, il y a des éducations à faire, qu'il s'agisse d'apprendre du grec et du latin ou d'apprendre à conduire une barque, à harponner une baleine. Des élèves et des apprentis rendent nécessaires des professeurs et des maîtres. Quant aux procédés d'enseignement, ils sont partout les mêmes ; au pôle comme à l'équateur, il faut toujours employer l'éloge ou le blâme, la récompense ou le châtiment.

En ce qui te concerne, mon cher Félicien, tu n'acquières pas ta science au prix des fatigues et des dangers d'Adam Smith, et tu n'as pas, comme Lao, le petit Chinois, été soumis au régime du martinet et du bambou. On ne t'a jamais imposé un pénible noviciat comme celui du petit Esquimau. Enfin, si dur que tu me supposes, quand ma conscience m'oblige à me montrer sévère envers toi, je ne t'ai jamais vendu comme Samba, le petit noir, fut vendu par son père ; je n'ai jamais essayé de te manger, comme Tête-Crépue, le petit Australien, faillit être mangé par ses parents,... à moins que je n'aie voulu te manger... de caresses, ainsi que je le fais à cette heure !

Et l'excellent homme me pressa de nouveau dans ses bras.

On appela ma mère et ma sœur, qui m'embrassèrent avec transport à leur tour, et la joie la plus pure régna dans notre heureuse famille.

Trois jours après, je rentrai au lycée, et par mon travail, mon application, la facilité de mon caractère, j'effaçai promptement le souvenir de mes erreurs passées. La leçon m'avait profité ; puisse-t-elle profiter de même à mes jeunes lecteurs !



1 Près de deux lieues et demie.

2 Tous ces détails sont rigoureusement historiques, et les écoles de ce genre ne sont pas rares dans certaines parties de l'Amérique du Nord.

3 Taëls, petits lingots d'argent qui servent de monnaie.

4 Les grades du mandarinat correspondent à peu près à nos grades universitaires, savoir : le premier (bouton doré, bouton de cristal), au baccalauréat ; le second (bouton blanc, bouton de verre bleu, bouton de lapis-lazuli), à la licence ; le troisième (bouton ponceau, bouton vermillon ciselé et enfin bouton de corail, le plus élevé de tous), correspond au doctorat. Diverses fonctions publiques sont affectées aux titulaires de chacun de ces grades, comme nous l'avons dit.

5 Icebergs, îles de glace.

6 Blancs.

7 La barre de Guinée.

8 Fétiche, dieu particulier de chaque noir.

9 Eau-de-vie.

10 Guinée, étoffe bleue.

11 Telle est, en effet, la croyance commune des noirs de l'Australie, et elle les console de la prochaine disparition de leur malheureuse race.

12 Wolloubis, petite espèce de kangaroo.

13 Voyez le Tour du Monde, année 1861.

Les Petits écoliers dans les cinq parties du monde, par Élie Berthet : Félicien, le petit Parisien. Adam Smith, le petit Américain. Lao, le petit Chinois. Hans, le petit Esquimau. Samba, le petit Africain. Tête-crépue, le ...

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65665101>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou

OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr